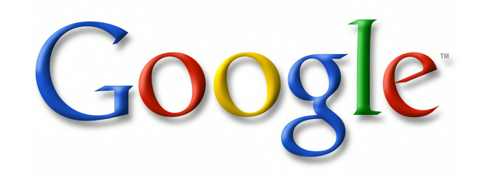





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



Antoine

GE

PRUSSE

Auteur

Tactique


FRID.INCOMPARABILIS DEI GRATIA REX BORVSS.ETC.
RESTABAT ALIUD NIHIL
NATUS XXIV JAN. MDCCXII
DENATUS XVII AUGUST
MDCCLXXXVI.

Guibert, Jacques Antoine
Hyppolyte de

ELOGE
du
ROI DE PRUSSE

Par l'Auteur
de
l'Essai Géneral de Tactique



Nouvelle Édition

A. Berlin
chez Fréderic Maurer 1789.

Praecipere qualis debeat esse Princeps, pulcrum quidem, sed onerosum, ac pene superbum est. Laudare vero maximum Principem, ac per hoc posteris, velut e specula, lumen quod sequantur ostendere, vtilitatis habet, arrogantiae nihil.

PLIN. Epist. Lib. III.

Enseigner aux Rois ce qu'ils doivent être est une tâche honorable sans doute, mais difficile, & peut-être orgueilleuse. Louer un grand Prince, & répandre ainsi sur la postérité, comme du haut d'un phare, une lumière qui la guide, c'est remplir le même but, sans annoncer la même présomption.

ÉLOGE

DU

ROI DE PRUSSE.

L'HISTOIRE nous montre preſque tous les grands rois, ou nés loin du trône, ou nés ſur un trône mal affermi. Si *Fréderic II.* ne paſſa point par cette école, il reçut du moins, ce qui ſeul peut effacer les inconvéniens d'être né pour régner, une éducation ſimple & auſtère. Ainſi les grandes facultés dont l'avoit doué la nature, ne furent ni affoiblies ni empoiſonnées. Ses yeux ne s'ouvrirent ni ſur le faſte, ni ſur une fauſſe grandeur. Son enfance ne fut pas entourée de valets, ni ſa jeuneſſe de courtiſans, flatteurs plus dangereux encore, parce que tendant leurs pièges avec plus d'art, ils ſavent les couvrir de fleurs, & même au beſoin d'apparences de vertus.

Fréderic-Guillaume, ſon père, étoit un prince ſage, économe, aſſez fin politique, mais dur & même féroce envers ſes enfans. Militaire, ſans être guerrier, & chef d'une armée, ſans ſavoir en être le général, il avoit mis toute ſa pompe à entretenir brillamment ſoixante & dix mille ſoldats. L'ordre, la diſcipline, l'inſtruction de cette armée, dont l'infanterie étoit déjà auſſi bonne que la cavalerie étoit négligée, appartenoient en entier au prince d'*Anhalt*, qui la commandoit ſous lui, ou, pour mieux dire, pour lui. *Fréderic-Guillaume* avoit la manie des géants, la manie de la tenue, la manie des exercices de détail, tous ces ſignes infaillibles d'un eſprit qui n'eſt pas né pour le grand de la guerre. Il en étoit devenu en Europe ridicule plutôt que redoutable. car ſi les hommes en particulier portent ſouvent de faux jugemens, les nations ne ſe trompent jamais dans l'opinion générale qu'elles prennent des Souverains. Elles lèvent le voile dont ils veulent s'envelopper, & les caractériſent d'un mot ou d'un trait qui s'attache pour jamais à leur mémoire. On appelloit *Fréderic-Guillaume*, le *Roi-Sergent;* ce qui exprimoit parfaitement ſon goût pour les détails ſubalternes, & le peu de grandes idées qu'il atta-

choit à ses grandes forces. Il voulut faire de son fils un soldat, & il y mit tant de rigueur & tant de minutie, que le jeune *Fréderic* commença par en détester la profession. La campagne de Philisbourg, qu'il fit sous le prince *Eugène*, campagne où ce prince, qui avoit une juste renommée, mais qui étoit alors déchue au-dessous d'elle, ne lui fit voir ni rien d'instructif, ni rien de grand, ne le reconcilia pas avec le métier des armes.

Il falloit cependant un aliment à cet esprit plein de feu. Il se jetta avec passion, & tout à la fois, vers les sciences, vers les lettres & vers les arts; & comme la passion ne va jamais avec mesure, il outra d'abord tous ces goûts, dont un prince destiné au trône doit plutôt embellir sa vie, que la remplir. La France, toute rayonnante encore de la splendeur du beau siècle de *Louis XIV*, la France qui possédoit alors *Montesquieu*, *Voltaire*, *Fontenelle*, & où *Buffon* & *d'Alembert* commençoient à faire parler d'eux, lui parut la patrie des talens. Bientôt il ne parla, n'écrivit, ne pensa plus qu'en françois; & ce ne sera pas dans l'avenir le moindre titre de gloire de notre langue. Il devint épris de notre théâtre, il cultiva notre poésie; enfin, il n'aima, il n'accueillit plus que les Fran-

çois; il adopta nos mœurs, nos usages paya même le tribut à nos modes, tr frivole & peu flatteur, quand il n'est dû la recherche & au goût des plaisirs, qui devient un hommage honorable, qu l'estime a précédé le penchant, & qu cette imitation a pour but de se rappro en tout d'une nation qu'on aime.

Je laisse aux mémoires particuliers, révèlent quelquefois des secrets préci mais qui, en recueillant tout, répan aussi beaucoup d'erreurs, à parler en des rigueurs & des cruautés que le P Royal de Prusse eut à essuyer de son p de sa captivité de plusieurs mois, dan quelle il le retint à Custrin, & de cette atroce dont il le rendit spectateur, en fa trancher la tête, sous les fenêtres de sa son, au jeune *Katte*, qu'il aimoit, & n'avoit aux yeux du farouche Monarque le crime d'avoir voulu l'engager à part crètement pour faire le tour de l'Eu Caractère, esprit, mœurs, occupations, séparoit le père & le fils; & cette fata vision remplit d'orages la jeunesse de *Fré* Mais les orages sont utiles au développe moral de l'homme : l'ame s'élève & se au milieu d'eux, & elle en reçoit la

de résister aux évènemens de la vie. Ainsi les plus beaux colosses des forêts du Nord s'y durcissent par l'âpreté du climat, & s'y forment d'avance, par l'impétuosité des vents, à braver un jour, sur les abymes de l'Océan, de plus grandes tempêtes.

Fréderic privé de sa liberté, *Fréderic* gémissant sous le double despotisme d'un roi & d'un père, eut à réfléchir sur l'atrocité de la tyrannie, & c'est de-là, sans doute, que jamais aucun acte de barbarie n'a souillé son règne, & qu'il s'y est commis même si peu d'emprisonnemens illégaux. On l'a vu oublier l'ingratitude, pardonner les injures, abolir, dans ses tribunaux, le barbare usage de la question, se faire adresser toujours les arrêts de mort & les commuer souvent, n'en prononcer aucun de sa propre autorité, même dans la rigueur de la discipline militaire; & c'est un roi guerrier, familiarisé avec le sang, toujours obéi en un clin d'œil, toujours entouré de moyens de violence & de formes promptes, qui a donné ces grandes leçons aux Souverains!

On a dit dans le tems, qu'il n'avoit pas paru assez sensible au supplice de son jeune ami; mais les pleurs, les transports, ces signes communs de l'équivoque sensibilité de

tant d'ames ordinaires, sont-ils faits pour un caractère d'une certaine trempe? Un spectacle aussi horrible ne devoit-il pas concentrer sa douleur plutôt que la faire éclater? Et ne vaut-il pas mieux, prêtant à un grand homme une profondeur de pensée que toute sa vie a justifiée depuis, se représenter *Fréderic* recueilli dans sa consternation, prenant à jamais en horreur le fatal droit que se sont donné les rois, & prononçant, à la vue de ce sang infortuné, le serment de n'en jamais faire couler sur un échafaud quand il viendroit à régner?

Le fils eut sans doute des torts envers le père; il eut ceux de le choquer, de le blesser, de se laisser aller avec trop d'impétuosité à des penchans opposés ou à des saillies de caractère. Une fois, entr'autres, il fit mettre dans le fronton d'un palais qu'il se faisoit bâtir à Berlin, & cet emblême y subsiste encore, un aigle fixant le soleil avec cette dévise: *Nec soli cedit: Il ne cède pas au soleil.* Quant à la cruauté du père, imitons la noble modération de *Fréderic* dans son histoire du Brandebourg. Après avoir loué, avec une exagération qu'on doit excuser, la mémoire de *Fréderic-Guillaume*, il ajoute: „ Ce prince eut dans sa maison des troubles

„ domeſtiques ; mais la poſtérité doit par-
„ donner les fautes des enfans en faveur des
„ qualités du père."

C'eſt au milieu des malheurs de ſa jeuneſſe que *Fréderic* commença ſes liaiſons avec *Voltaire*, liaiſons qui eurent depuis, par leur vivacité, leur inconſtance, leurs éclats, leurs raccommodemens, tout le caractère d'une paſſion ; mais le ſentiment, les procédés & les ménagemens furent toujours plus du côté du Prince, que du côté du Poète. *Voltaire* n'étoit pas alors parvenu au comble de cette renommée où il eſt monté ſi juſtement depuis; il n'avoit alors compoſé ni *Mahomet*, ni la *Henriade*, ni le *Siècle de Louis XIV*, ni ſon *Hiſtoire de Charles XII.* Ainſi le jeune *Fréderic* ſut prévoir dans ce que *Voltaire* étoit déjà, ce qu'il deviendroit un jour; & après la gloire du talent, c'eſt encore un mérite remarquable que celui de le preſſentir tout entier, de l'aimer avec paſſion & de l'honorer avec conſtance, même dans l'homme dont on a le droit de ſe plaindre.

Ce fut dans le même tems qu'il fit ſa réfutation du *Prince de Machiavel.* Cet ouvrage, qui eut quelqu'éclat alors, n'aura, dans l'avenir, que celui du nom de ſon auteur, ſoit parce qu'on a depuis penſé avec plus de pro-

fondeur & de force ſur tous les grands objets qui tiennent au gouvernement des nations & au bonheur des hommes, ſoit parce qu'aujourd'hui aucun ouvrage ne peut vivre ſans le mérite du ſtyle, ou ſans le charme de l'éloquence. Mais ce ſera toujours un fait mémorable, que l'héritier d'un trône ait plaidé publiquement la cauſe des peuples, contre un ſimple citoyen qui profeſſoit la tyrannie; & ſi depuis les loix de la guerre ou de la néceſſité ont pu quelquefois forcer *Fréderic* à devenir oppreſſeur, du moins eſt-ce un hommage que ſa conſcience a rendu aux droits de l'homme; & les tyrans ou leurs premiers eſclaves ne pourront appuyer de l'autorité de ſes maximes, ni leur politique ni leur adminiſtration.

Fréderic monte à vingt-neuf ans ſur le trône; & voilà enfin un grand génie que la fortune & le hazard ont mis à ſa place. Mais ce génie ne connoiſſoit pas lui-même toute ſon étendue. Quelque préparé qu'on ſoit par ſa deſtinée à occuper ces premières places du monde, l'imagination ne peut jamais en repréſenter la réalité, & au moment où un ſi grand éclat, un ſi abſolu pouvoir, un ſi peſant fardeau, deſcendent ſur la tête d'un prince qui, quoique héritier d'un trône, n'a

cependant que les facultés d'un homme, sa pensée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talens & du caractère, il s'élève, il s'enflamme & tire de la grandeur de sa position des facultés nouvelles. Est-il sans talens & sans caractère, il chancelle, il se trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin quel qu'il soit, ses premières paroles, ses premiers pas, ses premiers choix annoncent presque toujours le sort de ses peuples & les destins de son règne.

Quel sera donc le début de *Fréderic*? Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie absolue, où la volonté du maître peut tout bouleverser, & où les sujets ne vivent pas avec sécurité sous la sauvegarde des loix, un nouveau règne est toujours menaçant; les gens de bien tremblent, & il n'y a que les vices qui espèrent. L'Europe toute entière a aussi les yeux ouverts sur *Fréderic*. Depuis qu'un systême général de politique a lié tous les États, depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé sans que le contrecoup ne soit universel, ou qu'il ne peut être affoibli seulement, sans que l'équilibre ne soit déplacé ou rompu, l'avènement d'un nouveau Souverain n'est indifférent à aucun peuple. C'est un astre qui s'avance sur l'horizon, &

dont le lever, ſerein ou nébuleux, peut préſager la paix ou la guerre. La renommée a publié juſques-là que *Fréderic* étoit ami des lettres, du luxe & des plaiſirs; on s'attend que l'armée du Père va faire place à une Cour, à des ſpectacles, à tous les abus de la molleſſe, & ſoixante & dix mille ſoldats de moins dans la balance du Nord, vont peut-être faire changer la face des nations.

Pendant plusieurs jours *Fréderic* ſe tait; il s'inſtruit en ſilence des détails de ſon armée, de ſes finances, de ſes moyens; un de ſes Miniſtres croyant flatter ſes penchans, lui donne un plan pour s'entourer de grandeur, d'étiquette & de faſte, comme les autres rois; *Fréderic* ne répond rien: concentré dans ſes méditations, il étudie ſa poſition, il embraſſe le paſſé, le préſent, l'avenir; il voit ſes provinces éparſes, ſes reſſources foibles & diviſées, ſa puiſſance précaire & entourée de voiſins formidables; ſa Maiſon n'eſt plus à la vérité reſſerrée dans les ſables du Brandebourg, comme elle l'étoit il y a un ſiècle; elle a jetté de tous côtés, & de près, & au loin, des rameaux étendus; il a des poſſeſſions ſur la mer Baltique, ſur le Vèſer, ſur l'Oder, ſur l'Elbe, ſur le Rhin, juſqu'aux frontières de la France & de la

Suiffe ; mais prefque toutes ces poffeffions fans liaifon, fans communication, fans rapport entr'elles, font plutôt des élémens de grandeur & des occafions de guerre, que des moyens de force. Son Grand-père, décorant plus que confolidant cette fortune naiffante, a pris place parmi les Rois de l'Europe ; mais cet éclat eft pour la Pruffe un poids au-deffus de fes moyens, & trente-cinq ou quarante millions de revenus, au plus, foutiennent foiblement ce titre prématuré. La Maifon d'*Autriche* & la Ruffie touchent fes États par les deux extrémités, & ce font des coloffes avec lefquels il ne peut fe mefurer. La Saxe tient au Brandebourg, & ce bel électorat, renforcé de la Pologne, feroit à lui feul, s'il étoit bien gouverné, une puiffance capable de lui en impofer. La Suède gêne fes frontières du côté de la Poméranie; & les Suédois toujours vaincus par fon aïeul le Grand-Électeur, ont à leur tour fait trembler fon grand-père, fous un *Charles XII*, que la nature peut reproduire. En Allemagne, la Maifon d'*Autriche* a la longue poffeffion de la principale influence, & la Pruffe, loin d'ofer penfer à la lui difputer, lui a été prefque toujours fervilement dévouée. Quand l'Empire s'al-

larme ſur ſa conſtitution & réclame ces auguſtes traités de Weſtphalie, qui en ſont la baſe, il ne cherche pas des protecteurs dans ſon ſein, c'eſt la France qui s'eſt emparée du rôle de défendre la liberté germanique; & s'il y avoit dans l'Empire une Maiſon qui pût prétendre à cette noble garantie, la Maiſon d'*Hannovre* qui vient de monter ſur le trône d'Angleterre, & qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puiſſante nation, y paroît encore plutôt deſtinée que celle de *Brandebourg*.

Telle eſt autour de *Fréderic* la ſituation de l'Europe. Tout autre eſprit que le ſien pourroit en être abattu, tout autre caractère découragé; mais où les hommes médiocres ſubiſſent, même avec une ſorte de ſatisfaction intérieure, la loi des circonſtances & de la néceſſité, parce qu'elle ſert de prétexte & de voile à leur foibleſſe, l'homme de génie ſe roidit, s'élève, & ſe dit qu'il faut combattre la fortune, & faire naître un ordre des choſes plus favorable.

Après avoir examiné les circonſtances locales & politiques, *Fréderic* obſerve comment ſont occupés les trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de meſurer la puiſſance des nations: l'une par ce qu'elles

ſont elles-mêmes, l'autre par ce que ſont leurs gouvernemens ou leurs chefs; & ce ſecond tableau, plus conſolant que le premier, ranime ſon courage & ſes eſpérances.

En Ruſſie, la mort de *Pierre I.* a laiſſé tous ſes travaux imparfaits, & tous ſes plans interrompus. Deux femmes & un enfant ont juſques-là ſuccédé à ce génie vigoureux, & le trône, ſans baſe, y paroît encore deſtiné à des révolutions nouvelles, révolutions ſans grandeur, comme toutes celles qui ont lieu chez un peuple eſclave, & qu'une intrigue, appuyée de quelques ſoldats, conſomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation, dans un calme ſtupide, attend à genoux, qu'on lui proclame un maître. *Anne*, nièce de *Pierre*, portée ſur le trône, par un de ces coups de fortune, au préjudice du malheureux *Ivan*, y penſe moins à régner qu'à ſemer ſa vie de fleurs. Elle eſt, comme toutes les femmes, quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur ſexe, ſoit par de grandes qualités, ſoit par de grands vices, bienfaiſante, généreuſe, humaine, amie de la paix, ennemie des affaires, quelquefois ſenſible à la gloire, mais par ſaillie plus que par caractère, & ſe paſſionnant plutôt pour celle des romans que

pour celle de l'hiſtoire. *Anne* pourra donc être gagnée ou contenue, & elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe toute l'influence que peut avoir ſon vaſte empire.

En Saxe & en Pologne, *Auguſte III.* a remplacé ſon père. Son élection a été l'objet d'une guerre ſanglante, dans laquelle il n'a pas combattu. Prince foible, ſans courage, ſans caractère, n'ayant pas même hérité d'aucun des brillants défauts de ſon père; déjà s'élevoit dans ſa faveur ce comte *de Brühl*, qui bientôt s'empara de lui, gouverna deſpotiquement la Saxe, acheva de corrompre la Pologne par le luxe, & précipita ſon maître dans un abyme. *Auguſte*, en voulant être le *Louis XIV.* du Nord, a laiſſé à ſon malheureux fils des palais, des diamans, des porcelaines, des tableaux, mais des revenus obérés, la Saxe épuiſée & toute ouverte, de médiocres troupes couvertes d'or, & par-deſſus celà, le fardeau d'une couronne élective chez une nation libre & foible, qui acceptera ſes penſions, & qui ne prendra jamais part à ſes affaires. *Fréderic* au ſecond examen ne voit donc plus dans *Auguſte III*, qu'un voiſin heureuſement placé, dont il ſe fera, ſuivant les circonſtances, un allié dépendant, ou un ennemi qu'il pourra envahir,

Le nouveau gouvernement que s'eſt donné la Suède, la rend ſans influence & ſans vigueur. Ruinée par l'héroïsme inſenſé de *Charles XII*, elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ſes rois; mais comme l'équilibre des pouvoirs eſt difficile a établir avec ſageſſe, en dépouillant ſes rois trop entièrement de toute autorité, elle leur a ôté toute énergie & toute vertu. *Fréderic-Adolphe* qui a reçu cette ombre de couronne, n'a aucune des qualités qui pourroient la relever. Il a épouſé la ſœur de *Fréderic*, princeſſe ſpirituelle & éclairée. Ainſi tout ce que l'adreſſe & le crédit pourront acquérir d'influence au trône, eſt par-là dévoué à la Pruſſe; *Fréderic* eſt donc tranquille du côté de la Poméranie, & il peut plutôt eſpérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

Georges II, roi d'Angleterre & électeur d'Hannovre, n'a pas, comme le fameux prince d'*Orange*, le talent & l'ambition de diriger l'Europe, en mélant l'Angleterre dans toutes les affaires du continent. Son eſprit eſt porté à la prudence & à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller ſur la maiſon de *Stuart*, qui avoit encore un grand parti, & augmenter ſourdement ſon auto-

rité, paroît toute sa politique. Celle de la nation angloise est de veiller, à son tour, sur la Maison d'*Hannovre*, qu'elle a appellée au trône, ainsi quand *Georges* voudroit augmenter son influence en Allemagne, elle ne lui fourniroit ni son sang ni ses trésors.

Parmi les princes de l'Empire, assez considérables pour aggrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun, dans l'occasion, n'aura le talent de rallier des esprits divisés, & de diriger des forces séparées. La Maison de *Bavière* & la Branche *Palatine* sont anciennes, riches & puissantes; mais elles sont catholiques, & cela leur aliène les Protestans; elles sont séparées par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs vues, par les intérêts particuliers, qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvé d'avoir voulu prendre part aux affaires générales, parce que quand de petits princes se mêlent dans les affaires des grandes puissances, sans être appuyés par du génie & par des talens, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrens, la religion, l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé, & qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours,

tout appelle donc *Fréderic* à ſe faire en Allemagne le chef du parti proteſtant & le contrepoids de la Maiſon Impériale. Il ne lui faut plus pour s'emparer de ce rôle éclatant, que ce qui captive les hommes & fixe leur confiance, des ſuccès & une renommée.

En France, c'eſt le cardinal *de Fleury* qui règne; on vante ſa ſageſſe : mais la ſageſſe du miniſtre d'un grand empire doit-elle être paſſive? peut-elle ſe paſſer d'énergie & de prévoyance? Il a laiſſé tomber la marine dans le néant; il entretient médiocrement les forces de terre; il croit qu'il ne faut à la France que le régime qui convient à l'épuiſement, tandis qu'un corps robuſte, mais miné par des principes vicieux, ne peut être régénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux & actif. Enfin, ce qui durera par delà ce vieillard qui eſt ſur le bord de la tombe, ce dont *Fréderic* calcule l'influence pour l'avenir, c'eſt que le jeune Roi, qui eſt ſous la tutèle du Cardinal, élevé dans le dégoût des affaires & dans l'inſouciance des évènemens, ne donnera jamais plus de mouvement à ſon beau royaume, & qu'ainſi, pendant le ſommeil ou l'affaiſſement de cette puiſſance formidable, c'eſt aux États ſecondaires à profiter de la prépondérance qu'elle

leur abandonne, & à tâcher de s'élever & de s'accroître.

Mais ce qui frappe, ce qui attache surtout ses regards, parce que c'est-là l'époque qui doit commencer son aggrandissement; c'est la mort, vraisemblablement très-prochaine, de l'empereur *Charles VI.* En lui finit toute la lignée mâle de la Maison d'*Autriche.* Il ne va rester de cette tige si florissante, & qui naguères ombrageoit l'Europe, qu'une seule fille douée de tous les charmes de la jeunesse & de tout l'éclat de la beauté, fragiles appuis pour soutenir le fardeau de cet immense héritage, & pour le défendre avant de le posséder. En vain *Charles VI.* a-t-il tâché de le lui assurer tout entier par la Pragmatique-Sanction, que toute l'Europe a garantie. Ces grands testamens des rois sans héritiers sont, dans notre politique moderne, le jouet des évènemens, & c'est toujours dans des torrens de sang qu'ils se confirment ou s'anéantissent. *Charles VI.* ne laissera point à sa fille les seuls garans solides, des trésors, de grands généraux & une armée formidable. La gloire des armes autrichiennes a déjà pâli dans les dernières années du prince *Eugène*, & elle semble être descendue au tombeau avec lui.

Elles viennent d'essuyer des revers dans la guerre de Hongrie. *Seckendorff*, *Kœnigseck*, *Wallis*, *Neuperg*, mis l'un après l'autre à la tête des armées, ont été tous battus & rappellés ou punis. En Prusse, l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France, il y a du moins quelques branches de la guerre habilement cultivées, celle des sièges y est approfondie, mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de *Fréderic* s'enflamme donc par de justes espérances; il dévore déjà en silence une des plus belles portions de la succession de *Charles VI*: la Silésie, province presque égale en richesse & en population, à la moitié de toutes les siennes réunies, & qui, en arrondissant & fortifiant son royaume, lui donnera une place stable parmi les puissances de l'Europe. Il a pour la reclamer, des prétentions auxquelles ses ancêtres ont renoncé, parce qu'ils étoient foibles; il les renouvellera, parce qu'il sera fort, & que la circonstance sera favorable, & la victoire qui légitime tout, en fera des droits.

Tel est le vaste champ des méditations de *Fréderic*, pendant les premiers jours de son règne, & de ces méditations naît sou-

dain, avec cette régulière harmonie, qui prouve la conception d'un grand ſyſtême, le plan de ſa conduite publique & privée pour le reſte de ſa vie. Dès-lors plus de faſte, plus de luxe, plus de recherche, plus aucun de ces goûts frivoles dont il n'avoit pas été exemt étant prince royal, parce qu'il n'étoit pas encore à ſa place, mais qu'une ame élevée rejette ſi loin d'elle, quand de grands devoirs & des penſées d'un certain ordre s'en emparent. Il ſe montre à ſes ſoldats, il parle à ſes officiers en roi qui veut être guerrier; il prend l'uniforme de ſon armée, & il ne le quittera plus juſqu'au tombeau. Ses journées, ſes heures, ſes travaux d'adminiſtration, ſes audiences, ſes voyages, les revues de ſes troupes, leurs camps d'inſtruction, tout, juſqu'à ſes plaiſirs & ſes goûts littéraires, qui ne deviennent plus que des délaſſemens, ſe règle & ſe ſoumet à un ordre invariable. C'eſt une plus grande qualité qu'on ne penſe dans les rois que ce ſaint reſpect pour le tems, ſoit qu'on enviſage les peuples qu'ils gouvernent, ſoit qu'on les conſidère eux-mêmes; car quel vuide devroit reſter à des hommes chargés d'une tâche auſſi immenſe! Cependant faute d'éducation, faute de morale, faute d'habitude à



cet égard, c'eſt ce vuide inconcevable qui les dévore preſque tous, c'eſt-là ce qui les rend ſi incertains, ſi mobiles, ſi remplis de petits goûts, & ſi promptement blaſés ſur tous les plaiſirs; le tems ſe venge ſur eux du culte qu'ils ne ſavent pas lui rendre, & ſemble ſe plaire à les écraſer de ſon poids.

L'amour de la gloire & l'ambition ont enfanté quelquefois dans d'autres princes de ces révolutions ſubites & marquées. *Louis XIV*, à la mort de *Mazarin*, ſecoua brillamment les chaînes qui avoient prolongé ſon enfance; *Charles XII.* devint un héros en liſant la vie d'*Alexandre*: mais dans *Fréderic*, cette révolution appartient plus à la réflexion qu'au ſentiment; rien de jeune, rien de paſſionné, rien de giganteſque ne s'y mêle, c'eſt un grand parti pris par un grand caractère, & une ambition ſaine, développée par le génie.

Il n'y a pas ſix mois que *Fréderic* eſt ſur le trône, & on diroit déjà que c'eſt une vieille adminiſtration maniée par un roi conſommé, & dirigée par une longue conſtance des mêmes principes. Chacun eſt mis à ſa place, chacun eſt circonſcrit dans ſes limites, chacun a ſes inſtructions, & preſque tout ce que *Fréderic* a preſcrit une fois, du-

rera tout ſon règne. Il a la ſageſſe de ne pas faire beaucoup de changemens. Un pays tel que le ſien n'eſt pas comme nos grandes monarchies qui, depuis longtems, nourriſſent de grands vices, & ſont menées avec la négligence des grandes fortunes; il n'eſt ſuſceptible ni de beaucoup de réformes, ni de beaucoup d'améliorations. Éclairer les détails, ſurveiller les ſous-ordres, reſſerrer, pour tous, les liens de leurs devoirs & les obligations de leurs emplois, voilà ce dont il s'occupa: mais il y a du génie, quand on arrive jeune au trône, à ne pas confondre ſon pays avec un autre, & à ne lui appliquer ni les exemples ſouvent trompeurs de ce qui ſe fait ailleurs, ni les rêves dangereux des faiſeurs de projets, ni les chimères plus ſéduiſantes encore de ſa propre imagination.

Trois objets principaux attirent ſur-tout l'attention de *Fréderic:* l'économie dans ſes finances, l'augmentation de ſes forces militaires, & l'inſtruction de ſon armée; ce ſont-là les baſes de tous ſes projets. Sans elles, en effet, il ne feroit que ſe former des illuſions & ſe préparer des malheurs.

Son père lui a laiſſé ſes revenus libres, & une épargne d'environ 80 millions, mais qu'eſt-ce qu'une ſomme pareille pour mettre

une

une armée en campagne, & pour ſoutenir une guerre, quand d'ailleurs on a des États ſans commerce, ſans capitaux, ſans crédit, & où par conſéquent les impôts ne peuvent être augmentés, ni les emprunts ſuppléer aux impôts? Toutes les reſſources d'une grande économie ſemblent avoir été épuiſées par ſon père, mais il reſte celles d'une économie éclairée, qui vont plus loin encore. Il y avoit quelques abus dans la perception: il les corrige; quelques branches de revenus ſuſceptibles d'augmentation: il la leur donne. Les fleuves ſe groſſiſſent aiſément, quand il n'y a pas un filet d'eau qui s'égare. Il reſtoit une ombre de Cour: il la réforme; une repréſentation de parade pour les occaſions d'étiquette: il la ſupprime. Il fait du palais qu'il habite, la maiſon d'un ſimple citoyen, ou, pour rappeller un modèle plus analogue à *Fréderic*, & qu'il avoit peut-être pris en ſecret, celle de *Pyrrhus* au milieu de ſon armée. Quand la guerre arrivera, ſon ſyſtême ſera celui de tous les grands capitaines de l'antiquité; il en portera le théâtre hors de ſon pays; il préviendra l'ennemi, il fondra ſur lui comme la foudre; il débutera par des batailles, parce que les batailles gagnées rendent maître de grands eſpaces; enfin, il

ſe pénètre d'avance de la néceſſité d'un autre art, qui fut auſſi celui des anciens, & qui, parmi les modernes n'a guère été connu que de *Guſtave-Adolphe*, l'art de faire ſervir ſes ſuccès à l'entretien de ſon armée, de *nourrir*, comme diſoit *Caton* dans le ſénat de Rome, *la guerre par la guerre*, & on verra combien, dans ce genre, il devint ſupérieur à ſes maîtres.

Mais pour prévenir ainſi ſon ennemi, pour frapper avant l'éclair, il faut être toujours prêt; il faut avoir, non des troupes déſunies & dépourvues de tout ce qui eſt néceſſaire pour la guerre, non les élémens d'une armée, mais une armée toute équipée, toute organiſée, toute inſtruite aux grandes évolutions, toute accoutumée à ſes généraux, comme ſes généraux le ſont à elle, toute diſpoſée, en un mot, à marcher & à combattre. Voilà ce qu'aucune puiſſance n'avoit alors en Europe, & ce que le roi de Pruſſe créa chez lui dès la première année de ſon règne.

Ce ne fut pas pour lui un travail ſans invention & ſans difficulté. Son père lui avoit laiſſé ſoixante & dix mille hommes de bonnes troupes; mais il s'en falloit bien que ce fût une armée. Jamais ces troupes n'avoient ſervi

que par détachement, ou en petits corps d'armée employés comme auxiliaires dans des armées considérables. Les plus nombreux de ces corps étoient ceux que le prince d'*Anhalt* avoit commandés sous *Eugène*, & qui à *Hochstet* & à *Turin* avoient eu la principale part à la victoire, & commencé la réputation du nom prussien. Jamais la totalité de ces forces n'avoit été rassemblée, soit pour manœuvrer, soit pour agir. La discipline intérieure & la tactique particulière de l'infanterie y étoient très-avancées. C'étoit alors la seule en Europe qui chargeât avec des baguettes de fer, qui sût tirer six coups de fusil par minute, marcher en bataille, & réunir à la fois du silence, de l'ordre & de la célérité. Mais la cavalerie y étoit dans l'enfance : elle n'étoit distinguée que par la beauté des cavaliers & le bon entretien des chevaux ; elle n'alloit qu'au pas ou au petit trot, faisoit du feu, & se formoit quelquefois en escadrons épais, c'est-à-dire, dans un ordre où la cavalerie ne peut ni agir ni combattre. L'excès de la tenue, encouragé comme un mérite par l'esprit étroit de *Frédéric-Guillaume*, étoit porté à ce point où nous étions prêts à tomber il y a quelques années en France. Le soldat passoit son tems

à vernir, à polir, à blanchir. Dans la cavalerie on ciroit la corne des chevaux, & les crins étoient treſſés avec des rubans. *Si la paix eût duré plus longtems*, dit le roi de Pruſſe dans ſes *Mémoires*, ou plutôt, ce qu'il ne pouvoit pas dire, s'il ne fût pas arrivé au trône, *il eſt à croire qu'on en ſeroit à préſent au fard & aux mouches.* Les abus ne ſont jamais iſolés; ils tiennent toujours à un vice d'où ils dérivent, ou qu'ils ont produit: ainſi en même-tems qu'on étoit abandonné à ces pitoyables minuties, tous les véritables détails de la guerre étoient négligés. Il n'y avoit ni grande tactique, ni école pour les officiers-généraux. *Fréderic-Guillaume* & le roi *Auguſte* s'étoient, dans des viſites qu'ils ſe firent, donné réciproquement des ſpectacles militaires. Chez *Guillaume*, c'étoit par gout; chez *Auguſte*, par imitation. *Guillaume* l'emportoit par le nombre & par la beauté de ſes troupes; *Auguſte* prenoit ſa revanche en magnificence. *Guillaume* y vendit à *Auguſte* deux vaſes de porcelaine du Japon, qu'on voit encore aujourd'hui dans la collection de *Dresde*, pour un régiment de dragons, marché qui préſageoit dès-lors la différence de la deſtinée des deux Maiſons. Mais ni chez l'un, ni chez l'autre, les gran-

des manœuvres ne furent militaires. *Ce furent*, disent encore les *Mémoires de Brandebourg*, *des imitations de la guerre des Romains*, *mêlées aux visions du chevalier* Folard.

En quoi *Fréderic* montra d'abord un excellent esprit, qualité qui manque rarement à un génie du premier ordre, & qui dévance en lui l'âge & l'expérience, ce fût en démêlant ce qu'il y avoit de bon dans la constitution militaire de son père, & en s'occupant moins de ce qu'il y avoit de défectueux, que de ce qui pouvoit y manquer. Ainsi, à l'exception du bataillon de géants, que son père entretenoit à grands frais, & qu'il réforma sur le champ, il ne changea rien à la formation des troupes, & il n'y a jamais rien changé depuis, quoiqu'il y ait certainement quelques vices. Il a levé par la suite beaucoup de régimens qui sont sur un pied différent; mais tous ceux que lui a laissés son père, sont constitués, payés, habillés comme ils l'étoient alors. Cette disparité, qui peut choquer de petits esprits, n'étoit sans doute, aux yeux de cet esprit supérieur, qu'une légère imperfection qui se perdoit dans l'ensemble, & qui n'en conduisoit pas moins aux mêmes résultats; & il s'étoit fait le principe de ne rien innover aux

choses peu essentielles, & où l'amélioration ne compense pas l'ébranlement de la machine, & l'inconvénient de porter atteinte à sa considération, en attaquant sa stabilité.

Mais ce que *Fréderic* conserva sur-tout, & ce dont il tira un plus grand parti encore, ce fut ce mélange de nationaux & d'étrangers, dont son père avoit fait la base de sa constitution; ce fut ce partage de son pays en districts assignés aux régimens, & chargés de les tenir complets au défaut de recrues étrangères, arrangement qui, en liant la nation aux troupes, & en les environnant d'elle, prévient la désertion, cette maladie qui ruine & dépeuple tous les autres pays; arrangement que je ne puis mieux louer que par l'énergique expression de *Fréderic* lui-même dans ses *Mémoires*, quand il dit, que par-là son père a fondé la puissance de la Prusse *en rendant son armée immortelle.*

En même-tems qu'il laissoit subsister ces bases importantes, il portoit ses troupes au nombre de quatre-vingt mille hommes, sans compter quelques régimens de garnison; il doubloit son artillerie & les approvisionnemens de ses arsenaux; il pourvoyoit son armée de tout; il la disposoit & l'animoit à la guerre; il attiroit chez lui des officiers

qui s'étoient distingués au service des autres Puissances ; ce fut ainsi qu'il acquit *Keith* & *Winterfeld ;* son père lui avoit laissé *Anhalt* & *Schwerin*, & il se faisoit leur disciple, en attendant que, s'élevant au-dessus d'eux par son génie, qui ne manquoit alors que d'expérience, il devînt à son tour leur maître.

Au milieu de ces occupations, éclate l'évènement auquel il se préparoit : *Charles VI* meurt ; tous les Cabinets de l'Europe sont en fermentation, les uns en faveur de son héritière & pour lui conserver l'intégrité de sa succession, les autres pour la dépouiller & pour s'aggrandir. La Bavière, la Saxe, l'Espagne élevoient des prétentions fondées sur des mariages ou sur des testamens ; car depuis que tous les Souverains de l'Europe ne composent plus que cinq ou six familles, il ne peut pas s'ouvrir entr'eux une grande succession, qu'elle ne donne lieu à de grandes discussions, que les plus forts finissent toujours par ensanglanter. Il y avoit de plus ici l'intérêt de l'élection d'un empereur. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne, vouloient, de concert avec *Marie-Thérèse*, placer sur le trône de l'Empire son époux *François*, duc de Toscane, fils de ce *Léopold* que les Lorrains pleurent

encore, & qui avec un si petit État, a laissé à tous les Souverains un si grand modèle. Le ciel avoit récompensé les vertus du père par la fortune du fils; & cette fortune, dont l'histoire n'offre pas un autre exemple, étoit d'avoir épousé à la fois l'héritière la plus illustre & la plus puissante de l'Europe, la femme la plus belle & la plus distinguée de son siècle, & d'en être aimé au point, qu'en l'associant à tous ses sceptres, & en combattant pour y ajouter le premier trône de l'Europe, c'étoit son cœur qu'elle satisfaisoit, & son amant qu'elle sembloit couronner.

La France qui, par le sang autrichien mêlé plusieurs fois avec celui de ses rois, pouvoit aussi établir des prétentions, avoit la modération apparente de ne rien demander. Elle soutenoit la Maison de *Bavière*, & vouloit qu'elle eût le trône de l'Empire avec une partie de la succession. En aggrandissant cette Maison, elle se paroit de la générosité d'acquiter envers elle la mémoire de *Louis XIV*, pour qui elle s'étoit sacrifiée, & elle avoit secrètement l'intérêt plus réel de diviser l'héritage autrichien, & d'empêcher qu'il ne tombât tout entier dans une nouvelle famille rivale.

Le roi de Prusse ne s'embarrassoit pas de l'Empire. Il lui importoit peu à qui tomberoit cette vaine dignité, qui n'ajoute rien à la puissance. Sa politique n'étoit pas de se fortifier seulement par l'affoiblissement des autres. Il vouloit un accroissement plus réel; il lui falloit la Silésie pour consolider son royaume. C'étoit-là le complètement & la sûreté de la fortune de la Maison de *Brandebourg*. En l'obtenant ou en ne l'obtenant pas, il s'agissoit pour lui de régner ou de trembler le reste de sa vie. Je laisse après celà aux publicistes à peser quels étoient ses droits. Sans doute, cette morale abstraite & sublime qui se place dans le ciel, & qui laisse à ses pieds & les leçons de l'histoire & les passions des hommes, ne doit approuver aucune de ces raisons de prévoyance politique, de nécessité d'État, de convenance locale, de circonstance unique, qui déterminèrent le roi de Prusse. Mais peut-être les chefs des nations sont-ils quelquefois obligés, même sans ambition, de se souvenir que c'est sur la terre qu'ils habitent, que leur vue doit s'étendre au-delà du moment, & que par une guerre prudente & heureuse, qui affligera passagèrement la génération contemporaine, ils peuvent sauver à la postérité

des torrens de ſang & de larmes. Quels hommes, à la vérité, il faudroit que fuſſent ces chefs des nations, pour peſer ainſi le préſent & l'avenir, & pour oſer, avec une confiance qui ſemble ne pouvoir appartenir qu'à la providence, mettre la main aux deſtinées des peuples! Mais tandis qu'un roi comme *Fréderic*, doué de cette heureuſe réunion de génie & de ſageſſe, qui voit le but, & qui ne le paſſe pas, ne combat que pour atteindre le point de puiſſance qui fera la ſûreté & le repos de ſon pays, & ſait enſuite s'arrêter dès qu'il y eſt parvenu, & ne plus employer la force qu'à maintenir la paix; c'eſt au contraire preſque toujours ou pour une vaine gloire, ou pour des intérêts mal-entendus, ou en cédant aux intrigues & aux paſſions qui les environnent, que les Souverains prennent les armes & enſanglantent la terre. Ainſi, tout en admirant le roi de Pruſſe, la réflexion rameneroit encore à déſirer qu'une morale ſévère & même aveugle, fût la règle & le frein de tous les rois, & qu'ils ne ſe permiſſent jamais de la faire céder même à des lumières qui peuvent bien plus ſouvent encore les égarer, & faire le malheur des hommes.

Revenons à *Fréderic*. Suivant la ſage politique qu'eut ce prince toute ſa vie, de faire ſes affaires à part, & d'aller droit, & ſans l'entremiſe des autres, à ſon but, il fit propoſer à *Marie-Thérèſe* de lui garantir le reſte de ſa ſucceſſion & l'Empire pour ſon époux, ſi elle vouloit lui céder la Baſſe-Siléſie, qui eſt la plus grande & la plus belle partie de cette riche province. Quand on fait l'éloge d'un grand homme, l'ame montée à l'admiration, ſe plaît auſſi à recueillir tous les exemples de grandeur qui s'élèvent à côté de lui, & à en former les acceſſoires du tableau. Comment ne rappellerois-je donc pas ici le courage, l'héroïque nobleſſe de la fille de *Charles VI?* Elle eſt ſans alliés déclarés, ſans argent, preſque ſans armée. Entourée d'ennemis ouverts ou cachés, elle pourroit par un ſacrifice déſarmer le plus dangereux de tous; elle s'y refuſe, elle perſiſte à vouloir conſerver tout ce que les droits de la nature, qui paſſent avant ceux de la politique, lui ont donné; elle ne veut point par une foibleſſe acheter une couronne pour ſon époux; elle s'expoſe à une guerre menaçante; elle arme tout ce qu'elle a de forces; elle réveille par ſes malheurs l'intérêt des anciens alliés de ſa Maiſon; elle va enfin

de province en province porter le berceau de son fils, & se jetter dans les bras de ses peuples, auguste & touchant asyle, qui ne manque jamais aux Souverains malheureux, quand ils n'ont pas aliéné le cœur de leurs sujets, parce que les hommes s'intéressent toujours à la dignité qui implore, & à la grandeur tombée dans l'infortune.

Sans *Fréderic*, la fermeté de *Marie-Thérèse* auroit vraisemblablement suffi pour dissiper l'orage. On négocioit, on publioit des manifestes, mais on n'agissoit pas. Le roi de Pologne & l'électeur de Bavière étoient trop foibles pour soutenir leurs prétentions; l'Espagne étoit trop éloignée; le cardinal *de Fleury* se sentoit trop vieux pour suffire au mouvement d'une grande guerre, & ne se seroit jamais décidé à l'entreprendre; le roi de Prusse voit que s'il manque l'occasion, s'il laisse *Marie-Thérèse* s'affermir dans sa succession, tirer parti de sa puissance, relever ses forces militaires, la Silésie est à jamais perdue pour lui: il se dit que dans la circonstance, c'est au plus hardi à donner l'impulsion, & qu'une fois la lice ouverte, les combattans s'y présenteront; il compte sur-tout que la France l'y suivra; il sait que l'opinion publique, imbue d'anciens préjugés contre

la Maison d'*Autriche*, y sera pour la nécessité de l'affoiblir, & par conséquent pour la guerre; il sait que les deux *Belle-Isle*, dévorés du besoin d'agir & de s'élever, ont de l'influence sur le Cardinal; il calcule cette timide politique d'un vieillard qui n'ose se déclarer le premier, mais qui, par la même foiblesse, obéit à une impulsion donnée, parce que ce qu'il craint encore plus que les évènemens, c'est qu'on ne lui reprenne les rênes du gouvernement. Ainsi, en examinant tout, ce n'est qu'une audacieuse prudence qui détermine *Fréderic*, quand il entre en Silésie à la tête de soixante mille hommes. C'étoit au mois d'octobre que *Charles VI.* était mort, & c'est au mois de décembre qu'il fait cette invasion. Le Marquis de *Beauveau*, que la France lui envoyoit pour le sonder sur ses dispositions, le rencontre en marche à la tête de son armée. *Je vais, je crois, jouer votre jeu*, lui dit Fréderic, *si les as me viennent, nous partagerons;* trait plein de finesse & de grace, & tel que le roi de Prusse n'a jamais manqué d'en dire au milieu des crises les plus importantes de sa vie. Cette liberté de tête, cette indépendance des situations, n'appartiennent qu'aux grands hommes, & elles prouvent à la fois, que leur

caractère domine les circonstances, & que le danger qui absorbe & qui éteint l'esprit du commun des hommes, ne fait que donner au leur plus d'à-propos & d'essor.

Il y a des éloges de généraux, même distingués, où le panégyriste, pour leur composer une certaine masse de gloire, est obligé de dénombrer tous les faits d'armes, d'embellir tous les trophées, de recueillir jusqu'aux actions qui ont eu le moins de suite ou d'éclat. Mon embarras est bien différent. Ici j'entre dans la carrière militaire que *Frédéric* a parcourue, & son immensité m'effraie. Cinq batailles mémorables s'offrent déjà à moi dans cette guerre de 1740. Et qu'est cette guerre, quand on la compare, pour l'importance & pour la grandeur, à celle que *Frédéric* a faite depuis 1756 jusqu'à 1763? Quelle place tiennent cinq batailles dans la vie d'un homme qui en a gagné douze, sans compter celles où il a été vaincu avec tant de gloire, sans compter cette foule de petits combats qui composent les accessoires d'un tableau si vaste & si rempli! Je suis donc forcé de resserrer mon sujet dans la proportion des bornes d'un éloge, & d'abandonner à l'histoire mille détails brillans ou instructifs, qui viendroient se presser sous mes pinceaux.

A *Molwitz*, l'action commença par la déroute de sa cavalerie, & ce fut l'ordre, la fermeté, le feu supérieur de son infanterie qui lui donnèrent la victoire. A *Czaslau*, tandis que sa cavalerie se faisoit battre, & que les Autrichiens perdoient leur avantage, soit en voulant la poursuivre trop loin, soit en pillant son camp, ce fut encore l'infanterie prussienne qui fit des prodiges, & qui rétablit tout. Ainsi les deux premières batailles que gagna le roi de Prusse, furent des leçons de la fortune, & des exemples qui durent le confirmer dans son amour pour la discipline, & dans son respect pour un art qui fait la destinée des empires.

Si le talent des grands généraux devance quelquefois l'expérience, on ne peut apprécier aussi quel rapide essor celle-ci lui donne. Ce ne sont plus de simples progrès, ce sont des pas de géant que fait le génie dès qu'une fois il est entré en action. Une position, une circonstance, un coup du hazard, une faute, une combinaison justifiée ou trompée, tout devient pour lui une source de réflexions. Plusieurs suppositions s'enchaînent dans sa pensée à un seul fait, & lui valent ainsi autant d'évènemens. Les esprits vulgaires sont comme ces miroirs plans, où il n'y a que les

objets directs qui se peignent & qui se réfléchissent· le génie ressemble à ces prismes taillés à toute face; tous les objets de la circonférence les frappent, ils s'y multiplient, & s'y combinent à l'infini, & un seul rayon en fait jaillir à la fois mille traits de lumière.

En dix-huit mois que dura cette première guerre de Silésie, *Fréderic* a donc acquis plus d'idées que vingt campagnes n'en font naître dans la tête des généraux ordinaires. Il reprend les armes en 1744, & c'est un guerrier consommé qui va paroître sur la scène. Ses pas seront plus hardis, ses conceptions plus vastes, ses batailles prendront un caractère plus décisif; il va dorénavant se montrer le général de ses généraux, être le plus habile à exécuter, c'est-à-dire enfin, être à la fois, dans son armée, la première tête & le premier instrument.

Il envahit d'abord la Bohême, la Haute-Silésie, la Moravie; il pousse des partis jusqu'en Hongrie, il menace Vienne; mais bientôt la face des affaires change, ses alliés sont battus en Bavière; le prince *Charles*, qui avec soixante & dix mille hommes avoit pénétré en Alsace, & que la France avoit promis de contenir, repasse le Rhin sans échec, & revient à tire-d'ailes. Le roi de Pologne,

par le changement de politique le plus ſubit & le plus imprévu, ſe déclare contre lui. Toutes les forces de la Maiſon d'*Autriche*, groſſies des troupes de ce nouvel allié, améliorées par la guerre, & encouragées par des ſuccès, ſe ſont réunies, & c'eſt ſur lui que tout le poids de la guerre va tomber. Il eſt obligé au milieu de l'hiver, de ſe replier de tout côté, & d'abandonner ſes conquêtes. Il perd pluſieurs garniſons, d'autres ne ſe retirent qu'avec des échecs; enfin, c'eſt avec une armée inférieure & fondue par une déſertion immenſe, inévitable réſultat de la compoſition d'une armée à demi compoſée d'étrangers, dès que la proſpérité abandonne ſes drapeaux, qu'il eſt réduit à défendre la Siléſie, conquête nouvelle, dans laquelle il n'eſt pas affermi, où il n'eſt appuyé par aucune bonne place, & où la Maiſon d'*Autriche*, par cette longue habitude de poſſeſſion qui, auprès des peuples toujours routiniers, équivaut ſouvent à des liens d'amour & de reconnoiſſance, a conſervé beaucoup de partiſans. Au dehors, au dedans, de tout côté, tout le menace, & rien ne le favoriſe. La France ſemble combattre avec lui, mais elle n'agit qu'en Flandres, elle n'a plus d'armée en Allemagne, & cette diverſion éloignée

occupe à peine dix ou douze mille Autrichiens qui sont restés à l'armée alliée; la Russie penche secrètement pour la Saxe, & lui fait conseiller avec hauteur de poser les armes; l'empereur *Charles VII.* vient de mourir, & le grand-duc de Toscane est appellé au trône avec l'unanimité des suffrages; la maison de *Bavière* a fait sa paix; la cour de Vienne ne parle plus que de ramener *Fréderic* à la fortune de ses pères, & tout l'Empire devenu autrichien, semble n'attendre qu'un revers pour la seconder. Ainsi, par cette position critique, le destin sembloit essayer d'avance sa grande ame, & la préparer aux précipices dont l'environna la guerre suivante.

Une seule journée, une bataille, qui ne dure que trois heures, & qui ne lui coûte pas deux mille hommes, change la position de *Fréderic*, sauve la Silésie, & lui rend, pour le reste de la guerre, une supériorité qu'il ne perdit plus. Six mille prisonniers, autant de morts, un nombre prodigieux de trophées, & la retraite précipitée du prince *Charles* en Bohême, en sont le résultat.

Qu'en lisant l'histoire, le vulgaire des rois & des chefs des nations ne sache pas démêler les causes sourdes des malheurs publics,

qu'il n'apperçoive ni l'influence des mauvaises loix, ni celle de tous ces vices de détail qui sappent en silence les fondemens des empires, celà se conçoit; percer la surface des choses, n'appartient pas à tous les hommes. Mais comment peut leur échapper l'influence decisive de certaines batailles? Comment le fracas de ces évènemens soudains, qui dans l'espace de quelques instans anéantissent toutes les combinaisons de la politique, trompent toutes les espérances de l'ambition, ôtent ou donnent des provinces, renversent des trônes, humilient ou subjuguent des nations, ne les remplit-il pas d'un salutaire effroi? Comment peuvent-ils, à la vue de ces grandes leçons, dédaigner les vertus militaires, négliger leurs armées, ne pas se former ou s'attacher de bons généraux, jouir enfin avec sécurité d'une puissance qui n'a pas de base, & d'une grandeur qui n'est pas défendue?

Cette victoire de *Hohenfriedberg* couvrit d'honneur les armes prussiennes. L'infanterie y fit des merveilles, l'artillerie s'y distingua, la cavallerie y combattit avec un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu. Le régiment de *Bareith*, dragons, y renversa plusieurs lignes d'infanterie, & y prit à lui seul soixante-

ſept drapeaux. Quatre régimens d'houſſards, que le roi venoit de lever pour les oppoſer à cette nuée de troupes irrégulières dont les armées autrichiennes étoient environnées, y battirent la gauche de l'ennemi, & entre autres, les chevaux-légers ſaxons qui avoient de la réputation. Ainſi toutes les parties de la milice pruſſienne commençoient à marcher de front, & à tendre vers cette perfection, vers cet accord qui ſeul conſtitue une armée & la rend formidable. Mais la gloire de cette bataille appartient ſur-tout à *Fréderic.* Il avoit rétrogradé devant le prince *Charles;* il s'étoit rapproché de *Neiſſe*, dans le deſſein de l'attirer & de le combattre quand il déboucheroit des montagnes; il avoit prévù juſqu'à la poſition où il l'attaqueroit, & reconnu avec ſoin le piège où ſon ennemi alloit tomber. Le prince *Charles*, perſuadé que le roi de Pruſſe fuyoit devant lui, avoit pris ce camp ſans précaution, comme le terme d'une marche, & avec le projet d'en partir peu de jours après, pour ſuivre le roi de Pruſſe. *Fréderic* lève le ſien à l'entrée de la nuit, dérobe ſon mouvement, tourne l'aile gauche des autrichiens, enlève la hauteur du *Spitzberg*, d'où il dominoit tout le flanc de leur ligne, garnit d'artillerie celle de *Striegau*

qui étoit sur leur front, & à laquelle ils s'étoient imprudemment soumis, & delà, victorieux à la gauche, sûr de contenir le centre, il déborde la droite, & la bat à son tour. Ce fut une de ces batailles de grand maître où le génie fait tout plier devant lui, & qui sont gagnées dès le début, & presque sans contestation, parce qu'il ne reste pas à l'ennemi déconcerté, la possibilité de rétablir le désordre, & de prendre, sur le terrein du combat, une position nouvelle.

Au moment où le roi de Prusse se mit en mouvement: *Vous voulez donc voir à qui va rester la Silésie*, dit-il en souriant au chevalier *de la Tour*, aide-major-général, qui étoit venu lui porter la nouvelle de la bataille de *Fontenoy*; & après avoir battu l'ennemi, il écrivit à *Louis XV.* par le même officier: *Je viens d'acquitter, dans la plaine de* Silésie, *la lettre de change que V. M. a tirée sur moi* à Fontenoy. Il y avoit de la grace & de la galanterie de la part de *Fréderic*, à s'assimiler ainsi à *Louis;* car il étoit sûrement bien différent d'avoir assisté à une bataille, ou de l'avoir gagnée soi-même.

Quelque tems après, il remporte à *Sohr*, en Bohême, une victoire moins grande, mais peut-être plus glorieuse encore; car affoibli

par l'envoi d'une grande partie de ses forces, qu'il avoit détachée en Saxe pour y joindre de prince d'*Anhalt*, il fut attaqué & presque même surpris par le prince *Charles*. Sa présence d'esprit, & la discipline de ses troupes, sauvèrent & rétablirent tout. Le prince *Charles*, avec cinquante mille hommes, céda le champ de bataille à vingt-cinq mille, & il n'en coûta à *Fréderic* qu'une partie de son camp & ses bagages. C'est peut-être en effet pour un général la première de toutes les gloires, que celle qui naît d'une faute, & qui la répare. Un succès prémédité n'a exigé souvent qu'une simple bonne combinaison ou une seule idée heureuse, mais pour tirer un succès d'un revers ou d'une position funeste, il faut ne se laisser ni étonner ni abattre, il faut l'inspiration soudaine du coup-d'œil & du talent; & cette inspiration, au milieu d'un grand malheur, n'appartient qu'aux esprits nés pour maîtriser les évènemens & pour commander à la fortune.

Enfin, *Fréderic* termina cette guerre par sa belle campagne d'hiver de 1745. Le prince *Charles* dont on a trop injustement rabaissé les talens, destinée malheureuse de beaucoup de bons généraux qui ont été éclipsés par des rivaux supérieurs, tandis que des gé-

néraux médiocres ont dû toute leur gloire à ce qu'ils ont eu affaire à des hommes plus médiocres qu'eux, avoit fait son plan pour pénétrer en Silésie par la Lusace. *Fréderic* l'a prévu, & il a disposé en conséquence ses quartiers. Il part de Berlin au milieu des préparatifs d'un opéra dont il paroissoit fort occupé, rassemble inopinément un corps de troupes, fond sur l'avant-garde du prince *Charles*, enlève ou détruit à *Naumbourg* quatre régimens de cuirassiers saxons & un régiment d'infanterie, s'empare des magasins rassemblés à *Görlitz* pour l'expédition; delà sentant qu'une guerre difficile en Bohême & en Moravie, est ruineuse pour lui, & ne réduira pas ses ennemis à la paix, il se décide a en porter tout le théâtre en Saxe: il écrit du style de *César* au prince d'*Anhalt*: *J'ai frappé mon coup en* Lusace, *frappez le vôtre à* Leipzick, *nous nous reverrons à* Dresde. Ces lettres laconiques peuvent s'imiter; mais pour qu'elles deviennent célèbres, il faut que de grands succès leur donnent un grand caractère. *Fréderic* & le prince d'*Anhalt* se réunissent en effet devant *Dresde*. Le prince *Charles* est obligé d'accourir, avec toutes ses forces, au secours de l'armée saxonne; *Fréderic* le contient, & fait en même-tems attaquer &

battre complètement, par *Anhalt*, trente-cinq mille Saxons & Autrichiens rétranchés dans la formidable position de *Kesselsdorff*. Ce fut la dernière action de guerre de ce vieux *Anhalt*; il combattoit depuis quarante ans, à la tête de cette infanterie prussienne, dont il avoit été le créateur, & dans sa vieillesse, il fut le *Parménion* d'un nouvel *Alexandre*. Après cette bataille, le prince *Charles* se retire en Bohême; *Dresde* se rend; *Fréderic* y entre en vainqueur, & dicte la paix au roi de Pologne, comme il est doux de la dicter à son ennemi, dans sa capitale, & maître de sa destinée. La cour de Vienne fit aussi sa paix le même jour. Il en coûta à la Saxe de grands dommages, d'immenses contributions & la ville de Fürstenberg sur l'Oder. La cour de Vienne fut obligée de confirmer la cession de la Silésie, & le roi de Prusse resta, payé des frais de la guerre, maître d'une grande province, & ce qui, dans la balance des forces a plus de poids qu'une province, environné de trophées imposans, & d'une grande réputation personelle.

L'envie qui dénature tout, & la légèreté qui n'approfondit rien, ont voulu opposer à la gloire de *Fréderic* dans cette guerre, le reproche d'y avoir montré une politique incon-

inconſtante & fallacieuſe; d'y avoir toujours infidèlement pris, poſé, repris & repoſé les armes; on a voulu lui faire des crimes de morale ou de procédé, d'avoir attaqué la reine de Hongrie ſans déclaration de guerre; d'avoir fait avec elle la paix de Breslau, en abandonnant la France ſon alliée; d'avoir enſuite rompu cette même paix ſans motif, & d'avoir une ſeconde fois trahi la France en faiſant particulièrement ſa paix. Le roi de Pruſſe, dans ces diverſes circonſtances, ne fit que ce que dictoient le talent, la prévoyance ou la néceſſité. Il fit ſon invaſion en Siléſie, comme il faut faire toutes les grandes opérations de guerre, quand on veut qu'elles réuſſiſſent, avec ſecret & promptitude. Maître de la Siléſie, & affermi dans ſa conquête par le gain de deux batailles, il accepta la paix qu'on lui offroit en lui abandonnant cette province. N'eût-il pas été inſenſé à lui de combattre par delà ſon but qu'il avoit atteint; & que devoit-il à la France, ſans laquelle il avoit pris les armes, & qui n'étoit devenue ſon alliée que par occaſion? Quand il rompit la paix de Breslau, il fit encore ce que conſeilloient la raiſon & la prudence: la cour de Vienne venoit de s'unir avec le roi de Pologne; la Hollande & l'Angleterre combat-

toient pour elle; la Bavière étoit envahie, il ne restoit pas un François dans l'Empire, & soixante-dix-mille Autrichiens avoient pénétré jusqu'en Alsace. Il étoit évident que s'il ne balançoit pas la fortune de *Marie-Thérèse* par une diversion puissante, ses armes victorieuses ne manqueroient pas de retomber sur lui, & de lui reprendre cette Silésie pour laquelle il avoit combattu. Quand il fit la seconde fois la paix à Dresde, il n'avoit de nouveau aucune raison pour continuer la guerre. Il avoit ruiné la Bohême, il étoit maître de la Saxe; il avoit abattu, par trois victoires, l'orgueil & les projets de la cour de Vienne; nos succès en Flandres avoient aussi rétabli l'équilibre; la Maison de *Bavière* avoit renoncé à ses prétentions; le Grand-Duc étoit Empereur; tous les partis étoient épuisés, & soupiroient vers la paix. D'un autre côté, la Russie le pressoit de s'accommoder avec le roi de Pologne; & posant les armes vainqueur, il se donnoit l'honneur d'une conduite généreuse & modérée. Quant à la France qui se plaignit une seconde fois amèrement de lui, & où on parla sans réflexion de la foi prussienne, comme de la foi punique, ne lui avoit-il pas rendu un assez grand service par sa diversion, puisqu'elle

délivra l'Alſace, & qu'elle nous rendit en Flandres la ſupériorité qui produiſit nos conquêtes ? Et en revanche à quel danger ne l'avions-nous pas expoſé, en ſouffrant que le Prince *Charles* repaſſât tranquillement le Rhin, en nous bornant après celà au ſiège de Fribourg, au lieu de le ſuivre avec vigueur, & en laiſſant ainſi au roi de Pruſſe tout le poids des armes autrichiennes & ſaxonnes à ſoutenir ?

Mais ce qui dans toute cette guerre, au milieu de laquelle jamais la politique ne fut ni plus agiſſante ni plus compliquée, dut paroître bien nouveau à l'Europe, accoutumée à ne voir ſes Souverains parler que par des interprètes, écrire que par des ſecrétaires, & traiter que par des miniſtres, ce qui rappelloit ces beaux-tems de l'antiquité, où l'hiſtoire ne fait mention d'aucun intermédiaire entre les rois & les peuples, c'étoit un jeune prince négociant, parlant, écrivant lui-même, avec une clarté, une dignité, une conciſion inconnue dans nos bureaux diplomatiques, où l'art eſt preſque toujours de ne pas aller droit au but, de noyer le ſens dans les phraſes, de s'envelopper de ténèbres, afin de ſe préparer des ſubterfuges, & de ne pas faire uſage de la vérité franche, qui

cependant compromet moins ſouvent, & compromet plus noblement du moins que le menſonge & que la fineſſe: au milieu de cette inondation de pièces politiques, dont les mémoires du tems ſont remplis, inutile fatras dont il n'exiſte pas d'exemple dans les hiſtoriens de l'antiquité, ſurnagent toutes celles du roi de Pruſſe. Elles ſont preſque toutes datées de ſes camps, & compoſées au milieu du tumulte des armes, elles ont toutes ce ton de force & de ſimplicité, cette logique droite & noble qui conviennent ſi bien à un roi guerrier, mais qui ne peuvent appartenir en même tems qu'à un grand caractère & à un eſprit diſtingué. Ses manifeſtes, ſes déclarations, ſes expoſés ne ſont jamais ni ſignés de lui, ni faits en ſon nom, parce qu'il les regarde comme des pièces de forme & d'uſage où on peut haſarder, pallier, & enfin tâcher de perſuader ou d'éblouir: mais dans ſes dépêches, dans toutes les négociations directes, auxquelles ſon nom eſt apposé, il ſe croit ſans doute alors reſponſable de ſes paroles à ſa gloire; il ſe montre toujours fort & vrai. Traite-t-il avec la cour de Vienne, il paſſe légèrement ſur la juſtice de ſes droits ſur la Siléſie, mais il appuie franchement ſur la convenance politi-

que qui en rendoit l'acquiſition indiſpenſable à ſa ſûreté. Dans les négociations de la paix de Dresde, il écrit à M. *Villiers*, ambaſſadeur d'Angleterre, qui s'employoit à cette paix: „Voilà mes conditions. Je périrai avec toute mon armée plutôt que d'en rien relâcher; & ſi l'Impératrice ne les accepte pas, je hauſſerai mes prétentions." Il répond à la Ruſſie, qui l'engageoit à ne pas entrer en Saxe: „Je ne veux rien du roi de Pologne, que le châtier dans ſon électorat, & lui faire ſigner un acte de repentir, dans ſa capitale." Il écrit au Roi de Pologne lui-même pluſieurs lettres, dans leſquelles il l'avertit de l'orage prêt à fondre ſur lui, des véritables intérêts de la Saxe qui doivent l'attacher à la Maiſon de *Brandebourg*, plutôt qu'à l'*Autriche*, des mauvais conſeils du comte *de Brühl*, ſon favori, & enfin, de la foibleſſe de ſon caractère qui l'entraîne dans un mauvais parti, tandis qu'il manque de forces militaires ſuffiſantes pour ſe défendre; curieuſe correſpondance qu'il recommence de même dans l'invaſion de 1756, & dans laquelle on voit que les qualités perſonnelles mettent encore plus de diſtance entre les rois, qu'entre les particuliers. Enfin, avant la paix de Breslau, quand le maréchal

de Belle-Isle vient de Prague dans ſon camp pour ſonder ſes diſpoſitions, c'eſt encore ſans détour qu'il lui apprend le changement de ſa politique: „M. le Maréchal, lui dit-il „ en allant au-devant de lui, penſez à vous, „ ma partie eſt gagnée, & je fais ma paix." Qu'on compare à cette forme de loyauté, à la fois ſpirituelle & guerrière, la conduite de tant de miniſtres qui ſe ſont permis de déſavouer baſſement des faits avérés, & de déshonorer, par des menſonges cathégoriques, & prononcés à la face de l'Europe, le nom de leurs maîtres.

Les délices de la paix, l'ivreſſe de la victoire, le preſtige de l'adulation qui les environne alors de toute part, ſous les formes de la vérité & de la gloire, voilà l'écueil ordinaire de tous les rois conquérans; voilà le piège auquel ils ne peuvent échapper, quand ils rentrent au milieu de leur cour. C'eſt là en effet qu'on les attend, & qu'on veille toujours pour les corrompre. Plus ils ſe ſont montrés forts, plus on a d'intérêt à les amollir. D'abord le commun des hommes aime mieux faire deſcendre un grand caractère juſqu'à ſoi, que de tâcher de s'élever juſqu'à lui. Enſuite comme les courtiſans ſont rarement ceux qui ont porté le poids des travaux,

& qui ont rendu de glorieux ſervices; quand la paix, quand ce tems des plaiſirs & des intrigues eſt arrivé, ils ſe rétabliſſent dans la ſphère de leurs talens, & dans la ſaiſon de leur fortune. Mais *Fréderic* n'a pas de cour, ainſi ſon ame conſervera toute ſa hauteur; ſa réſidence continue d'être au milieu de ſon armée; les exercices militaires, l'adminiſtration de ſon pays, l'étude en tout genre, continuent de remplir ſa vie. Une partie de ſes journées ſe paſſe dans la ſolitude, toujours ſi ſalutaire aux hommes, quand leur raiſon s'y nourrit par la lecture ou par la penſée, mais qui doit ſur-tout améliorer les rois, parce qu'elle écarte d'eux l'appareil de leur grandeur, & qu'elle les rapproche de la nature & de leur conſcience. Il ſe livre à des dépenſes; mais le réſultat de ces dépenſes ne changera ni ſes mœurs ni l'emploi de ſa vie. Il embellit ſa capitale, il la décore de pluſieurs monumens; c'eſt une ſorte de dignité publique qui manquoit à ſon pays. Il aggrandit Potsdam, il en fait naître une partie du ſein des marais; il en forme la plus belle colonie militaire qui exiſte; il s'y bâtit un palais; il y appelle tous les arts; il y raſſemble des chefs-d'œuvres; dans la conſtruction & dans l'ameublement de ce palais, il

ne dédaigne aucune ſorte de luxe; il faut bien qu'il donne à ſa nation, à ſes manufactures, à ſes artiſtes, des études & des modèles: mais au milieu de ce faſte, qu'il n'attache ainſi qu'aux objets inanimés, & qu'il a ſoin par-là de ſe rendre étranger, le contraſte d'un roi philoſophe ſe fait ſentir avec plus de force; tout ce qui tient à lui, ſon habillement, ſa table, ſa vie intérieure, ſon petit nombre de domeſtiques reſtent les mêmes. A la ſuite d'un appartement royal, au fond d'une alcove richement décorée & fermée par des baluſtrades d'argent maſſif, le lit de camp le plus groſſier, quelques meubles ſimples, une bibliothèque remplie de livres, dont le déſordre annonce le fréquent uſage, voilà ce qui ſuffit à *Fréderic*, & ce qui lui a ſuffi juſqu'à ſon dernier jour. Ce contraſte donne l'idée d'*Alexandre*, avant que Babylone l'eût corrompu, logeant dans un palais de *Darius*, ou celle de *Solon* à la cour du roi de Lydie.

Fréderic ne ſe borne pas à bâtir & à embellir autour de lui; il ſait que la ſplendeur de la capitale eſt toujours aux dépens des provinces, & que tandis que les rois élèvent des palais, il ſe forme ſouvent des friches & des déſerts dans les campagnes; il s'occupe

donc aussi de ce qui n'est pas sous ses yeux; il anime l'agriculture, établit des fabriques, encourage la population, attire des étrangers, fonde des colonies au milieu des sables, & les couvre bientôt de villages & de moissons. La Silésie, négligée depuis long-tems par ses souverains, a de plus été désolée par les armes. Le pays est épuisé, quoiqu'il rendît peu à la cour de Vienne, parce que le peu qui en sortoit, n'y rentroit pas, & que l'extraction d'un petit capital, que la circulation ne ramène pas, appauvrit plus un pays, qu'un grand écoulement de numéraire que mille petits canaux y reconduisent. Les ministres autrichiens n'y ont pensé qu'à recueillir, & jamais à semer. Tous les revenus y étoient engagés pour des emprunts; jusqu'à des marchands anglois, avoient une hypothèque considérable sur la province. *Fréderic* y répare tous les maux de la guerre & tous les abus de la paix. L'ordre & l'économie y prennent la place de la négligence & de la confusion. Les revenus du Souverain y augmentent, & le pays y gagne encore, parce que de grosses garnisons, beaucoup de dépenses utiles, & un commerce plus actif y laissent & y accroissent les moyens de réproduction. C'est une grande terre qui,

des mains d'un Seigneur puiſſant, dérangé & abſent, eſt venu groſſir le patrimoine d'un particulier induſtrieux qui l'habite, & qui s'enrichit en la rétabliſſant.

La penſée de *Fréderic* s'étend à tout; il ne perd pas de vue que, dans ſa réfutation de *Machiavel*, il a poſé en principe, que la première fonction d'un roi étoit d'être magiſtrat, & la ſeconde d'être guerrier. Il voit dans ſes États, comme dans preſque toute l'Europe, des loix ſi multipliées & ſi confuſes, qu'au lieu d'être des barrières & des aſyles pour les peuples, elles ne les entourent ſouvent que de ténèbres & de pièges; une chicane ſi vorace & ſi barbare, des formalités ſi lentes, que quelquefois les procès paſſent de génération en génération; la juſtice enfin, ce premier beſoin des ſociétés, puiſqu'elles ſont vouées aux vices & aux paſſions, devenue ſi chère que le pauvre n'oſe aborder les tribunaux, & la regarder comme un bien qui ſoit fait pour lui, & que le riche même n'approche d'eux qu'en tremblant. Il conçoit, il exécute le projet d'un code général, & il l'introduit à la fois & d'une manière uniforme, dans tant de pays morcellés qui ſont ſous ſa domination. Peut-être ce code eſt-il imparfait dans quelques dé-

tails; peut-être a-t-il entraîné quelques inconvéniens; sans doute, il faudroit y refaire cette partie importante qui doit défendre l'humanité, prévenir ou punir le crime, & veiller à la liberté individuelle de l'homme & aux droits du citoyen. Quelle grande opération n'a pas ses omissions & ses taches? Mais d'un côté, il faut penser au tems & au pays, de l'autre, il faut voir où nous en sommes: mais ce code, tel qu'il est, est si supérieur à ce qu'il remplaçoit; mais c'est un si grand avantage pour un peuple que d'avoir, en un petit nombre de volumes portatifs, toute sa jurisprudence; mais il y a si loin de la promptitude des expéditions & du prix des procédures & de tous les actes judiciaires en Prusse à ce qui se passe à cet égard dans les autres pays, qu'on ne peut assez louer cette sublime ébauche de *Fréderic*, & ce premier pas qu'il a du moins frayé vers une réformation plus complette & plus heureuse. Il ne voulut, disent ses ennemis, en faisant faire ce code, que lui attacher son nom, & s'en faire un monument: mais l'impartialité doit attribuer des vues plus étendues & moins personnelles à un prince qui n'a pas commandé ce travail sans en prendre connoissance, comme *Louis XIV*. ordonna

à des magiſtrats la confection de ſes ordonnances, mais qui a rédigé lui-même l'inſtruction pour ſes coopérateurs, & qui s'y étoit préparé par un excellent morceau ſur l'état de la législation en Pruſſe & en Allemagne ; morceau inſéré dans ſes ouvrages, & qui eſt plein d'une ſaine érudition & d'une philoſophie plus ſaine encore. Enfin, quand *Fréderic* auroit en même tems penſé à ſa gloire, faut-il vouloir briſer ce noble & unique reſſort qui reſte aux rois, puiſque la fortune & les hommes ne leur ont plus laiſſé d'autre grandeur à prétendre ? Et quel effort plus honorable pour la nature humaine en général, que celui de tâcher de vaincre le tems, & de ſubſtituer une réputation immortelle à une cendre périſſable ?

Fréderic compoſoit en même tems ſes *Mémoires* ſur la Maiſon de *Brandebourg*, bonne étude d'hiſtoire, écrite d'un ſtyle noble, ſage & clair, & pour laquelle il eut la peine de tout rechercher, de tout raſſembler ; car on juge bien que ce petit coin de l'Europe n'avoit encore eu que quelques mauvais annaliſtes : il faut des faits & de l'éclat pour faire naître des hiſtoriens. *Fréderic*, dans ces *Mémoires*, ſe montre toujours philoſophe & jamais roi. Si c'eſt une qualité rare

dans un homme de lettres qui écrit l'hiſtoire, de ſe dépouiller de ſes préjugés d'état, de nation ou de parti, il eſt ſûrement plus méritoire encore à un Hiſtorien-Roi, de ſe mettre au-deſſus de ceux du ſang & du trône. *Fréderic*, dans cet ouvrage, commence par rejetter les fables de ſa Maiſon, qui eſt aſſez ancienne pour s'en paſſer; il ne diſſimule point la foibleſſe de ſes commencemens, qui eſt une gloire de plus; il n'enfle & n'exagère rien; il fait ſon héros du Grand-Électeur qu'il avoit déjà bien effacé; enfin, s'arrêtant à la mort de ſon père: „ C'eſt à ce „ Prince, dit-il avec un ingénieux mé„ lange de modeſtie & d'orgueil, que la „ Pruſſe a l'obligation du fonds de ſon ar„ mée, & par-là de tous ſes ſuccès; & ſi „ cette armée eſt devenue ſi formidable de„ puis, il faut encore lui en attribuer le mé„ rite, comme c'eſt à la vertu d'un gland „ qu'on redoit toute la force d'un chêne."

A ces travaux importans, cet eſprit infatigable ne ceſſoit de mêler des occupations littéraires; c'étoient des éloges de ſavans & de membres de ſon académie, un poëme ſur l'art de la guerre, des épîtres en vers, & juſqu'à des opéra. Ce n'eſt pas quand je puis louer *Fréderic* ſous tant d'autres rapports

plus grands & qui lui ſont plus analogues; que j'irai exagérer le mérite de ces productions, dont il ne ſe faiſoit qu'un délaſſement : mais l'envie qui voit avec joie un grand homme tomber au-deſſous de ſa gloire, dans un genre qui lui eſt étranger, les a jugées avec trop de ſévérité; elle n'a pas aſſez réfléchi qu'il n'écrivoit pas dans ſa langue, & que traduire ſes penſées, eſt toujours une eſpèce de lutte dans laquelle la grace & la facilité du premier jet ne peuvent plus exiſter. Il y a ſouvent dans ces pièces fugitives, dont il parloit lui-même avec la plus modeſte indifférence, des idées ſpirituelles, & quelquefois des vers heureux. Elles ont un autre mérite pour ceux qui aiment à obſerver un grand homme dans tout ce qui lui échappe; c'eſt qu'elles fourniſſent ſouvent des traits de lumière ſur ſes principes, ſur ſes opinions, ſur ſon caractère. Il eſt curieux de remarquer, comme des monumens de courage & de philoſophie, celles qu'il a compoſées dans les momens les plus critiques de ſa vie. Enfin, tous les hommes qui cultivent les lettres au milieu des grandes affaires ou de grands devoirs, & qui allègent ou adouciſſent par-là le fardeau ou la triſteſſe de leur vie; les gens de guerre ſur-tout,

auxquels un préjugé barbare en fait encore un crime, doivent se réjouir que *Fréderic* leur ait laissé cet exemple, qui peut-être, avec ceux de *César*, de *Scipion*, de *Marc-Aurèle*, fera taire ces esprits étroits & ennemis du bonheur des autres, qui croyent que les professions doivent être exclusives, que des genres opposés sont incompatibles, & qu'il vaut mieux abandonner ses loisirs à l'ennui, que de varier ses études, & les semer de quelques fleurs.

Cependant la science de la guerre & les détails de son armée, voilà par-dessus tout, au milieu de la paix, l'occupation de *Fréderic*. L'Europe semble tranquille ; mais les cabinets des princes sont restés en mouvement, & les armes sont plutôt suspendues qu'abandonnées. C'est un athmosphère qui paroît devenu serein ; mais quelques nuages légers flottent à l'horizon, & un œil exercé y découvre le germe d'un nouvel orage. *Fréderic* a fini la guerre avec une armée de cent trente mille combattans, il l'accroît en silence ; ses conquêtes ont pris place dans sa constitution générale ; il y lève des régimens ; il y forme, comme dans le reste de ses États, des cantons pour les recrues. Le voisinage de Pologne lui donne de nouveaux moyens

pour les remontes de ſa cavalerie. Souvent les conquêtes affoibliſſent; elles exigent des garniſons, & en couvrant plus d'eſpace, l'armée devient moins capable d'agir. Le ſyſtême de *Fréderic* produit l'effet oppoſé; tout ce que lui ont valu les armes, tourne au profit des armes; ſon armée ſe fortifie en s'étendant, & on peut juſtement la comparer à un fleuve qui, dans ſon cours, ſe groſſit par des eaux nouvelles.

Mais la plus efficace augmentation de force d'une armée conſiſte dans l'accroiſſement de ſa diſcipline & de ſon inſtruction; *Fréderic* y travaille ſans relâche. Il tient ſes troupes en haleine par des revues annuelles & par des camps de manœuvres. Ces revues il les fait en perſonne, ces camps il les commande lui-même; & comment apprécier ce que des troupes ſans ceſſe viſitées, ſans ceſſe maniées par un grand Général, qui eſt en même tems leur roi, peuvent acquérir par-là de reſſort, d'unanimité & d'émulation? Sa cavalerie, qu'il a portée à trente mille chevaux, a beſoin d'un grand travail pour égaler ſon infanterie. Le principe du Roi, bien oppoſé à ce qui ſe pratiquoit alors, puiſque la cavalerie allemande ne ſavoit charger qu'au pas en faiſant du feu, ou au

trot, & la cavalerie françoise en fourrageurs, c'est-à-dire, avec le comble du désordre, étoit que la cavalerie ne devoit jamais tirer, que sa force étoit dans la vélocité de ses mouvemens, & dans la plus grande impétuosité possible de sa charge, combinée avec cet ensemble qui renverse l'ennemi, & qui laisse au vainqueur assez d'ordre pour profiter de son succès. Mais de ce principe, au degré d'instruction & d'habitude qui devoit en introduire l'exécution dans toute sa cavalerie, & remuer ainsi du même mouvement, une ligne de cinq ou six mille chevaux, enfin une aîle entière, ainsi qu'il l'a obtenu depuis, il y avoit un grand pas à faire. Ce n'étoit du moins alors que dans la cavalerie prussienne que ce but étoit apperçu, & qu'on commençoit à y tendre. Plusieurs régimens y étoient déjà remarquables. Déjà s'y formoient de grands officiers, & entr'autres, cet habile *Seydlitz*, qui depuis acheva cette régénération, & mit la cavalerie de son maître à un point de perfection peut-être plus étonnant encore que celui de l'infanterie; mais *Fréderic* avoit indiqué la nécessité de la révolution, & posé le principe; enfin, il démêla le talent de *Seydlitz* dans les grades subalternes, il l'avança rapidement; & les

talens que les rois devinent & mettent à leur place, doivent avec justice grossir la masse de leur gloire.

Avec des troupes bien exercées, & de bons officiers dans toutes les armes, on n'a pas encore une armée manœuvrière; ce sont des matériaux taillés, des ressorts prêts; mais il faut des officiers généraux, c'est-à-dire, des agens pour les employer & pour les diriger. Il falloit une grande tactique, qui est la science de réunir de grands corps de troupes, & de les plier à toutes les dispositions & à tous les terreins. Il y avoit même encore à trouver des moyens de détail plus simples & plus rapides pour mettre les troupes en bataille. Cette révolution, dans la plus importante partie de la guerre, puisque c'est celle des marches & des batailles par laquelle s'opère tout ce qu'il y a de décisif, étoit réservée au génie de *Fréderic;* & c'est par-là qu'il est si supérieur aux autres généraux qui ont remporté des victoires & fait de belles campagnes, mais qui n'ont point aggrandi l'art en le perfectionnant & en reculant ses bornes.

Depuis la prodigieuse multiplication des armes à feu, la tactique n'avoit été étudiée par aucun esprit créateur. *Condé* & *Turenne*

avoient été de grands hommes de guerre; mais par génie plutôt que par méditation, & leur gloire avoit jetté plus d'éclat, qu'elle n'avoit répandu de lumières. *Luxembourg*, qui le premier avoit gagné de grandes batailles avec de grandes armées, avoit dû ses succès à son coup-d'œil & à son talent; mais il n'avoit aussi ni rien découvert, ni rien transmis. A *Nerwinden* & à *Fleurus*, qui sont ses deux plus belles journées, son armée s'étoit lentement & à loisir mise en bataille la veille, & il avoit eu affaire à des ennemis immobiles dans leur position. Pas une victoire d'*Eugène* & de *Marlborough* n'a été le fruit d'un grand mouvement de tactique; à plus forte raison les victoires des généraux du second ordre, de *Catinat*, de *Vendôme*, de *Villars*, de *Berwick*, celles du maréchal de *Saxe* n'avoient pas un grand caractère. Il avoue franchement dans ses *Réveries*, que la science des grands mouvemens est encore à créer, & il entrevoit seulement la révolution, en disant avec énergie: *Qu'un jour le secret des batailles sera dans l'ordre & dans les jambes.* Voilà pour les généraux; la théorie des auteurs militaires, qui pourroit quelquefois dans ses spéculations précéder son siècle & éclairer la pratique,

n'étoit pas plus avancée. *Folard* propoſoit toujours ſa colonne, & ne voyoit rien à côté, ni par-delà. Le maréchal de *Puyſégur*, qui avoit fait la guerre, & qui l'avoit étudiée plus en grand, n'avoit porté aucune invention dans ſon *Traité des marches & des mouvemens d'armées*. Sur toutes les autres parties de la tactique, il eſt encore plus en arrière; car il diſſerte gravement ſur le coin, & il propoſe un ordre rond. Enfin, *Fréderic* lui-même avoit encore beaucoup à acquérir, & il s'en falloit que les batailles qu'il venoit de donner, puſſent être comparées à celle de *Liſſa*, & à d'autres qu'il a gagnées depuis.

L'étude de la guerre des anciens, qui fait, de tous les militaires qui s'y livrent ſans diſcernement & ſans génie, de lourds commentateurs, ou des auteurs de ſyſtêmes inappliquables à nos armes & à nos conſtitutions, devint entre les mains du roi de Pruſſe, une mine féconde. Il découvrit dans les mouvemens de doublement & de dédoublement de la phalange grecque, les élémens des déployemens. *Pyrrhus* les avoit établis dans ſes troupes; *Guſtave*, &, depuis lui, *Charles XII*, en avoient eu quelqu'idée imparfaite. *Fréderic* les perfectionna, les

introduisit dans son infanterie, & ensuite dans sa cavalerie. Par-là il diminua l'inconvénient de nos longues colonnes de marche, & de la lenteur processionnelle avec laquelle elles se mettoient en bataille. De-là il put devenir plus hardi dans ses mouvemens, & ne déterminer ou ne démasquer ses dispositions d'attaque qu'au moment d'agir, & plus à portée de l'ennemi. Les mouvemens individuels d'une colonne étant ainsi devenus plus parfaits & plus rapides, il perfectionna ensuite le concert & les rapports de plusieurs colonnes entre elles; il les habitua à observer exactement leurs distances, à marcher à la même hauteur ou à des hauteurs inégalement co-ordonnées, à parcourir dans des espaces de tems fixés, des espaces de terrein donnés, à se mettre en bataille dans toutes les directions, soit parallèles, soit obliques; enfin, soit en totalité, soit en partie, soit en échelons, soit pour former, soit pour appuyer les points d'attaque. Ses officiers-généraux apprirent à conduire les colonnes, & à les remuer d'après tous les ordres & les signaux donnés, ils se familiarisèrent avec les distances & les obstacles, avec la variété des terreins & des circonstances; & le Roi put alors compter sur une

harmonie régulière & géométrique entre toutes ces grandes fractions qui composent une armée, & qui concourent à la formation d'une disposition générale.

Les batailles de *Leuctres* & de *Mantinée* lui donnèrent l'idée de son ordre oblique. Mais qu'il y avoit loin de cette manœuvre qu'*Épaminondas* fit avec cinq ou six mille hommes, dans une petite plaine où il pouvoit tout conduire, tout voir, tout réparer, à en faire l'application à nos grandes armées, allongées à perte de vue dans des terreins coupés & inégaux, tels que ceux que nous recherchons aujourd'hui pour combattre! Qu'il fallut à *Fréderic* de talent & d'art pour s'approprier cette combinaison, & pour la transporter sur une échelle aussi immense!

Il étoit souvent arrivé à des généraux modernes de tourner l'ennemi par un corps détaché à l'avance, & de le prendre en flanc par une attaque séparée de la disposition générale; mais l'art de manœuvrer devant l'ennemi, pour lui donner le change, pour le déborder ensuite brusquement par une grande évolution, & embrasser son flanc par la formation même de l'ordre de bataille, ainsi qu'*Alexandre* l'avoit fait aux journées d'*Issus* & d'*Arbèle*, n'avoit été connu que des tacti-

ciens de l'antiquité, & ce fut là où le roi de Prusse l'étudia. L'exemple de *César* à *Pharsale* lui enseigna l'usage des troupes placées en potence ou en crochet aux aîles, & c'est de-là, sans doute, qu'il prit la méthode constante d'avoir des brigades de flanc, & de placer derrière la pointe de ses aîles de cavalerie des réserves de hussards, en échellon ou en colonne, pour envelopper l'ennemi au moment de la charge. Il y a ainsi des leçons de tout genre, parsemées dans les débris des siècles; les générations passent & repassent sans les mettre à profit, jusqu'à ce qu'enfin un esprit supérieur s'élève & s'en empare.

Les camps de paix de *Fréderic* étoient donc pour ses troupes, pour ses généraux & pour lui-même, une école véritable, une école, peut-être à quelques égards, supérieure à celle de la guerre, parce que souvent, à la guerre, le tumulte & l'importance des occasions fait passer légèrement sur la précision & sur la correction des mouvemens, & qu'il faut un peu de calme dans les esprits, pour s'occuper des détails, & pour poser des principes. Rien de minutieux, rien de frivole, rien d'inutile, jamais aucune manœuvre de parade n'y détournoit

du but, & n'y consumoit le tems. C'étoient des marches qui conduisoient à des positions rapidement occupées, ou à des ordres de bataille suivis de représentations d'attaque. C'étoient des manœuvres supposées entre deux corps d'armée, dont l'un étoit commandé par le Roi, & l'autre par un de ses généraux. C'étoient des simulacres de fourrages, d'escortes de convois, & d'autres opérations de guerre. Il y avoit peu de ces tirailleries, misérables parodies auxquelles on ne se livre que quand on ne sait pas manœuvrer, parce que celà en impose aux spectateurs, & qu'il est plus aisé d'imiter une action de guerre par ce vain bruit, que par des mouvemens vraisemblables. Il n'y avoit dans ce tems-là presque jamais d'étrangers admis à ces camps. *Fréderic* faisoit alors un secret de sa tactique; il lui importoit qu'elle restât dans ses mains un moyen de victoire; & le tems n'étoit pas encore venu, que par une autre grande vue, digne d'un guerrier philosophe, & qui avoit épuisé tout ce que son art pouvoit lui donner de gloire, il livrât ses principes & ses leçons à l'Europe entière.

Aucune armée étrangère n'étoit alors, il faut en convenir, en état de saisir sa doctrine.

Tandis

Tandis qu'il veilloit & qu'il travailloit, toutes les autres puissances militaires de l'Europe étoient dans l'assoupissement & dans la sécurité de l'ignorance. On ne se doutoit pas qu'il se créoit sur la *Sprée* une science nouvelle. On n'étoit frappé que des formes extérieures de la tenue des Prussiens, & de la célérité de leur feu. En France, le maréchal *de Saxe* nous avertissoit en vain que nous étions dans les ténèbres; en vain il écrivoit au comte *d'Argenson*, qui, malgré son inimitié personnelle, étoit forcé par sa réputation, de paroître consulter le Maréchal, cette lettre si connue, dans laquelle il démontre que les François, dans l'état d'indiscipline & d'ignorance où ils sont, doivent éviter toutes les affaires de plaine & de manœuvre, & tâcher de se réduire à des coups de mains & à des affaires de poste; comme en même tems le Maréchal, qui n'avoit vu que la surface du systême prussien, n'indiquoit ni moyens, ni remèdes, on en étoit à rassembler gravement à l'hôtel des invalides les inspecteurs & des détachemens d'infanterie, pour essayer un nouveau maniement d'armes, & à former des camps qui étoient de vrais jeux d'enfans. En Autriche & en Saxe, où on avoit un si grand intérêt

à étudier les Prussiens, puisqu'on avoit toujours été battu par eux, & où le voisinage rendoit cette étude à la fois plus facile & plus importante, on ne faisoit rien pour s'éclaircir, & on n'y réfléchissoit pas seulement sur la cause de ses défaites. L'histoire nous montre les peuples du nouveau-monde longtems vaincus par les Européens, sans se douter que ce fût l'effet de leurs armes; mais chez les nations éclairées, l'expérience ne se forme guère plus promptement, & le malheur même n'y donne que de tardives leçons. Les uns restent dans l'aveuglement, par cette ignorance absolue qui les prive des élémens de toutes les vérités: les autres résistent à la lumière, par l'habitude de leurs préjugés, & par l'orgueil de leurs fausses connoissances. Il y a donc toujours à gagner pour le peuple qui, en s'éclairant, ou en se perfectionnant le premier, acquiert un moyen de supériorité, puisqu'il devance longtems ses voisins, & qu'il a souvent le tems de se fortifier & de s'élever avant que les autres n'ayent, pour pouvoir le contrebalancer, la sagesse & le bon esprit de l'imiter.

Un général qui à la paix n'instruiroit son armée que du fond de son cabinet, & par d'excellens écrits, courroit risque de n'être

ſouvent pas entendu d'elle, ou au moins quand il en ſeroit entendu, de la trouver enſuite, ſur le terrein & dans l'occaſion, toute étonnée des applications & des réſultats. Celui qui, ne l'inſtruiſant que par des exercices, dédaigneroit d'y joindre les utiles acceſſoires de la théorie, tomberoit dans un autre inconvénient; il n'éleveroit pas les idées de ſon armée au-deſſus de la routine, & s'expoſeroit à ne pas faire de grands diſciples. Mais depuis *Céſar*, qui avoit manié la plume comme l'épée, qui donnoit à la fois le précepte & l'exemple, qui préſidoit & qui ſe mêloit lui-même aux exercices de ſes légions, & qui, couvert de pouſſière, revenoit dans ſa tente compoſer, pour ſes lieutenans, les *Commentaires* de ſes campagnes, depuis *Céſar* juſqu'à *Fréderic*, aucun autre Général n'avoit formé ſon armée par cette double combinaiſon de la théorie & de la pratique, qui rend l'inſtruction ſi lumineuſe, ſi ſimple & ſi profonde. Rien n'eſt peut-être plus impoſant que de voir un grand homme renouvellant ainſi par ſon exemple, le prodige d'un autre grand homme qui a vécu à des milliers d'années de lui, & qu'une longue ſuite de générations n'avoit pu reproduire; tout ſemble s'effacer & s'anéantir

dans l'immenſe intervalle qui les ſépare, & l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout ſur des ruines, & ſe donnant la main à travers le déſert des ſiècles. *Fréderic* eſt dans ſes camps, comme *Céſar* étoit dans les ſiens; il agit, il parle, il médite, il écrit, il compoſe pour ſes généraux un ouvrage où le génie & l'expérience ſe tiennent, & où il leur donne juſqu'à la noble leçon de ſes fautes; enfin, embraſſant d'un même coup-d'œil les ſoldats & les chefs, les régimens & l'armée, les détails & l'enſemble, il ne laiſſe pas une de ſes facultés oiſive, & répand à la fois tous les genres de lumière.

Le moment étoit venu où il alloit recueillir le fruit de ſa prévoyance, & remonter ſur le théâtre de ſa gloire. Des diſputes de limites s'élèvent dans les forêts du Canada, entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle, qu'il eût été aiſé de prévenir ou d'éteindre, fomentée par l'ambition & par la politique, produit bientôt un grand incendie. Les deux nations cherchent de part & d'autre des alliés; & par un renverſement de ſyſtême qui étonne toute l'Europe, on voit l'Impératrice s'unir à la France qui avoit voulu la détrôner, & *Fréderic* préférer l'Angleterre à la France qu'on regardoit

comme son alliée naturelle. Ce fut *Fréderic* qui se décida le premier, & ce fut de sa part le résultat d'une combinaison réfléchie. Ce prince ne crut jamais à la nécessité de ces prétendues alliances naturelles qu'impose une politique étroite & routinière: il pensa toujours qu'une grande puissance ne doit pas se donner de telles entraves, qu'il faut qu'elle soit bien armée & prête à tous les évènemens, & qu'ensuite l'occasion, le moment, les circonstances toujours imprévues, que font naître les hommes & les choses, doivent déterminer quels seront ses ennemis & ses alliés. Dans la guerre de 1756, il se rapprocha de l'Angleterre, parce qu'elle étoit liée avec la Russie qui lui avoit promis un secours de trente mille hommes, & qu'il voulût par-là fermer aux Russes l'entrée de l'Allemagne, & se ménager en même-tems un ami entre eux & lui. Il pensa aussi qu'en ôtant à la maison d'Autriche l'alliance de l'Angleterre, il la priveroit des subsides qui pouvoient la mettre en état d'agir contre lui, & la forceroit ainsi de rester en paix. Enfin, la conservation de ce qu'il avoit, & la continuation de la paix en Allemagne, fut évidemment, en s'alliant avec l'Angleterre, ce qu'il eût en vue, & ce qu'il crût s'assurer.

Il n'avoit ni pu ni dû entrer dans ſes idées, que la cour de Vienne oublieroit une inimitié de pluſieurs ſiècles, groſſie par une injure nouvelle, & que la France, en s'uniſſant avec elle, s'expoſeroit à s'engager dans une guerre de continent qui la détourneroit de ſon véritable objet, qui étoit de combattre l'Angleterre, & de tourner tous ſes moyens contre elle. La neutralité en Allemagne, & la paix ſur terre, lui paroiſſoient tellement devoir être notre politique, que dans une de ces ſaillies involontaires, par leſquelles les hommes d'eſprit & de caractère trahiſſent quelquefois toute leur penſée, il dit à M. le Duc *de Nivernois* qui venoit rechercher ſon alliance de la part du Roi: „La France n'a „ beſoin que de vaiſſeaux pour alliés."

Tout arriva malheureuſement comme *Fréderic* avoit eu l'habileté de ne pas le prévoir; la France s'offenſa de ſon refus, qu'elle n'auroit pas dû regarder comme fâcheux; elle crut fauſſement qu'elle ne pouvoit pas ſe paſſer d'alliés; enfin, déterminée par de petites paſſions, elle ſe jetta dans les bras de la maiſon d'Autriche. Ce fut un grand malheur dans le moment, & par les conſéquences de cette guerre dans laquelle, de faute en faute, la France ne ceſſa de s'engager &

de s'abîmer de plus en plus. Les ſuites de cette alliance ont depuis compenſé les calamités par leſquelles elle a commencé. La France lui doit une Reine digne d'occuper ſon trône; elle peut en partie, vraiſemblablement, lui attribuer l'important bienfait d'une paix de vingt-cinq ans ſur le continent. C'eſt par cette alliance, à laquelle l'Empereur, malgré les ſollicitations de la cour de Londres, eſt reſté religieuſement fidèle, qu'elle a pu, dans la dernière guerre avec les Anglois, tourner toutes ſes forces vers la marine, & parvenir à une paix heureuſe. Le tems qui amènera beaucoup d'événemens imprévus, peut donc ſeul éclairer la poſtérité ſur ce grand problême politique; & il convient à tout écrivain contemporain d'en abandonner la ſolution au ſiècle ſuivant, qui prononcera d'après de plus longs réſultats, & qui écrira au milieu des tombeaux.

Fortifiée par l'alliance de la France, & ſûre de l'engager toute entière dans ſes querelles, parce que quand on a promis par les traités un corps auxiliaire, celà conduit bientôt à fournir une armée, la cour de Vienne devient alors le centre d'une négociation menaçante pour *Fréderic*, entre elle, le foible *Auguſte* qu'elle tenoit dans ſa main par

le comte de *Brühl*, & l'impératrice *Élisabeth*, qui, pour l'honneur de son sexe, se piquoit d'une admiration particulière pour *Marie Thérèse*. Chaque puissance apportoit dans cette réunion des intérêts ou des ressentimens. La cour de Vienne n'étoit pas consolée de la Silésie. La Saxe vouloit un dédommagement aux maux qu'elle avoit soufferts. *Élisabeth* n'avoit point de prétention ambitieuse; mais elle étoit animée contre le Roi de Prusse, pour quelque épigramme qu'il avoit faite sur sa galanterie. Enfin, l'orage se préparoit, & les troupes des trois cours avoient déjà fait quelques dispositions intérieures. *Fréderic*, qu'il étoit difficile de tromper, demande d'abord des éclaircissemens; on s'enveloppe de nuages: il insiste avec force; on répond avec hauteur, & dans le moment sa détermination est prise. Il avoit sur ses voisins l'avantage d'être tout prêt à agir; il en profite. Au mois de Septembre 1756, il envahit la Saxe avec deux armées, bloque avec l'une les troupes saxonnes qui s'étoient réfugiées dans le camp de *Pirna*, & pénètre avec l'autre en Bohême. Les cours alliées étonnées de ce coup inattendu, retentissent de clameurs. On tâche de soulever l'Europe; on intéresse l'Empire;

on accuse *Fréderic* de perfidie, de violation de tous les droits sacrés aux hommes. La Saxe envahie en pleine paix, & traitée en pays conquis; un roi chassé de sa capitale, & toute sa famille y demeurant prisonnière! Les annales du monde, disoit-on dans des manifestes déclamatoires, ne présentoient point de pareil attentat. C'étoit bien mal connoître l'histoire des conquérans, & les impérieuses loix que la nécessité dicte à la prudence. *Fréderic* qui les connoissoit mieux, répondoit, tout en agissant, que le premier des droits étoit de veiller à sa conservation; qu'en attaquant ses ennemis, il ne faisoit que prévenir sa ruine; & il prouvoit en même-tems, par des papiers qu'il avoit enlevés, l'existence des projets formés entre les trois cours. A l'égard du roi de Pologne, il lui écrivoit de sa main, & c'étoit la vérité qu'il lui mandoit sans détour, que dans la guerre précédente, il avoit reçu une leçon dont il profitoit; que faute d'avoir envahi la Saxe quand il étoit entré en Bohême, & d'avoir désarmé les troupes saxonnes, dont il traversoit les quartiers avec des forces supérieures, il s'étoit exposé à de grands malheurs, & avoit été ensuite obligé de revenir soumettre le pays, & battre l'armée qu'il

avoit laissé derrière lui; que cette fois son plan étoit fait; qu'il lui falloit le cours de l'Elbe pour faire la guerre avec avantage, & la possession de la Saxe pour lui en alléger le fardeau; qu'enfin, il ne pouvoit pas, dans la situation où il étoit, accepter la neutralité de cet électorat; qu'il lui falloit des amis ou des ennemis; & que si le roi de Pologne vouloit son amitié, il falloit qu'il fît cause commune avec lui, qu'il l'aidât de toutes les ressources de la Saxe, & qu'il joignît son armée à la sienne. Il étoit difficile qu'*Auguste* souscrivît à ces conditions, & il convenoit beaucoup mieux au roi de Prusse qu'il ne les acceptât pas; car à la guerre il n'y a rien de si commode qu'un ennemi foible, avec le pays duquel on grossit ses moyens, & rien au contraire de si importun qu'un allié dont on se méfie, & qu'on est obligé de ménager.

Cependant l'armée autrichienne s'étoit rassemblée en Bohême, & marchoit au secours des Saxons bloqués; ce qui prouvoit assez combien la partie étoit liée entre les deux cours. *Fréderic* va au-devant d'elle, & l'attaque à *Lowositz*, avec des forces très-inférieures; car il n'avoit que vingt-huit bataillons, & l'ennemi en avoit cinquante

cinq. La bataille fut longue & ſanglante. Le roi de Pruſſe y changea deux fois ſa diſpoſition, & ce ne fut que par un mouvement très-habile & très-hardi de toute ſon infanterie, qu'il parvint à s'emparer du village de *Lowoſitz*. Les Autrichiens furent dépoſtés; & comme le roi de Pruſſe remporta fort peu de trophées, ils ne s'avouèrent pas battus; mais, indépendamment du champ de bataille, toutes les ſuites de cette journée furent pour lui; car il reſta maître de la Saxe & des débouchés de la Bohême. Le maréchal *Brown* fit avec ſon avant-garde une tentative infructueuſe pour dégager les Saxons, & fut obligé de ſe replier ſur Prague. Alors abandonnés à eux-mêmes, & réduits à la diſette dans un de ces camps que la nature a fait inexpugnables, mais qui par la même raiſon deviennent des pièges pour l'armée qui s'y renferme, les Saxons mirent bas les armes. Vingt-deux bataillons furent convertis en dix régimens pruſſiens. Le roi *Auguſte* demandoit, pour toute grace, dans la capitulation, qu'on lui rendît les grenadiers de ſa garde: „ Non, (répondit *Fré-*
„ *deric* gaiement), je ne veux pas avoir la
„ peine de les prendre une ſeconde fois."

Quelle confiance *Fréderic* ne marquoit-il pas dans sa discipline & dans lui-même, en osant ainsi incorporer dans son armée, des régimens entiers ennemis dont il ne changeoit que les drapeaux & les chefs! Mais les situations forcées mettent au-dessus des règles d'une prudence vulgaire. Un souverain qui manquoit d'hommes, & dont l'armée étoit si fort au-dessus de sa puissance, étoit obligé à d'autres ressources que s'il eût gouverné une de ces belles monarchies qui prodiguent leur population, & qui trouvent dans leur sein de quoi réparer leurs pertes. Le principe de la constitution de son armée étoit de n'être pas nationale. Son père le lui avoit transmis; son père avoit formé à *Stralsund*, un régiment de tous les prisonniers suédois qui avoient été faits à ce siège ou dans l'isle de Rugen. *Fréderic*, en doublant son armée, & en ayant sans cesse les armes à la main, étoit forcé de recourir à toute espèce de moyens. Tout homme en état de combattre, devenoit un soldat pour lui. Plus de la moitié de ce qui suivoit sa fortune, étoit étranger. La Saxe qu'il avoit envahie, la Bohême où il entroit passagèrement, tous les pays de l'Empire où ses armes pouvoient pénétrer, tous ceux où, par

l'affection pour lui, on lui permettoit de faire des lévées, la Pologne à laquelle il touchoit, les déserteurs & les prisonniers de toutes les armées qui combattoient contre lui, voilà ce qui, pendant une guerre de sept ans, la plus sanglante, la plus pénible, la plus destructive en hommes qui ait jamais été faite, a entretenu & renouvellé plusieurs fois son armée. Enfin, de tous les titres du roi de Prusse à la gloire, ce n'est sûrement pas ce qu'il faut admirer le moins que cette armée elle-même, étonnante machine où tout paroissoit de pièces de rapport & prêt à se décomposer, mais que la discipline & le génie lui ont fait tenir dans la main & diriger avec succès, comme si elle eût été composée des matériaux les plus parfaits & les plus homogènes.

On a prétendu que le roi de Prusse avoit perdu en Saxe quinze jours précieux, à s'occuper mal-à-propos du camp de *Pirna*, & de sa négociation avec le roi de Pologne; & que s'il eût marché tout de suite en Bohême, il y eût trouvé les Autrichiens à demi-rassemblés, & les eût battus plus complètement; mais la saison étoit déjà fort avancée; & quelqu'avantage qu'il eût eu en Bohême, il est apparent qu'il auroit été forcé de reve-

nir hyverner en Saxe: il y a ſouvent auſſi des détails inapperçus du public, qui influent ſur les partis qu'on prend à la guerre, & l'habileté d'un grand homme devroit un peu plus intimider l'opinion de ſes juges.

Ce qui contribua à arrêter le roi de Pruſſe, & ce qui ſauva les Autrichiens, ce fut la vigueur inattendue avec laquelle l'armée ſaxonne ſe renferma dans la poſition de *Pirna*, & y rejetta tout accommodement. Cette vigueur fut due à l'inſpiration du comte *de Broglie*, alors ambaſſadeur de France à Dresde; il ranima le roi de Pologne abattu, fixa les avis incertains, & fit préférer cette réſolution audacieuſe, aux autres déterminations pour leſquelles on penchoit de ſe retirer en Bohême, ou de capituler. Delà il reſta dans Dresde au milieu de l'armée pruſſienne, conſolant & dirigeant la famille royale, & oppoſant au reſſentiment perſonnel que le roi de Pruſſe témoigna contre lui, une nobleſſe & une dignité ſi ferme & ſi prudente, que la colère de ce Prince ſe confondit bientôt, malgré lui, avec des expreſſions d'eſtime. Mon cœur ſaiſit avidement cette occaſion de jetter quelques fleurs ſur la tombe d'un homme remarquable par de grands talens & par un grand caractère,

& qui n'a manqué d'arriver aux premières places du gouvernement, que parce qu'il n'a pas eu l'art, si nécessaire dans une monarchie, de cacher les uns, & de plier l'autre.

Cependant en prévenant si habilement & si heureusement l'orage, *Fréderic* ne l'a pas dissipé. Ses ennemis n'en deviennent que plus ardens & plus nombreux. La France regardant l'invasion de la Saxe comme une injure personnelle, achève de s'ulcérer contre lui, & se précipite dans tous les projets de la cour de Vienne. La Russie fait marcher quatre-vingts mille hommes. La Suède, remuée par l'argent de la France, promet une diversion en Poméranie. Une partie de l'Allemagne arme pour l'Autriche, & le roi de Prusse est mis au ban de l'Empire, comme infracteur du repos public; formalité peu redoutable s'il est vainqueur, mais qui peut le faire proscrire & même dépouiller, si la fortune favorise la maison impériale, & qui, en attendant, met en campagne contre lui une armée de plus. Enfin, cinq Puissances & l'Empire, voilà ce qu'il va combattre à la fois. Il n'a pour lui qu'un subside de vingt-quatre millions, que lui donne l'Angleterre, & à l'autre bout de l'Allemagne, une armée composée des trou-

pes de Hanovre, de Heſſe & de Bronswick; mais cette armée a devant elle cent mille François, tandis que quarante mille autres vont ſans obſtacle joindre l'armée de l'Empire, & marcher en Saxe; & c'eſt le *Marquis de Brandebourg*, comme il s'appelle alors lui-même dans une lettre à *Voltaire*, qui eſt l'objet de cette ligue formidable! „ Que diroit le grand Electeur, écrivoit-il, s'il „ voyoit ſon petit-fils aux priſes avec tant „ d'ennemis? Je ne ſais s'il y aura de la hon„ te à moi de ſuccomber; mais il n'y aura „ pas pour eux beaucoup de gloire à me vain„ cre." Que depuis ſoixante ans ſeulement la face des choſes étoit en effet changée, & que c'eſt par les ſouverains, bien plus que par les ſiècles, qu'il s'établit entre les États des proportions nouvelles! Le grand Électeur appelloit, dans ſes lettres, *Louis XIV*. *Monſeigneur*, & lui demandoit ſa protection; & dans les *Mémoires de Brandebourg*, *Fréderic*, parlant de ſon grand-père qui déclara la guerre à *Louis XIV*, peint d'un ſeul trait la différence qu'il y avoit entr'eux, en ajoutant: „ Ce fut pour *Louis XIV*. un en„ nemi de plus, & *Louis XIV*. ne s'en ap„ perçut pas." Ceux qui aiment l'abaiſſement de la fauſſe grandeur & l'élévation de

là véritable, doivent goûter ces rapprochemens; il eſt d'ailleurs intéreſſant de penſer que *Fréderic*, au milieu de ſes dangers, en nourriſſoit ſon émulation, & en récompenſoit ſon courage.

Nous touchons à la plus brillante campagne de *Frédéric*, à celle où la fortune le fit paſſer par le plus d'épreuves, & où ſon génie lui acquit le plus de gloire. Il débute par entrer en Bohême, & par battre complètement à Prague l'armée autrichienne; il la ſépare en deux; une moitié eſt forcée de ſe jetter dans Prague avec le prince *Charles*, le maréchal *Brown* bleſſé à mort, & preſque tous les généraux; l'autre, après une perte immenſe, eſt entièrement diſperſée. Jamais déroute ne fut plus complète; preſque toute l'artillerie tomba dans les mains du vainqueur. Il y eut des régimens réfugiés dans Prague, qui furent quatre jours à raſſembler leurs débris. Les reſtes de l'aîle droite ne ſe rallièrent qu'à vingt ou trente lieues, en rejoignant des renforts qui s'avançoient; & qui, groſſis par eux, devinrent, ſous les ordres du maréchal, une armée nouvelle. On voit par-là ce qu'étoit la puiſſance autrichienne, elle perdoit preſque une armée, & il lui en naiſſoit une autre.

La critique, souvent aussi téméraire & aussi injuste pour les grands généraux que pour les grands écrivains, n'a pas manqué de dire après l'évènement de la bataille de *Kollin*, que le roi de Prusse avoit fait une grande faute en ne se contentant pas de bloquer le prince *Charles* dans Prague avec une partie de ses forces, & en ne marchant pas tout de suite à la poursuite des vaincus, & au devant du maréchal *Daun*, qui n'auroit pas pu les rallier, les rassurer, & oser recevoir une bataille. C'en étoit fait, ajoute-t-on, de la monarchie autrichienne, & déjà la cour de Vienne pensoit à se retirer en Hongrie: mais il est aisé à la critique, qui juge d'après les résultats, & qui fait abstraction des possibilités, de faire ainsi voler les armées. Le roi de Prusse avoit lui-même perdu douze ou quinze mille hommes dans la sanglante journée de Prague; il ne pouvoit peut-être pas sur le champ séparer ses forces; il pouvoit manquer de moyens de transport pour ses vivres; il ne lui étoit pas défendu d'espérer que les débris d'une armée battue, resserrés dans une très-mauvaise place, n'auroient pas la fermeté & la réflexion d'une garnison fraîche & vigoureuse. L'histoire a montré plus d'une fois d'aussi

grands prodiges de la fortune, & d'aussi grands effets de la consternation. La même campagne, on verra vingt-deux mille Autrichiens se rendre prisonniers dans Breslau, quelques jours après la bataille de *Lissa*. Enfin, peut-être le roi de Prusse présuma-t-il trop de sa prospérité ; peut-être ne pressa-t-il pas la ville de Prague par des attaques assez vigoureuses; peut-être aussi le reproche qu'on lui fait a-t-il quelque fondement, & eût-il mieux fait, s'il l'eût pu, de marcher en avant. M. *de Turenne* disoit qu'un général qui n'avoit pas commis de fautes, n'avoit sûrement fait la guerre ni souvent ni longtemps; & ce mot d'un maître de l'art, qui a lui-même avoué les siennes, m'avertit qu'il y a une sorte de circonspection éclairée à ne pas outrer l'apologie des plus grands hommes. Quoiqu'il en soit, l'armée renfermée dans Prague, reprit courage, au lieu de s'intimider, & elle fit une sortie heureuse; le siège fut poussé foiblement, le roi de Prusse manquoit de grosse artillerie; osons convenir encor que, soit faute de places de guerre, & par conséquent de grande école sur cette partie, soit que dans une science aussi immense que celle de la guerre, l'esprit ne puisse pas tout embrasser avec le même goût

& avec le même ſuccès, le roi de Pruſſe n'a jamais poſſédé cette branche de l'art. Il n'avoit alors d'ingénieurs paſſables, que quelques transfuges François; & dans la conduite des ſièges, où tous les pas ſont calculés, où la méthode doit ſans ceſſe enchaîner l'impulſion, où toutes les règles ſont celles d'un métier à part, les plus grands talens pour la guerre de campagne, ne peuvent ni ſuppléer d'habiles ingénieurs, ni preſque jamais s'appliquer avec fruit.

Douze jours après la bataille de Prague, *Daun* vint ſe poſter à *Kollin*, à quelques lieues de cette capitale. Il falloit ou l'attendre, & avoir affaire à la fois aux deux armées, ou aller à lui. *Frédéric* ne pouvoit pas héſiter; il marche avec une partie de ſes forces, & attaque *Daun* dans une poſition formidable. Il y a eu peu d'occaſions où, d'un aveu unanime, il ait manœuvré avec plus de ſcience; mais il ne put donner le change à *Daun*, & lui faire affoiblir ſa droite qui occupoit la hauteur de *Kollin*. Jamais auſſi ſes troupes ne combattirent avec plus de valeur. Sept fois il les fit retourner à la charge. A la dernière de ces attaques, il ſe vit maître de la hauteur, & il toucha preſque à la victoire. La fermeté des gre-

nadiers autrichiens, qui ne plièrent devant lui qu'au pas, & une charge vigoureuse de deux régimens de chevaux-légers & de dragons ennemis la lui arrachèrent; il arriva aussi par une méprise d'ordre, & sur-tout par un défaut d'intelligence dans l'exécution, qu'une partie de la ligne prussienne qui devoit, en se refusant constamment à l'ennemi, appuyer l'attaque de la hauteur, s'engagea mal-à-propos avec le centre des Autrichiens, & trompa par-là les vues de la savante disposition du Roi; grande leçon qui, en faisant voir les fautes qu'on commet, même dans une armée instruite & manœuvrière, montre à quoi sont exposées les armées qui n'ont ni la théorie, ni la pratique des grands mouvemens. Enfin, laissant près de la moitié de son infanterie étendue sur le champ de bataille, *Frédéric* se vit forcé à la retraite; retraite imposante encore, & où il ne fut ni entamé ni suivi.

Ce fut le lendemain de cette bataille si terrible & si funeste pour lui, car elle lui fit lever le siège de Prague, & évacuer la Bohême, qu'il écrivit à Milord *Marshall*, cette lettre si calme & si belle, où il loue avec tant de noblesse la valeur des Autrichiens, & avec tant de sensibilité celle de

ſes frères. C'eſt dans cette lettre qu'il dit avec une tournure ſi piquante: „La fortune „m'a tourné le dos ce jour-là; elle eſt femme, & je ne ſuis pas galant.“ C'eſt dans cette lettre qu'il s'attribue, d'une manière ſi grande & ſi ſimple, la perte de la bataille, en diſant: „Dans le vrai, je devois prendre „avec moi plus d'infanterie. Les ſuccès, „mon cher Lord, donnent une confiance „nuiſible. Vingt-trois bataillons ne ſuffi„ſoient pas pour déloger ſoixante mille hom„mes d'un poſte avantageux.“ On me pardonnera ces fréquentes citations. Qu'oſerois-je mettre à la place de ces traits précieux, & quel maladroit pinceau que celui qui oſeroit peindre *Raphaël* ou *Rubens*, quand ils ont fait leur portrait eux-mêmes!

Par une ſuite de ce reſpect religieux pour tous ces grands mots d'ame & de caractère dont la vie de *Fréderic* étincelle, je rapporterai encore celui qu'il adreſſe, au milieu de la même bataille, à ſon régiment des gardes. Fatigués de tant d'efforts, les reſtes de cette fière infanterie ſembloient ne plus vouloir les renouveller; il court à eux: „Croyez„vous donc toujours vivre?" leur crie-t-il, & avec cet élan ſublime, il les ramène encore une fois à la mort. Quel beau mot!

Quelle haute philoſophie! Que cette penſée de fataliſme acquiert de grandeur en ſe mêlant à l'horreur d'un tel combat! *Marc-Aurèle*, au milieu du carnage, auroit-il ranimé ſes légions par une inſpiration plus heureuſe? Comparez à ce trait tant d'autres mots célèbres, dits dans des occaſions ſemblables; ils viennent la plupart ou d'une ame froide, ou d'un ſang exalté; ils ont preſque tous un caractère de barbarie ou de licence qui ne ſupporte point l'analyſe de la raiſon, & qui les rend indignes de l'hiſtoire. Celui-ci eſt le cri d'une grande ame qui compte pour rien quelques jours de plus de vie, & qui, par une réflexion frappante de vérité, veut élever des ames ordinaires à la même indifférence.

L'expédition de Bohême avoit détruit une partie de l'infanterie du roi de Pruſſe; de nouveaux revers s'y enchaînent de tout côté. Le général *Lehwald* avoit livré aux Ruſſes une bataille ſanglante, & au moins indéciſe. *Winterfeld*, un de ſes meilleurs généraux, eſt battu & tué à *Görlitz*. Un corps autrichien, aux ordres du général *Haddick*, pénètre juſques dans Berlin, & fait contribuer cette capitale; la reine & la famille royale ſe ſauvent à Magdebourg. La Luſace

étoit perdue; la Siléſie étoit attaquée par toutes les forces Autrichiennes. Loin de lui, la ſituation n'étoit pas meilleure, ſes états ſur le Rhin, ſur la Lippe, ſur le Veſer, ſur l'Ems étoient envahis. La ſeule armée qui fit cauſe commune avec lui, avoit capitulé à *Cloſter - Seven.* Quatre - vingt mille François, aux ordres du maréchal *de Richelieu,* dévoroient le pays d'Halberſtadt, menaçoient Magdebourg, & répandoient des partis dans toute la marche. Une autre armée de quarante mille Francois, réunie à l'armée des Cercles, s'avançoit pour délivrer la Saxe. Le ban de l'Empire étoit publié, & ce n'étoit plus dans ce moment une ſentence vaine; cette armée combinée l'appuyoit, & avoit pris le nom menaçant *d'armée d'exécution.* Aſſailli par tant d'ennemis à la fois, n'ayant plus ni un jour ni un homme à perdre, pouvant être réduit à l'extrémité par un ſeul échec, étant expoſé à perdre la Saxe, s'il veut défendre en perſonne la Siléſie, & la Siléſie s'il s'attache à conſerver la Saxe, *Frédéric* ſe détermine à repouſſer ce qui le ſerroit de plus près, & peut-être auſſi ce qu'il ſentoit le plus aiſé à vaincre; il marche à l'armée combinée. La moitié de l'Europe le regardoit comme un grand aventurier dont

dont le rôle alloit finir; les gens éclairés se demandoient avec terreur ce qu'alloient devenir la liberté de l'Allemagne & le systême politique du Continent, les amis du génie & du courage contemploient avec émotion un des plus beaux spectacles qu'ait jamais donné l'histoire, & osoient croire encore que le héros triompheroit de la fortune: lui cependant s'avançoit vers les évènemens, ne négligeant rien pour se les rendre favorables; sommant avec fierté le roi d'Angleterre d'être fidèle à ses engagemens, & de ne pas *lâchement* l'abandonner, ne marquant en public aucun abattement, & dans l'intimité aucune espérance, continuant dans ses délassemens de cultiver les lettres & de jouer de la flûte; confiant à sa sœur, la princesse *de Bareith*, qu'il se feroit tuer, & adressant à *Voltaire* cette jolie épître en vers, la meilleure qu'il ait faite, qui commence par *Croyez que si j'étois Voltaire*, & qui finit par ces vers si remarquables dans la circonstance:

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en Roi.

A la tête de vingt-cinq mille hommes seulement, il joint, près de *Rosbach*, l'armée de France & des Cercles, forte au moins

du double, & le cinq novembre, en moins de trois quarts d'heure, une manœuvre, faite comme à l'exercice, la bat & la dissipe. Cinq mille prisonniers, beaucoup de drapeaux, d'étendarts, de canons, une partie des équipages, sont les signes de la déroute; il auroit pu détruire cette armée en la poursuivant, mais il n'avoit pas le loisir de combler sa victoire; & jamais les succès ne donnèrent à *Fréderic* cette ivresse qui fait perdre de vue le but principal. Il s'agissoit, après avoir sauvé la Saxe, de secourir la Silésie; il se remet en marche dès le lendemain avec son armée triomphante; en chemin il apprend que l'armée qui défendoit cette province, a été complètement battue sous *Breslau*; & delà chaque moment lui apporte l'avis de nouveaux malheurs. Le prince *de Bevern*, général de cette armée, est pris, quelques jours après, dans une reconnoissance; *Breslau*, avec dix ou douze mille hommes de garnison, s'est rendu sans défense. *Schweidnitz*, avec six ou sept mille, a peu avant subi le même sort. De toute cette armée qu'il alloit renforcer, il ne lui reste plus que quelques débris qui le rejoignent avec peine, & qui apportent plutôt dans son camp le découragement que l'espé-

rance. L'armée autrichienne fait à la vérité la faute de quitter, pour venir au devant de lui, une position inexpugnable qu'elle occupe sous *Breslau*, mais elle est forte de plus de soixante-dix mille hommes; elle est fière de deux victoires, & elle a eu pendant trois jours le tems de reconnoître & de préparer la nouvelle position qu'elle a choisie; le roi de Prusse n'a que trente-cinq mille hommes, & ses troupes sont harrassées de marches; celles de l'ennemi sont fraîches, & elles ont derrière elles une ville abondamment pourvue: s'il perd la bataille, il achève de ruiner son armée, & il reste sans ressources pour la campagne suivante: une victoire ordinaire même ne rétablit pas ses affaires, car rien n'est fait s'il ne reprend pas *Breslau*, & la saison est si avancée & si rigoureuse, que celà est presque impossible à espérer: il lui falloit une de ces batailles qui anéantissent l'ennemi, & dont les annales de la guerre offrent si peu d'exemples. En considérant toutes ces circonstances, l'imagination reste étonnée des dangers de la position de *Fréderic*, & de la grandeur de la résolution qu'il prit. C'est bien alors que se mesure toute l'étendue du génie & du caractère, & que le héros se montre avec des proportions qui

tiennent plutôt de la divinité que de la nature humaine.

Le cinq Décembre, il arrive à la vue des Autrichiens. C'étoit à la même date, qu'un mois auparavant, il avoit gagné la bataille de *Rosbach*, circonſtance remarquable, qu'il ne manque pas de donner comme un préſage à ſes ſoldats, & qui jette encore une ſorte de merveilleux ſur cette grande journée. Tandis qu'avec ſon avant-garde, il pouſſoit un corps détaché de l'ennemi, qui étoit en avant de ſa poſition, on lui ramène un de ſes grenadiers qui avoit déſerté deux jours auparavant: „Pourquoi m'as-tu quitté, dit „*Fréderic?* Ma foi, Sire, (répond ce grena- „dier qui étoit françois), les affaires vont „trop mal. Eh bien! répond le Roi, bat- „tons-nous encore aujourd'hui, ſi je ſuis „vaincu: nous déſerterons demain enſem- „ble.“ Et il le renvoie à ſes drapeaux. Malheur à qui trouveroit ces traits trop petits pour l'hiſtoire! *Plutarque* ne les dédaigne pas. Ils mêlent quelque choſe de doux à l'éclat de la grandeur, & ils repoſent de l'admiration.

Une bataille livrée avec des forces ſi inégales, ne pouvoit ſe gagner que par l'habileté des manœuvres; ce fut auſſi le triomphe

de l'art, & le génie du roi de Prusse associa à peine ses troupes à l'honneur de la victoire. D'abord il menaça l'aîle droite de l'ennemi qui étoit la moins fortement postée, & profitant ensuite d'une hauteur qui cachoit le mouvement d'une partie de ses colonnes, il fondit, à travers une prairie marécageuse, que les Autrichiens croyoient impraticable, sur leur gauche qui étoit avantageusement placée, mais que, par une faute inouie, on avoit composée des troupes de Bavière & de Wirtemberg. Delà, prenant leur position à revers, il emporta le village de *Leuthen*, qui étoit au centre des Autrichiens, & où ils tentèrent de se maintenir. Le combat dura à peine deux heures, les Prussiens ne perdirent pas deux mille hommes, & la déroute fut complète. Dans la bataille même ils prirent cent cinquante canons & sept ou huit mille hommes. Quelques jours après, *Breslau* se rendit avec une partie des débris de l'armée qui s'y étoit renfermée. *Liegnitz* eut le même sort, avec trois ou quatre mille hommes ; il étoit trop tard pour penser à assiéger *Schweidnitz* ; enfin, cette bataille, ou ses suites, coûtèrent aux Autrichiens plus de quarante-cinq mille hommes, & en six semaines, le roi de Prusse remonta de la plus

funeſte poſition, au comble de la fortune. Aucun général ancien ni moderne ne peut s'honorer d'une campagne comparable; elle dura neuf mois & demi, il y changea cent deux fois de camp; il y donna en perſonne quatre grandes batailles, dont il en gagna trois, & la dernière offre le dénouement le plus brillant qui ait jamais couronné ces tragédies terribles.

Je me ſuis laiſſé aller à traiter, avec quelque ſuite, cette campagne immortelle; mais d'une part, les limites qui me bornent, & de l'autre, le nombre prodigieux de faits qui s'offrent à moi, vont me forcer à marcher plus rapidement. Sans doute, une hiſtoire militaire du roi de Pruſſe ne ſauroit aſſez abonder en détails, & tout en ſeroit précieux pour les gens de guerre; mais dans ſon éloge, ces détails veulent être plus ſobrement répandus, l'auteur ne doit pas l'écrire ſous un ſeul rapport, & pour une ſeule profeſſion, il doit tâcher à la fois de ne rien omettre, & de ne peſer ſur rien, il doit concilier à ſon héros des lecteurs de tous les genres, & ſe ſouvenir ſans ceſſe qu'un homme de cet ordre appartient au genre humain tout entier. J'indique ici ce qu'il y a de plus difficile dans mon ouvrage, & l'écueil

ou j'échouerai; mais cette profonde & timide connoiſſance de ce que j'ai entrepris, ce reſpect pour mon ſujet, ſont peut-être le plus éclatant hommage qu'il ſoit en mon pouvoir de rendre au grand homme que je célèbre.

En 1758, *Fréderic* débute encore par des ſuccès; il prend *Schweidnitz*, il entre en Moravie, & met le ſiège devant *Olmütz*; s'il ſe rend maître de cette place, il ne reſte plus d'obſtacle entre Vienne & lui. On a dit à propos d'*Olmütz*, ce qu'on avoit dit de *Prague*, qu'il auroit pu laiſſer cette ville derrière lui, & marcher tout droit en Autriche; & le malheur de ce ſecond ſiège a ſervi de même d'appui à la critique, mais pouvoit-il laiſſer derrière lui la capitale de la Moravie avec une garniſon nombreuſe? S'il ne put pas couvrir la communication de la Siléſie juſqu'à *Olmütz*, comment auroit-il couvert une communication plus allongée, interrompue par une place ennemie? Pour une de ces pointes imprudemment heureuſes, dans lesquelles on a eu des ſuccès contre toutes les règles de l'art, il y en a cent qui ont été punies par des revers. Écoutons ſur celà le roi de Pruſſe lui-même, dans une lettre qu'il écrit, en 1745, au maréchal de Saxe: „Quand

„ je commençai la guerre, lui dit-il, j'étois „ ſans expérience, & je voulois toujours al- „ ler en avant. Des malheurs me corrigèrent, „ & je vis que nous faiſons un métier où la „ réflexion doit ſans ceſſe réprimer l'imagi- „ nation." Tous les critiques, le général *Lloyd*, entre autres, qui, dans ſa relation de la campagne de 1757, ſe fait témérairement le *Feuquières* de *Fréderic*, ne font pas aſſez d'attention que les armées actuelles ſont ſi nombreuſes, ſi embarraſſées d'artillerie, de cavalerie, d'équipages & d'attirails de toute eſpèce, que le ſoin de les nourrir devient, dans la tête du général, une penſée prépondérante, & qui enchaîne ou du moins compaſſe toutes ſes opérations. C'eſt par cet heureux équilibre d'embarras, auquel ſe joignent les reſſources réciproques de la ſcience des poſitions, que les armées ſe contrebalancent aujourd'hui ſi long-tems dans une petite étendue de pays, & que les grandes conquêtes ſont devenues preſque impoſſibles. Gardons-nous, pour le bien de l'humanité, de déſirer que la guerre change de ſyſtême & de nature, gardons-nous d'appeller ſon état actuel, une dégradation de l'art; car la perfection véritable de la ſcience de la guerre, conſiſte à rendre la défenſive ſupérieure à

l'offensive, & à mettre mutuellement les nations à l'abri de s'envahir.

La faute du roi de Prusse à *Olmütz* ne fut donc pas d'en faire le siège, elle fut de ne pas le faire avec assez d'habileté & de vigueur. Encore une fois, cette partie de la guerre a manqué à son génie & à ses troupes. La garnison & la bourgeoisie d'*Olmütz* firent des prodiges de valeur & de zèle; enfin, le siège traînant en longueur, il arriva ce qu'une longue & difficile communication rend presque toujours inévitable: le général *Laudon* qui, dans cette occasion, commença la gloire de son nom, attaqua & détruisit un grand convoi qui venoit à l'armée prussienne, & le Roi fut obligé de lever le siège & d'évacuer la Moravie.

Retiré en Saxe & en Silésie, *Fréderic* est obligé de s'y réduire à la défensive, & de courir aux Russes qui menaçoient *Custrin*; il les attaque près de *Zorndorff*, les bat, leur prend cent cinq canons, & en délivre, pour cette année, son pays. Mais de semblables victoires l'eussent bientôt ruiné; car il lui en coûta douze mille hommes de sa meilleure infanterie. Les plus habiles manœuvres étoient presque en pure perte contre des troupes qui ne se remuoient ni pour avancer

ni pour fuir; qui, lorsqu'elles se voyoient tournées, faisoient face à leurs flancs, ou derrière elles, & attendoient la mort où leur première disposition les avoit placées. A *Zorndorff*, les soldats Russes se battirent jusqu'au milieu de leurs équipages & montés sur leurs chariots; il s'en fit un horrible carnage. „Ces gens-ci, (disoit le Roi), sont „plus difficiles à tuer qu'à vaincre."

De *Zorndorff*, *Fréderic* revole vers les Autrichiens; une des plus critiques & des plus glorieuses journées de sa vie l'y attendoit. Le maréchal *Daun* le surprend à *Hochkirchen*. Ce village, où appuyoit la droite, une partie de son camp & de son artillerie tombent au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal *Keith* est tué en rattaquant ce village, & au moment, où ayant pris un drapeau des mains d'un enseigne de son régiment, il combattoit à pied pour animer ses soldats. *Fréderic* profite en grand général, de ce que *Keith* avoit fait en héros; il forme le reste de son armée, & à la faveur de plusieurs charges vigoureuses de la cavalerie, il se retire à une demi-lieue delà, & présente de nouveau le combat au maréchal *Daun*, qui n'ose l'attaquer. Il est sans exemple dans l'histoire, & ce prodige du génie du maître & de la disci-

pline de ses troupes, sera à jamais célèbre, qu'une armée aussi complètement surprise, & qui perd dans cette surprise sept ou huit mille hommes, cent cinquante pièces de canon, ses tentes, ses équipages, puisse rétablir son désordre, ou, pour mieux dire, n'y pas tomber, s'arrêter à quelques centaines de toises, & y braver, par sa contenance, l'ennemi qui a remporté sur elle un si grand avantage.

Après avoir bivaqué deux jours dans cette position, *Fréderic* se retire à *Görlitz*, laisse son armée aux ordres du prince *Henri*, vole avec un gros corps en Silésie au secours de *Neisse* qui étoit assiégé, en fait lever le siège, & revient avec la même rapidité, empêcher le général *Daun* d'entreprendre contre *Dresde*, & le forcer de rentrer en Bohême, pour y prendre ses quartiers d'hiver. Ce mouvement sans relâche, ces travaux toujours renaissans, étonnoient ceux qui en étoient témoins, & tenoient du prodige pour ceux qui en étoient éloignés. On eût dit que c'étoient plusieurs hommes dans un seul; il se multiplioit en effet, & ses ennemis le trouvoient, ou le craignoient par-tout.

Au milieu de tant de gloire, sa situation cependant devenoit fâcheuse; son armée, par

une ſuite de ſa conſtitution & de la foibleſſe intrinſèque de ſa puiſſance, perdoit autant par la guerre, que celle des Autrichiens acquéroit. Ses remplacemens de recrues devenoient chaque jour plus difficiles & d'une plus mauvaiſe eſpèce. Les régimens avoient à peine le tems de ſe réparer & de s'exercer; il y en avoit pluſieurs qui étoient privés de la reſſource de leurs cantons occupés par l'ennemi. Les officiers frémiſſoient à la vue de la quantité de déſerteurs, de vagabonds, de gens neufs ou ſuſpects qu'ils avoient ſous leurs drapeaux. La mort avoit frappé les meilleurs généraux du Roi. Il ne lui reſtoit guère que lui-même & ſon frère *Henri*, digne rival de ſes talens & de ſa gloire, mais il lui falloit plus de deux corps d'armée; ces deux grands hommes ne pouvoient pas être par-tout, & où ils n'étoient pas, il y avoit plutôt des revers à attendre, que des ſuccès à eſpérer.

Les armées autrichiennes, au contraire, étoient, ſous beaucoup de rapports, devenues formidables; elles avoient d'abord gagné par la pratique, une partie de ce qui leur manquoit du côté de la théorie. Enſuite, au lieu de ſe détériorer chaque jour par l'eſpèce de recrues, elles s'amélioroient ſans

cesse. Les provinces de cette vaste monarchie, à mesure que la guerre consommoit, fournissoient des hommes plus choisis; car on sait que c'est d'abord l'écume des nations, qui est enlevée par les premiers enrôlemens. D'inépuisables levées venoient chaque année de la Hongrie, de la Croatie, de la Transylvanie, traversoient Vienne, & s'y enflammoient, en passant, de l'accueil de *Marie-Thérèse*, qui ne manquoit jamais de les voir défiler, de leur parler avec une familiarité touchante, & de leur recommander l'honneur de ses armes, en les appellant ses enfans. C'est la milice du monde, à la fois, la plus belle, la plus vigoureuse, la plus guerrière, & elle rappelle à l'imagination ces fiers soldats de Dace & de Pannonie, leurs ancêtres, qui furent si long-tems la terreur, & ensuite le soutien de l'Empire romain.

Les généraux autrichiens avoient encore plus profité que les troupes, des exemples & des leçons de *Fréderic*. Ils s'étoient faits devant lui le seul systême qu'ils eussent à prendre, celui de ne pas se compromettre à des affaires de plaine & de manœuvre, & de le forcer à une guerre de positions & de postes. Ils se retranchoient toujours, même quand ils étoient supérieurs, & se couvroient d'une

artillerie immenſe. Trois hommes principaux commandoient ou dirigeoient les armées impériales, & tous trois, avec un eſprit & des talens différens, poſſédoient de grandes parties de la guerre; le maréchal *Daun*, de la ſageſſe, des lumières, une prudence qui nuiſoit quelquefois à des ſuccès éclatans ou complets, mais qui pouvoit rétablir des affaires déſeſpérées, & qui n'expoſoit jamais à des revers; le comte *de Laſcy*, alors quartier-maître-général de ſon armée, une connoiſſance profonde de tous les détails, une grande habileté pour le choix des camps, & une audace de conception pour des projets offenſifs, qui remédioit au défaut du maréchal *Daun*, & qui l'animoit & l'entraînoit quelquefois à entreprendre; le général *Laudon*, qui, depuis 1758, commanda toujours de grands corps d'armée, ce talent d'exécution, ce ſang froid, ce coup d'œil dans les combats qu'aucune théorie ne peut donner, & dont la nature ne fait préſent qu'à ſes favoris.

La campagne ſuivante, *Fréderic* eut donc beſoin de tout ſon génie, pour faire face à ſes revers. Les Ruſſes gagnèrent, ſur le général *Wedel*, la bataille de *Zullichau*. *Fréderic* voulut réparer le malheur de ſon géné-

ral, & les attaque à *Cunersdorff.* Il les avoit tournés, & après le combat le plus ſanglant de la guerre, il étoit victorieux encore; *Laudon* arrive, fond ſur ſes troupes harraſſées & lui arrache la victoire. Le Roi fit dans cette journée des prodiges de valeur, il eut deux chevaux tués ſous lui & ſes habits percés; engagé dans la mêlée, il fut au moment d'être pris par la cavalerie ennemie. Sa diſpoſition d'attaque avoit été très-habile, ſa retraite fut un chef-d'œuvre; mais le champ de bataille fut perdu pour lui avec preſque tout ſon canon, & ſon infanterie fut écraſée. Pendant ce tems-là l'armée autrichienne s'emparoit de *Dresde. Fréderic* a beſoin de raſſembler toutes ſes forces pour couvrir le reſte de la Saxe; mais il n'empêche pas *Daun* de lui porter un coup terrible à *Maxen.* Dix-huit bataillons & trente-cinq eſcadrons, aux ordres du général *Finck*, y ſont enveloppés, battus & obligés de mettre bas les armes. Le Roi, qui vouloit inquiéter le flanc du maréchal *Daun*, fit peut-être une faute en ordonnant à *Finck* de s'avancer juſqu'à *Maxen*, & de prendre cette poſition, ſans ſe mettre lui-même aſſez en meſure de le retirer ou de le ſoutenir; mais *Finck* en fit une plus grande dans la manière littérale & aveu-

gle dont il l'occupa. S'il se fût posté au défilé de *Rheinhartsgrimm*, qui est à une lieue en avant de *Maxen*, & qui le rendoit également maître du poste de *Maxen*, puisqu'il le tenoit derrière lui, il n'eût peut-être pas été battu ; il est plus vraisemblable encore qu'il n'eût pas été attaqué, car il fallut un piège aussi mal-adroit que celui où il s'étoit mis, & dont rien ne pouvoit le tirer, pour que la circonspection du maréchal *Daun* se déterminât à ce coup offensif. Quelques jours après, les Autrichiens enlevèrent encore trois bataillons prussiens auprès de *Meissen*. Le roi de Prusse opposa à ces revers, qui auroient fait rétrograder tout autre général que lui, son courage accoutumé ; il se rapprocha au contraire du maréchal *Daun*, fit des menaces d'attaque, appella à lui, pour quelques semaines, un corps de l'armée alliée sous les ordres du prince héréditaire *de Brunswick*, déjà un héros dans la fleur de sa jeunesse, & devenu depuis celui de ses généraux qu'il a le plus tendrement estimé. Delà il continua la guerre tout l'hiver, & les deux armées se maintinrent campées ou barraquées dans leurs postes au milieu de toutes les horreurs des frimats.

Avant le roi de Pruſſe, cette manière de prolonger la guerre dans la rigueur de la ſaiſon, étoit peu en uſage. L'hiſtoire du ſiècle dernier & du nôtre, offroit, dans ce genre, quelques exemples d'expéditions paſſagères. C'étoit au cœur de l'hiver que *Turenne* avoit délivré l'Alſace, que *Louis XIV.* avoit envahi la Franche-Comté, que *Luxembourg* avoit tenté d'achever la conquête de la Hollande, que le maréchal de *Belle-Isle* avoit évacué *Prague*, & que le maréchal *de Saxe* avoit pris *Bruxelles*, mais aucun général ne s'en étoit fait une pratique conſtante: *Fréderic* la communiqua à ſes lieutenans, & l'impoſa à ſes ennemis. Le duc *Ferdinand de Brunswick*, qui trouva ſa gloire à l'imiter, fit, à ſon exemple & par ſes inſtructions, des campagnes d'hiver. Aujourd'hui les armées s'y ſont habituées, elles s'équipent & ſe pourvoient en conſéquence: & il eſt trop malheureuſement vraiſemblable que la guerre a acquis pour toujours, ce genre de calamité de plus. Il n'en faut pas faire un crime au roi de Pruſſe. Un état de criſe toujours violent, qui l'obligeoit ſans ceſſe à des partis extrêmes, & à ſe créer des reſſources hors de la route battue, lui en fit une néceſſité. Il faut ſeulement obſerver que ſes guerres ont

été par là, dans le même eſpace de tems, plus pénibles & plus remplies d'évènemens, que celles qui ſe faiſoient avant lui, & que cette tête prodigieuſe, ſur qui tout le poids principal en a porté, n'a connu, pendant ce tems-là, ni ce relâche, ni ce repos dont la nature humaine ſemble ne pouvoir ſe paſſer.

La poſition du roi de Pruſſe devint bien plus critique encore en 1760 & en 1761; ſes ennemis le ſerrèrent de plus près, & avec une réunion de combinaiſons mieux entendues. L'armée de l'Empire, attachée aux Autrichiens & toujours ſoutenue ou dirigée par eux, n'étoit plus un vain épouvantail. Les Ruſſes avoient enfin ſenti que tant qu'ils iroient hiverner ſur la *Warta*, & qu'ils ne ſauroient pas profiter de leurs victoires, leur ſang couleroit en pure perte pour la cauſe commune; ils s'étoient bien trouvés à *Cunersdorff* du ſecours des Impériaux, & leur plan étoit de ſe joindre déſormais à eux avec une partie de leurs forces, tandis que l'autre prendroit enfin *Colberg*, & viendroit par la Pruſſe royale & par la Poméranie, donner la main aux Suédois. Ainſi toutes ces forces, en ſe rapprochant, retréciſſoient le théâtre de défenſive du roi de Pruſſe, & lui laiſſoient moins d'eſpace, de tems, & de reſſources;

c'étoit un lion enveloppé par des chasseurs qui ont enfin joint l'industrie au courage, & qui vont l'assaillir tous à la fois. Mais quel beau spectacle que celui de l'énergie de la résistance, qui augmente en raison de l'audace de l'attaque! On croit *Fréderic* abattu par les évènemens de la campagne de *Cunersdorff* & de *Maxen*. Son armée épuisée par les fatigues de l'hiver & par beaucoup de maladies, n'a pas pu se compléter. Un corps considérable de ses troupes, aux ordres du général *Fouquet*, vient d'être détruit à *Landshut;* & c'est *Fréderic* qui prend l'offensive, & qui ose, faisant front aux Autrichiens avec une ligne de son armée, entreprendre avec l'autre, le blocus & le siège de *Dresde*. Il est obligé de le lever, &, au même moment, il apprend que les Autrichiens ont pris *Glatz*. Les deux armées, en se cotoyant, marchent vers la Silésie. Tel étoit l'abattement, & il faut ajouter, la composition d'une partie des soldats prussiens, que suivant un journal imprimé d'un officier de cette armée, il déserta deux mille hommes dans la seule marche du six Août, de *Görlitz* à *Rothwasser*. Le Roi le sentoit, & suivant le même journal, il fit assembler plusieurs fois les généraux & les officiers supérieurs des régimens, pour leur

recommander avec des précautions détaillées, la quantité de *gens nouveaux*, ainsi les appelloit-il, dont son armée étoit remplie. Ces anecdotes ne font qu'ajouter à sa gloire, & à celle du fonds de cette intrépide armée, qui, avec tant de vices intérieurs, fit encore tant de grandes choses.

Arrivé en Silésie, *Fréderic* s'y trouve dans la situation la plus périlleuse. Sa destinée semble toucher à son terme. Le quatorze Août il étoit dans le camp de *Liegnitz* avec soixante-quatre bataillons & cent neuf escadrons, ce qui faisoit à peine cinquante ou cinquante-cinq mille hommes, environné de quatre armées, dont trois étoient supérieures ou presque égales à la sienne. Ces quatre armées devoient l'attaquer le lendemain, le maréchal *Daun* par son front, *Laudon* par son flanc gauche, le général *Beck* par le flanc droit, le comte *de Lascy*, renforcé de trente-cinq mille Russes, par derrière, & déjà toutes quatre elles étoient en mouvement. *Fréderic* l'apprend ou le juge; dans la nuit, il dérobe sa marche, fond sur *Laudon*, le bat complètement, lui prend cinq mille hommes, des drapeaux, des étendarts, quatre-vingt-cinq canons; & cette importante victoire, qui fut son salut, il la

remporte à la vue du maréchal *Daun*, qu'il empêche en même-tems de paſſer le ruiſſeau de *Katzbach*, pour venir au ſecours de *Laudon*. Là il combattit véritablement pour ſon trône & pour ſa liberté. On frémit involontairement à la vue du ſort que tant de gloire, tant de travaux, tant de talens, auroient pu ſubir. Il ne s'en fallut de quelques heures peut-être, qu'il n'éprouvât la cataſtrophe de *Charles XII.* à *Pultawa;* & la poſtérité, qui paſſe légèrement ſur les intermédiaires, pour ne s'attacher qu'aux dénouemens & ne juger que par eux, ne l'eût peut-être mis qu'un peu au deſſus de lui.

Voyons cependant comme, toujours ſupérieur à la fortune, ſoit qu'elle le maltraite, ſoit qu'elle le favoriſe, il écrit au marquis d'*Argens*, après cette journée: „ Autrefois, „ mon cher Marquis, l'affaire du quinze „ Août auroit décidé la campagne, à pré- „ ſent ce n'eſt qu'une égratignure. Il faut „ une grande bataille pour finir notre ſort. „ Nous la donnerons, ſuivant toutes les ap- „ parences, bientôt, & alors on pourra ſe ré- „ jouir ſi l'évènement eſt avantageux. Ne me „ parlez pas de dangers; la dernière action „ ne m'a coûté qu'un habit & qu'un cheval. „ C'eſt acheter à bon marché la victoire.

Voyons encore, car il eſt impoſſible de s'arracher à cette lettre, avec quelle élévation d'ame, avec quel héroïque abandon, il peint lui-même ſa ſituation & ſon ame: „ Jamais je n'ai été de ma vie dans une ſituation plus fâcheuſe que cette campagne. „ Croyez qu'il faut encore du miraculeux „ pour ſurmonter toutes les difficultés que „ je prévois. Je fais ſavamment mon devoir „ dans l'occaſion; mais ſouvenez-vous que „ je ne diſpoſe pas de la fortune, & que je „ ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans „ mes projets, faute d'avoir des moyens „ d'en former de plus ſolides. Ce ſont des „ travaux d'*Hercule* qu'il faut que je recommence ſans ceſſe dans un âge, où la force „ m'abandonne, où les infirmités arrivent, „ & où l'eſpérance, ſeule conſolation des „ malheureux, commence à me manquer. “

Et plus loin: „ Je mène la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penſer à „ mes affaires, & le reſte du tems, je le „ donne aux lettres qui ſont ma conſolation, „ comme elles étoient celle de ce conſul, „ père de la patrie & de l'éloquence. “

Et cette phraſe enfin, que le reſte de ſa vie & la conduite qu'il a tenue depuis, rendent ſi remarquable! „ Je ne ſais ſi je ſurvi-

„ vrai à cette guerre; mais je ſuis bien ré-
„ ſolu, au cas que celà m'arrive, de finir
„ mes jours dans la retraite, au ſein de la
„ philoſophie & de l'amitié. “

Tandis que *Fréderic* réparoit entre *Breslau* & *Schweidnitz* ſon armée devenue preſque hors d'état d'agir par la fatigue, les maux de toute eſpèce, & juſqu'à la diſette qu'elle avoit endurée, ſes ennemis, ſupérieurs en nombre, ſupérieurs en moyens, & pouvant ſe remplacer ſucceſſivement dans leurs efforts, pénétroient dans le Brandebourg, & s'emparoient de *Berlin*. C'étoient, d'un côté, les Ruſſes, & de l'autre, un corps autrichien, aux ordres du général *Laſcy*, réuni à une partie de l'armée de l'Empire. Il eſt donc encore forcé d'aller, en perſonne, délivrer ſa capitale; car il faut remarquer que jamais cet infatigable génie ne ſe déchargea ſur les autres d'aucune opération importante, principe bien recommandable à tout homme qui gouverne ou qui commande, parce que la connoiſſance des hommes doit lui apprendre ſans ceſſe, qu'il en eſt peu auxquels on puiſſe ſe fier comme à ſoi-même.

A ſon approche, *Berlin* eſt évacué, & les ennemis ſe retirent. Mais *Daun* a remarché en Saxe, il eſt maître de *Torgau*, & il veut

ſe réunir à l'armée de l'Empire, pour enlever au roi de Pruſſe le reſte de cet électorat. Alors *Fréderic* donne cette mémorable bataille de *Torgau* où, comme à *Kollin*, tous ſes efforts & le ſacrifice d'une partie de l'élite de ſes troupes menées pluſieurs fois à l'attaque par lui-même, ne peuvent emporter la poſition de l'aîle droite des Autrichiens, fortifiée par la nature & par l'art, & garnie de deux cents pièces de canon. *Fréderic* y eſt bleſſé d'une contuſion dans la poitrine, & il ſe retiroit avec les débris des troupes de ſon attaque, quand un hazard inoui lui met le champ de bataille & la victoire dans les mains. Le maréchal *Daun*, qui avoit combattu contre lui, avoit été plus grièvement bleſſé, & s'étoit fait tranſporter à *Torgau;* la nuit approchoit, & les troupes autrichiennes, dans la ſécurité de la victoire, s'étoient miſes en arrière du champ de bataille, & avoient abandonné la hauteur de *Siptitz*, qui étoit ſur leur front. Le roi de Pruſſe étoit en pleine retraite, & avoit déjà dépaſſé ſon aîle droite qui, aux ordres du général *Ziethen*, couvroit ſa marche; déjà même ce général ſe mettoit en mouvement pour ſe retirer à ſon tour, quand une patrouille de houſſards, qui éclairoit ſon flanc, vient lui appren-

apprendre l'imprudent mouvement des Autrichiens. *Ziethen* marche à la hauteur de *Siptitz*, s'en empare, & avertit le Roi qui revient ſur ſes pas. Quelques troupes autrichiennes veulent ſe reformer & reprendre la hauteur, elles ſont repouſſées. Les Pruſſiens continuent de s'avancer, ils ſe rendent maîtres de pluſieurs batteries abandonnées ou mal ſoutenues; la nuit, l'abſence de preſque tous les officiers-généraux, qui avoient été à *Torgau* complimenter le maréchal *Daun* ſur ſa bleſſure & ſur ſa victoire, augmentent le trouble des Autrichiens, & tout ſe tetire en déſordre vers cette ville, qu'ils abandonnent le lendemain après avoir repaſſé l'Elbe. Cette victoire, ſi imprévue pour *Fréderic*, ne fut pas aſſez déciſive pour rétablir ſes affaires, mais elle le fit reſpirer, elle le laiſſa, à la ville de *Dresde* près, maître de la Saxe; elle fit ſur-tout ſentir la diſtance immenſe que la diſcipline mettoit encore entre les deux armées. Ce fut en effet celle qui étoit victorieuſe, qui manqua, au milieu de ſon ſuccès, d'ordre & de vigilance, tandis que celle qui étoit battue, reſta maîtreſſe de ſes mouvemens, capable de profiter d'un hazard heureux, & en état de paſſer d'une retraite complète à une attaque audacieuſe.

La campagne ſuivante, *Fréderic* ne put que ſe tenir ſur la défenſive; il confia au prince *Henri* celle de la Saxe, & ſe réſerva celle de la Siléſie, où les ennemis portoient tous leurs efforts. Il ne s'agiſſoit plus en effet pour lui de penſer à attaquer; ſe ſoutenir à force d'art, & ne pas périr en attendant que l'épuiſement de la guerre ou quelqu'évènement politique, engageât les alliés ennemis à la paix, voilà tout ce qu'il pouvoit prétendre. De grandes batailles n'étoient plus même une reſſource qu'il lui convint d'employer; il n'avoit plus rien à hazarder; il n'auroit pas pu réparer un grand échec. Une partie de la campagne ſe paſſa à empêcher, ou du moins à tâcher de retarder la jonction des Ruſſes avec les Autrichiens. Cette fois c'étoit la grande armée elle-même, aux ordres du maréchal *Butturlin ;* enfin, elle s'opéra malgré le roi de Pruſſe. Alors il fallut ſe rapprocher de *Schweidnitz;* il fallut ne plus tenir la campagne, & s'enterrer dans des retranchemens. Quatre armées l'environnoient comme à *Liegnitz*, & ſon ordre de bataille étoit en quarré pour leur faire face. Son armée éprouvoit la cherté, & preſque les beſoins d'une ville aſſiégée; on y paſſoit les nuits, ainſi que ſur une brêche,

les armes dans le bras, & une moitié des ſoldats veillant pour l'autre. Enfin, on n'oſa pas l'attaquer, les Autrichiens diſent que ce furent les Ruſſes qui n'y conſentirent pas, & cette eſpèce de blocus fut lui-même forcé de s'ouvrir pour la facilité des ſubſiſtances. Une diverſion exécutée en Pologne, par un corps que le Roi détacha de ſon armée, eut ſon effet, & un convoi de cinq mille chariots, enlevé à l'armée ruſſe, la força de ſe rapprocher de ſes magaſins. *Fréderic* acquit alors plus d'eſpace; il changea de poſition, & s'éloigna de *Schweidnitz*. *Laudon*, & le général *Czernicheff*, qui étoit reſté à ſon armée avec vingt-cinq mille Ruſſes, en profitèrent & emportèrent *Schweidnitz* l'épée à la main; mais les Ruſſes ne furent que témoins de cette vigoureuſe action, & les Autrichiens en eurent toute la gloire. Le roi de Pruſſe fut ſenſible à ce fatal évènement; il écrivit au général *Zaſtrow*, qui commandoit dans cette place, & qui paſſoit pour un homme courageux: „Je ſuſpends mon jugement, & je ſouhaite que vous puiſſiez me „ mander, comme *François I.* à ſa mère, „ après la bataille de Pavie: *Tout eſt perdu* „ *hormis l'honneur.*“ Il apprit en même-tems la priſe de *Colberg*, & l'enlèvement du

général *Knobloch* à *Treptow*, avec trois bataillons & quelques escadrons. *Memel*, *Kõnigsberg*, ses états de la Baltique, & de-là ses pays héréditaires mêmes étoient ouverts aux armes russes. La campagne suivante ne pouvoit amener que les derniers désastres. Dans le même instant aussi, on découvrit une conspiration contre sa personne. Un gentilhomme silésien, qui avoit été au service de la maison d'Autriche, avoit concerté le projet, sans doute insensé, de le faire enlever, au milieu de son quartier-général, par un parti autrichien. Enfin cette grande ame sembla une fois brisée par le malheur. Il passa les mois de Décembre & de Janvier dans Breslau, triste, solitaire, renfermé chez lui, & n'allant pas même à la parade. Le colonel *Guichard*, un de ses favoris, plus connu sous le nom de *Quintus-Icilius*, qu'il lui avoit donné à cause de sa passion pour les légions romaines & pour l'antiquité, a consigné dans des mémoires manuscrits, & m'a répété plusieurs fois, qu'à cette époque, & pendant une partie de cette campagne, il portoit du poison sur lui. On seroit fâché que cette anecdote ne fut pas vraie. Il y a quelque chose de si noble & de si touchant dans ce spectacle d'un grand homme ployé sous

les adversités, & qui, sentant que son génie ne peut plus lutter contre le destin, se ménage, en silence, une ressource dans sa dernière infortune, & un chemin pour sortir de la vie.

Incapable cependant de négliger aucune ressource jusqu'à la fin, & semblable à ces pilotes qui font une manœuvre en touchant au naufrage, il avoit envoyé un de ses officiers, le jeune *Goltz*, au Kan des Tartares, pour le soulever contre les Russes, & cette négociation avoit réussi, quand un évènement plus décisif vint à son secours. *Elisabeth* meurt, & *Pierre III.* lui succède. Ce prince, né allemand, étoit voué au roi de Prusse, sans le connoître; il s'étoit pris d'adoration pour lui, sentiment noble quand il est fondé sur quelque conformité d'ame entre l'adorateur & le héros; mais qui n'est qu'un culte ridicule, quand l'adorateur est sans mérite, & quand son hommage prend les formes d'une singerie impuissante. *Pierre III.* étoit vêtu à la prussienne, son régiment des gardes du Holstein étoit dans le même costume; & il eût donné son Empire pour l'honneur d'être au service de *Fréderic.* A peine monté sur le trône, il fit donc assurer le Roi de son attachement, & cesser les hostilités entre la Prusse & la Russie. Bientôt

après il fit une alliance avec lui ; & il envoya à son armée un corps de vingt-cinq mille Russes auxiliaires, aux ordres de ce même général *Czernicheff*, qui avoit combattu, les années précédentes, avec les Autrichiens ; révolution singulière, & qui, avec d'autres exemples de ce genre que fournit l'histoire, fait bien voir que les nations se battent moins pour des intérêts réels, que pour les caprices de leurs souverains. Il envoyoit en même-tems à *Fréderic* l'ordre de Russie, & lui demandoit d'être fait colonel d'un régiment au service de Prusse. *Fréderic* se prêta à cette comédie qui lui valoit d'assez grands services, & en échange, il lui envoya l'ordre de l'aigle-noir, & donna son nom à un régiment russe.

Cette paix avec la Russie fut suivie de celle avec la Suède. *Pierre* avoit fait déclarer au Sénat qu'il la vouloit, & la terreur qu'on avoit à Stockholm de la Russie, l'emporta sur le foible subside qu'on recevoit de la France. En un moment *Fréderic* passa donc de la position la plus désastreuse, à l'état le plus favorable ; car si *Pierre III.* eût continué de régner, on ne peut pas calculer le parti qu'auroit tiré le roi de Prusse de la puissance de son fanatique adorateur ; pour le moment, fortifié du corps de *Czernicheff*, &

rappellant à lui tout ce qu'il oppofoit aux Ruffes ainfi qu'aux Suédois, il reprend l'offenfive fur les Autrichiens, les rejette au delà de *Schweidnitz*, & met le fiège devant cette place.

Pendant ce temps-là, une de ces révolutions, qui devroient faire fentir aux fouverains des monarchies limitées, le bonheur qu'ils ont de vivre eux-mêmes fous la garde des loix, précipitoit l'infortuné *Pierre* du trône de Ruffie dans le tombeau. La nouvelle Impératrice rappella fes troupes, & rompit le traité d'alliance; mais elle refta neutre, ainfi la face de la guerre n'en fut que peu changée. *Fréderic* continua donc fon fiège, & après trois mois de la plus belle défenfe, la ville fe rendit avec huit mille hommes de garnifon. *Daun* ne tenta qu'une fois avec quelque vigueur de la fecourir, il fut repouffé, & il n'y revint pas. Peu d'objets, aux yeux d'un général de ce caractère, pouvoient compenfer les hazards de l'évènement d'une grande bataille; & ce n'étoit pas furtout au moment où la paix paroiffoit prochaine, qu'il lui convenoit de commettre, au fort de quelques heures, une réputation qu'il s'étoit faite en temporifant. Le prince *Henri*, que fes talens rendoient plus fûr de

la fortune, battoit complètement à *Freyberg*, l'armée de l'Empire, & se couronnoit ainsi du dernier laurier de la guerre.

La paix se fit en effet l'hiver suivant : le roi de Prusse n'y perdit pas un village. Quel beau résultat après avoir combattu à lui seul plus de la moitié de l'Europe ! *Louis XIV*, avec des moyens immensément supérieurs, avoit aussi résisté à une ligue formidable ; mais une partie de la guerre avoit été honteusement malheureuse pour ses armes, & la paix lui avoit coûté de grands sacrifices. Ce que le roi de Prusse acquit au contraire, & ce qui a été inappréciable par le fruit qu'il en a tiré, ce fut cette consistance de gloire & de renommée, par laquelle il s'est maintenu en paix pendant le reste de sa vie, car il ne faut pas compter comme une guerre, le léger orage de 1778. La cour de Vienne n'osa plus penser à la Silésie ; l'Allemagne, sous la sauve-garde de ce héros toujours armé, ne craignit plus pour sa liberté, & l'Europe sentit que l'équilibre de cette vaste république de souverains reposoit sur lui.

Arrêté par la pensée toujours présente du genre de mon ouvrage, & des limites qu'il m'impose, combien cependant j'ai passé sous

ſilence, de titres de *Fréderic* à la gloire! combien d'actions particulières & de petits combats, dont d'autres généraux compoſeroient leur réputation! combien de marches ſavantes! combien de retraites plus difficiles que des victoires! combien de camps habiles! combien de poſitions devinées ou créées par le génie! & l'art de la diſtribution de ſes forces, qui a toujours été tel, qu'avec des moyens trois ou quatre fois inférieurs à ceux des puiſſances alliées, il a fait face par-tout, & n'a jamais laiſſé, ſur toute la circonférence de ſa défenſive, l'ennemi compléter un ſuccès! & ſa ſcience pour les plans de campagne, ſcience qui ne ſe bornoit pas aux ſiens ſeulement, mais qui, embraſſant l'Allemagne entière, le rendoit encore l'ame inviſible de toutes les opérations de ſes alliés! & ce ſyſtême continuel d'ordre, d'économie & d'induſtrie, par lequel il a ſoutenu une guerre ſi longue & ſi ruineuſe, tirant parti des pays ennemis, ſans les dévaſter, & du ſien, ſans l'épuiſer, volant d'une frontière à l'autre, ſouvent inopinément & ſans magaſins préparés, étant rarement enchaîné par les ſubſiſtances qui commandent ſi ſouvent aux autres généraux, & nous expliquant enfin, par ſa manière de faire la guerre, ces prodiges

d'activité que nous ne concevions pas dans l'histoire des anciens.

Ai-je assez fait remarquer que jamais il n'a combattu avec des forces supérieures, ni même égales, & que ses plus belles batailles, il les a gagnées avec des armées inférieures d'un tiers & quelquefois de moitié à celles de l'ennemi!

Ai-je parlé de son talent pour animer ses troupes, pour y maintenir, au milieu des plus grands revers, l'espoir & la confiance? Avec ses généraux, il étoit à la fois ferme & affectueux, avec les officiers particuliers, il avoit de la grace & de la dignité; avec les soldats, il étoit affable & caressant, il toléroit qu'ils lui parlassent familièrement; ils lui avoient donné entr'eux le nom de *Fritz*, qui est en Allemand un diminutif de *Fréderic*; & les diminutifs, dans toutes les langues, ont une intention amicale: curieuse chose à observer que, tandis que les courtisans & les écrivains ne savent jamais donner aux princes que des surnoms de flatterie ou de grandeur, les soldats leur marquent toujours leur estime par des noms d'amitié; les uns sont des esclaves qui décorent leur idole; les autres, des compagnons qui témoignent de la bienveillance à leur chef. Quoiqu'il en soit, quand le roi de Prusse passoit dans les

rangs de ſes troupes, ou à portée d'elles, il s'entendoit appeller *Fritz*, & il ſourioit avec bonté. Dans le malheur & dans les fatigues exceſſives, il leur permettoit le murmure & même les ſarcaſmes; il ſavoit que celà conſole un peu les hommes, & qu'une diſcipline éclairée doit tout voir, mais doit quelquefois ne pas tout entendre.

Quand il puniſſoit à la guerre, ce n'étoit jamais avec cruauté. Jamais il n'a fait couler le ſang hors des combats. Soit effet de ſa bonté naturelle, ſoit qu'il connût mieux que perſonne, que la guerre a ſes hazards, & le talent ſes malheurs, jamais il n'a fait juger par des conſeils de guerre, ſes généraux battus. Il s'eſt toujours contenté, même envers les plus coupables en apparence, de les mettre aux arrêts ou en priſon quelque tems, ou de leur donner leur démiſſion.

Lorſqu'il récompenſoit, car ſes principes & ſes moyens ne lui permettoient pas de faire des graces, c'étoit avec une juſtice & une meſure, c'étoit en même - tems avec une manière & un charme qui devroient ſervir de leçon à tous les ſouverains. On pourroit citer de lui beaucoup de mots qui ont ſurpaſſé des bienfaits. On a conſervé dans ſon armée & dans ſon pays beaucoup

de lettres de sa main, auxquelles les particuliers ou leurs familles mettent bien plus de prix, qu'aux récompenses qu'elles ont accompagné. Y a-t-il rien à la fois de meilleur, de plus spirituel & même de plus politique, dernière considération qu'il n'est pas défendu à un Roi de concilier avec la bonté, que la lettre suivante, qu'il écrivit à Madame *de Forcade*, veuve d'un de ses officiers-généraux, & mère de vingt-trois enfans, dont onze étoient vivans? „ Je profite du pre-
„ mier moment de ma convalescence, pour
„ vous faire connoître la part que je prends
„ à la perte que vous avez éprouvée, & ce
„ que je veux faire pour soulager votre juste
„ douleur. Je vous donne une première
„ pension de cinq cents écus, pour les longs
„ & fidèles services que m'a rendus votre
„ époux; une seconde, de pareille somme,
„ en considération de votre heureuse fécon-
„ dité; & une troisième, également de cinq
„ cents écus, pour vous aider à élever vos
„ enfans. Je n'ai plus qu'à vous recomman-
„ der de faire en sorte qu'ils marchent sur
„ les traces de leur père." Malheur au pays où cette lettre ne seroit pas trouvée touchante, & où l'analyse qu'elle contient, paroîtroit petite & parcimonieuse! Les esprits

y feroient à la fois bien légers & bien corrompus par l'habitude de folliciter fans pudeur, & de voir donner fans motif.

Autant le roi de Pruffe connoiffoit ce qui flatte les hommes féparés, autant avoit-il étudié ce qui peut les animer quand ils font réunis. Il avoit tiré de l'inépuifable tréfor de l'opinion, une infinité de moyens de récompenfer ou de punir fes troupes. A la fuite de plufieurs actions mémorables, il leur écrivit ou fit mettre à l'ordre, des difcours de remercimens. Après la bataille de *Hohenfriedberg*, où le régiment *de Bareith*, dragons, battit, à lui feul, vingt bataillons & leur prit foixante-fept drapeaux, il adreffa à ce régiment un diplôme écrit de fa main, où tous les officiers, préfents au combat, font nommés. Par ce diplôme, il donne au régiment, *en figne éternel de fa reconnoiffance*, ce font fes termes, un nouveau cachet avec des emblêmes qui rappellent cette journée, & de plus le droit de battre la marche des grenadiers & fur leurs tymbales, celle des cuiraffiers. Le général *Gesler* & le colonel *Chazot*, gentil-homme normand, qui commandoient ce régiment, obtinrent la permiffion d'ajouter à leurs armes, un écuffon avec l'aigle pruffien, le nom de *Friedberg*,

& les chiffres 20 & 67, qui désignent le nombre des bataillons vaincus & des drapeaux pris. Il a accordé ainsi à plusieurs régimens des distinctions du même genre, aux uns de battre des marches particulières, à d'autres de porter des chapeaux bordés, des bonnets de grenadiers, des inscriptions à leurs drapeaux. Il y a des régimens qu'il a humiliés par des privations de la même espèce, à la suite d'occasions où ils s'étoient mal conduits. Le régiment de *Bernbourg* ayant foiblement combattu, en 1760, à la grande sortie de Dresde, fut dépouillé de ses sabres & de ses galons, & ils lui furent rendus après la bataille de *Liegnitz*, où il s'étoit distingué. A Berlin, les étrangers même ne voient pas, sans émotion, cette place, aux angles de laquelle il a fait élever les statues de *Schwerin*, de *Keith* & de *Winterfeld*. Quand je la visitai, il y a quinze ans, il restoit un quatrième piédestal qui étoit vacant, & ce monument incomplet, qui a depuis été consacré au général *Seydlitz*, me paroissoit avoir un but auguste & profond, celui d'attendre un héros, & peut-être de le former.

On a voulu quelquefois diminuer le mérite de tout ce que le roi de Prusse a fait de

prodigieux à la guerre, en exagérant les avantages qu'un Roi, qui commande ses armées, a sur un simple général. Tout, dit-on, s'abaisse devant son autorité, tout brûle de se signaler à ses regards; sa volonté applanit les obstacles; son exemple entraîne tout. Oui, si ce Roi a du talent & du caractère. Mais transportez un Roi ordinaire dans son camp, sa présence devient un embarras, les intrigues de sa cour l'y suivent, toutes les résolutions deviennent timides, on n'ose rien hazarder; on ne veut pas le compromettre, on pense toujours à sa sûreté; & à ce qu'on appelle encore bassement sa gloire. On verra donc, si on y réfléchit, que ces prétendus avantages tiennent bien plus au personnel qu'à la dignité, & qu'il n'y a pas une position ni un lieu, où les prestiges du trône agissent moins sur les esprits, qu'à la guerre & au milieu d'un camp. Les hommes n'y reconnoissent guère d'autre empire que celui du talent. Placez, au milieu d'une bataille, ou d'une situation difficile, un Roi qui ne sait pas commander; à côté de l'homme habile qui le dirige & qui le détermine, vous verrez dans ce moment de besoin, pour qui sont les vrais hommages; & sur qui seront fixés tous les yeux. Oui, sans doute, un Roi

qui commande lui-même a l'avantage de pouvoir hazarder plus, & de n'être responsable à personne ni de ses fautes, ni des évènemens. Mais en le supposant médiocre, pense-t-on qu'il en profite, & que cette puissance illimitée ne soit pas même un poids pour lui? Augmentez la crise & le danger des situations, il lui deviendra encore plus difficile de résoudre. Quand le roi de Prusse étoit réduit à la dernière extrémité, avant *Rosbach*, & *Lissa*, avant *Liegnitz*, pendant une partie de la campagne de 1761, quand un seul échec pouvoit le précipiter dans l'abyme, croit-on qu'il ne dût pas être plus agité & plus tourmenté de l'évènement? Croit-on qu'il ne lui fallût pas plus de courage & de résolution, que s'il ne se fût pas agi de sa propre destinée, & que s'il eût commandé l'armée d'un autre?

En examinant & en pesant tout, si on cherche donc la place que *Fréderic* mérite parmi les généraux, si on le compare à tous les anciens & à tous les modernes, un seul nom, celui de *César*, doit s'avancer pour se placer à côté du sien. Mais comme la mesure de la gloire doit être en raison des moyens, des obstacles, des rivaux, des circonstances, tous ces objets de parallèle me sem-

blent encore à l'avantage de *Fréderic.* Il a combattu bien plus que *César*, il a gagné bien plus de batailles, & des batailles bien plus savantes; il s'est créé une puissance, une armée, une discipline, & jusqu'à la science avec laquelle il a vaincu; il n'a pas eu dans les mains les moyens d'un grand empire, mais ceux d'un royaume au berceau, & d'une petite nation à peine comptée parmi les nations. Il a eu en tête, non des peuples amollis ou des barbares à demi armés, non des ennemis inférieurs ou égaux, mais presque toute l'Europe à la fois conjurée contre lui, & les armées les plus agguerries du globe. Enfin, après une guerre brillante, & qui auroit déjà suffi pour lui faire une grande renommée, il a combattu pendant sept ans, non plus par ambition, non plus pour des conquêtes, mais pour ses foyers, pour sa couronne, & toujours sur le penchant d'un précipice, & cette guerre de sept ans, de laquelle il est sorti triomphant & tout entier, est la plus mémorable qui se soit jamais faite entre des peuples policés, soit par la quantité des combattans, soit par le nombre & par l'importance des batailles, soit par les grandes leçons de l'art.

J'ai parlé de ce que *Fréderic* a fait à la tête de ses armées, & ce n'est encore qu'une partie de sa belle carrière. Il a été, pendant la moitié de son règne, le dieu de la guerre; on va le voir, pendant l'autre moitié, le dieu de la paix. Il a combattu pour lier ses possessions éparses, pour former & ensuite pour maintenir sa puissance. Il a, pour rappeller la belle expression de son testament, *élevé son armée aux victoires.* Maintenant ces grands objets sont remplis, il s'arrête, il s'assied sur ses trophées, & son génie va travailler sur un nouveau plan.

D'abord il met à profit le calme & les économies de la paix, pour faire oublier à son pays, les désastres de la guerre; il efface les traces des incendies & des dévastations, il rebâtit, il répare, il repeuple; sa bienfaisance semble s'être imposé la tâche d'expier, de tout côté, sa gloire. Un de ces ministres, fidèles serviteurs de leur maître, qui croient, avec raison, qu'une bonne administration a tout à gagner à publier les détails & les résultats de ses opérations, quand elles sont des succès ou des bienfaits, a fait imprimer, l'année dernière, un mémoire qui rend compte de tout ce que *Fréderic* a fait, depuis la paix de 1763, pour la

prospérité de son pays. On y voit près de deux cent millions employés en améliorations & en actes de bonté ou d'encouragement, six cent villages créés, des friches ou des marais immenses rendus à l'agriculture, beaucoup de manufactures établies, les exportations considérablement augmentées, la population qui, en Angleterre & en France, se maintient avec peine à son ancien niveau, ou s'élève bien foiblement au dessus, accrue, de près d'un tiers, depuis son avènement au trône. Quand quelques-uns de ces résultats seroient un peu exagérés, ce qui resteroit de vrai, prouveroit toujours que non-seulement il a fortifié sa puissance de tout ce qu'il a acquis, mais qu'il a beaucoup amélioré tout ce qu'il possédoit, résultat bien rare pour les rois guerriers, qui souvent ruinent leurs peuples pour leurs conquêtes, & ne font, en s'aggrandissant en apparence, qu'affoiblir en réalité leurs successeurs.

On accuse *Fréderic* d'avoir fait beaucoup d'actes d'administration despotiques ou malentendus, tels que d'avoir falsifié les monnoies; d'avoir formé un trésor immense, ce qui ôte des capitaux à l'industrie, & de l'activité à la circulation; d'avoir mis dans sa main les péages, les forêts, les postes aux

chevaux, les fabriques, tous les établissemens lucratifs, comme des moyens indirects d'imposer & d'opprimer ses peuples; d'avoir introduit dans ses états la finance françoise, & jusqu'à des traitans de cette nation pour la régie de ses accises & de tous ses droits. On ajoute en même tems, que dans son pays il a mal-adroitement attiré à lui toutes les sources de richesse, il a gêné la liberté de ses sujets sous beaucoup de rapports, tellement qu'un homme riche n'y peut ni vendre ses terres, ni vivre hors du pays, ni marier ses enfans à son gré, & que la puissance souveraine y observe sans cesse toutes les fortunes, avec l'avidité du fisc & les formes de l'inquisition.

Je n'entreprendrai pas de justifier le roi de Prusse sur tous ces reproches, car il y en a de fondés. Les plus grands génies ne sont pas destinés à être créateurs dans plusieurs genres, & il y en a où ils restent soumis à tous les préjugés de leur jeunesse. Le roi de Prusse n'avoit pas profité des nouvelles lumières qui se sont répandues sur l'économie politique, il étoit sur ce point resté en arrière de son siècle; il n'avoit pas voyagé, ainsi l'étude des pays étrangers, & ces idées justes & dégagées de prévention, qui ne

peuvent naître que de comparaiſons réfléchies, manquoient à ſon expérience. Mais il y a auſſi une partie des reproches qu'on lui fait, qui ſe ſont accrédités, ou qui ont été groſſis ſans examen. Il n'a, par exemple, jamais altéré en entier ſes monnoies. Ce ne fut que pendant la guerre de ſept ans, guerre qui lui donnoit tous les droits de la néceſſité, qu'il eut recours à la reſſource toujours foible & mal-entendue, d'en fabriquer pour quelques millions à un faux titre; mais comme il les répandit à main armée chez ſes voiſins, & qu'il en empêchoit, autant qu'il le pouvoit, le retour dans ſon pays, cette mauvaiſe opération, qui ne devient point par-là plus excuſable, fut plus funeſte aux étrangers qu'à ſes peuples.

S'il a formé un tréſor, & ſi ce tréſor eſt bien ſupérieur, comme on le dit, à tout le reſte du capital qui eſt en circulation dans ſes états, il a pu manquer de proportion & de juſteſſe dans ſa prévoyance; mais il eſt aiſé de prouver que dans ſa poſition, avec ſon ſyſtême politique, n'ayant pas dans ſon pays les reſſources que la richeſſe & le crédit donnent aux grandes monarchies, il lui falloit un tréſor, & ce tréſor n'y doit plus être conſidéré que comme un moyen de

force, mis en réſerve par la prudence. C'eſt par ce tréſor, que toute l'Europe lui connoiſſoit, qu'il pouvoit en impoſer à ſes ennemis, menacer avec poids, ſe paſſer de recourir à des ſubſides de la part des puiſſances étrangères, & donner ainſi à ſa politique, plus de caractère & d'indépendance. C'eſt par ce double moyen d'un grand tréſor & d'une grande armée, qui s'appuyoient mutuellement, qu'il s'eſt maintenu dans une ſi longue & ſi glorieuſe paix pendant le reſte de ſa vie, & dans ce cas, il faut convenir que ce tréſor n'étoit pas un capital tout-à-fait frappé de ſtérilité, & qu'il en a retiré un aſſez gros intérêt. N'étant que prince royal, & compoſant alors ſa réfutation de *Machiavel*, il avoit le germe tout entier de cette profonde vue, quand il dit que ce n'eſt que par une armée & un tréſor tout-à-la fois, qu'un prince peut s'aſſurer la paix, & *que ce ſont des épées nues qui contiennent les autres dans le foureau.*

Quant à ces gênes rigoureuſes auxquelles le roi de Pruſſe a ſoumis la liberté civile, & juſqu'à la fortune de ſes ſujets, ſans doute, on doit en blâmer tout ce qu'elles ont pu avoir, dans quelques occaſions & envers quelques individus, d'oppreſſif & d'injuſte;

mais il ne faut pas auſſi enviſager la Pruſſe, accoutumée par les prédéceſſeurs de *Fréderic* à un régime bien plus deſpotique, avec ces préjugés délicats ſur la liberté & ſur les droits de l'homme, que pourroit avoir un Anglois ou un Américain. Il faut croire que dans un pays pareil, où les groſſes fortunes ſont en petit nombre, où le numéraire eſt rare, où un grand commerce extérieur & maritime ne pourroit pas en réparer la perte, le gouvernement eſt obligé de veiller ſur des objets qu'en France ou en Angleterre il peut abandonner au hazard, & à cette fluctuation générale qui y maintient, ou remet à peu-près tout en équilibre. Que deviendroit en effet bientôt un pays comme la Pruſſe, ſi on y favoriſoit le luxe des marchandiſes étrangères; ſi on y encourageoit le goût des voyages; ſi on y permettoit aux citoyens riches de donner leurs filles à des étrangers; aux grands propriétaires des terres de vendre leurs fonds pour aller s'établir dans d'autres pays, ou ſans les vendre, d'y conſommer leurs revenus. Peut-être tous ces abus de négligence ou d'abandon font-ils encore des maux ſenſibles à nos pays riches & robuſtes; & en Pruſſe, ce ſeroient des plaies profondes & incurables.

Maintenant si on pouvoit penser au loin, que ce Prince n'a élevé sa grandeur, n'a entretenu son armée, n'a formé son trésor, qu'en opprimant & en ruinant ses peuples, je n'opposerai à cette fausse opinion, que l'état de son pays même. Les habitans n'y sont pas foulés, les impositions, sur les terres sur-tout, y sont foibles, bien réparties & sagement levées; il ne les a pas augmentées pendant son règne; c'est sur les droits d'entrée & de consommation qu'ont porté presque tous ses accroissemens de revenus. Ses troupes, loin d'être une charge pour son pays, y reversent une partie des impôts; & comme il n'a de grandes garnisons qu'à Berlin, à Potsdam, à Breslau & à Magdebourg, comme il n'a pas, ainsi que nous, de frontières armées, & où les troupes sont entassées à la paix, elles sont répandues & dispersées dans ses états, de manière que tout participe aux avantages qu'elles répandent. Enfin, comme c'est par les résultats qu'il faut toujours juger les gouvernemens, comme il faut moins considérer ce que les impôts coûtent aux peuples, que ce qu'ils leur laissent, dans quelque province des états du roi de Prusse qu'on porte ses pas, on trouvera de beaux villages, des habitans bien nourris &

bien

bien vêtus, une culture intelligente & animée; les ſables du Brandebourg même offrent ce tableau d'aiſance, on y voit partout des déſerts peuplés & l'aridité rendue féconde; ſpectacle qui, de la joie, conduit à l'amertume, quand la penſée ſe reporte ſur d'autres pays que leur climat, leur ciel, leur ſol deſtinoient à l'abondance; & que leur gouvernement a couvert de friches & de malheureux, contre les intentions de la nature.

On s'attendoit que, fatigué de guerre & raſſaſié de gloire, avançant d'ailleurs dans l'âge du repos, *Fréderic* ne prendroit plus peu-à-peu le même intérêt à des détails militaires de paix. En effet, chez preſque tous les hommes, quand le foyer des paſſions s'éteint, quand le beſoin & le reſſort du mouvement commencent à s'affoiblir, il ſe fait une révolution ſenſible & quelquefois totale dans le caractère, dans les goûts, dans les occupations; c'eſt ainſi que *Dioclétien* & *Charles-Quint* ſe laſſèrent de l'empire, & allèrent finir leurs jours, l'un dans une cellule, & l'autre dans ſes jardins. Mais c'étoit moins par chaleur de ſang & par ambition que *Fréderic* s'étoit voué aux armes, que par un calcul de néceſſité & par un ſy-

ſtême réfléchi. Ainſi les années n'apportèrent de changement ni à ſa conduite, ni à ſon genre de vie. Il continue de fortifier & d'améliorer ſon armée, comme la baſe fondamentale de ſa politique. Il ſent que s'il ſe relâchoit, que s'il laiſſoit percer dans ſes propos ou dans ſes actions le plus léger mouvement de dégoût des détails, toute cette machine ſe détendroit bientôt: car dans les armées, comme dans les nations, tous les yeux ſont fixés ſur le chef, & dès qu'on a ſurpris le ſecret de ſa foibleſſe ou de ſon indifférence, tout ſe croit diſpenſé de ſervir & d'obéir.

Fréderic chargé d'années & de victoires, préſidera donc encore, juſqu'à la fin de ſes jours, aux détails d'une parade, d'une garniſon, d'un camp, comme lorſqu'il étoit dans la première ferveur de ſa jeuneſſe, & qu'il attendoit de cette aſſiduité, la fortune de ſa maiſon & l'éclat de ſes armes. Qui oſera, dans ſon armée, négliger ces détails, quand *Fréderic* les juge toujours dignes de lui? Qui oſera ſe plaindre d'un joug ſous lequel *Fréderic* vient, chaque jour, courber ſa gloire? A ſon exemple, ſon armée eſt pleine d'officiers blanchis ſous les travaux. Leur âge, leurs grades, leurs bleſſures, rien ne relâche

pour eux les liens du devoir; leur zèle leur rend encore tout le feu de la jeunesse, & dans les exercices de la paix, ils répètent, sans dédain, ce qu'ils ont pratiqué dans les combats.

Cette guerre si glorieuse, de si grands résultats dûs à la science & à la discipline, avoient pu faire croire cette armée parvenue au dernier point d'instruction. Mais sept ans d'expérience, sept ans de succès & de revers, mêlés par conséquent de fautes, y ont encore aggrandi la théorie; toutes les armes y ont acquis des idées nouvelles, dans toutes il s'est formé des officiers-généraux consommés, & qui vont briguer à la paix, tout l'honneur que peut procurer la paix, celui de perfectionner & de faire remarquer par *Fréderic*, les troupes qui leur sont confiées. Le général *Seydlitz* met la dernière main à la cavalerie, & celle de son inspection devient le modèle de toute celle de l'armée prussienne, il lui donne cette audace, cette rapidité de mouvement, cette impétuosité de charge qui lui restoient à acquérir, & qui forment le complément des grandes vues de *Fréderic* sur cette armée. Par-tout ailleurs elle se consume dans la poussière des manèges, elle flotte de principe en principe, ou

plutôt d'erreur en erreur; elle multiplie les évolutions, croyant multiplier ses moyens d'agir; elle ne s'exerce qu'en petits escadrons, en petits régimens, en petits corps, au moyen de quoi elle n'a aucune habitude ni des grands fronts, ni des grandes distances, ni de ces mouvemens par lesquels une ligne ou une aîle entière doit renverser, tourner, envelopper l'ennemi, enfin décider ou rétablir un combat. Ce n'est qu'en Prusse que les cavaliers & leurs officiers ont cette assurance, cette hardiesse à manier leurs chevaux, qui, en semblant les confondre avec eux, rappelle l'idée des centaures de la fable; ce n'est que là que le nombre des évolutions est sagement restraint à ce qu'on fait, & à ce qu'on peut faire devant l'ennemi. Ainsi se mettre en colonne, parcourir de grandes distances à différentes allures, se former en bataille, & aboutir au mouvement de charge qu'elle recommence, & auquel elle se familiarise sans cesse, voilà à quoi toutes les manœuvres de cette cavalerie se bornent. Ce n'est que là qu'on voit des rassemblemens de soixante ou quatre-vingts escadrons, & d'escadrons de cent trente ou cent quarante chevaux effectifs, ayant des surnuméraires derrière eux, donner la représentation de ce

qu'une aîle de cavalerie bien commandée peut exécuter à la guerre; ce n'eſt que là qu'on voit huit ou dix mille chevaux faire des charges générales de pluſieurs centaines de pas, s'arrêter en ordre après les avoir faites, & quelquefois les recommencer d'un ſecond mouvement contre une nouvelle ligne ennemie qui eſt ſuppoſée ſe préſenter. Dans tous les camps, à ſes revues, toutes les fois que *Fréderic* voit ſa cavalerie, c'eſt à ces charges importantes qu'il met le plus d'attention & de prix. Il va ſe placer au devant d'elles & ſur leur flanc, en faiſant figurer par quelques cavaliers, la pointe de l'aîle ennemie. Au ſignal la lice s'ouvre, tout s'ébranle, le mouvement s'accélère par dégrés, la terre retentit au loin, bientôt on ne voit plus qu'un nuage de pouſſière, au milieu duquel on entend comme l'approche d'un torrent; la ligne va toucher à l'ennemi, elle baiſſe la main, s'élève ſur ſes étriers, & préſente le fer avec de grands cris; le but eſt atteint, tout-à-coup elle s'arrête, on n'entend plus que la voix des commandans qui raccordent leurs eſcadrons, & à travers les éclaircis de la pouſſière qui commence à s'élever, on apperçoit la ligne entière & dans un parfait alignement. Quel beau ſpectacle que de pa-

reilles charges de cavalerie! On ne les voit pas ſans un frémiſſement mêlé d'admiration; on ſe rappelle cette belle expreſſion de l'écriture, quand elle compare les nuages portés par les vents, à un ouragan de cavalerie: *Sicut procellam equeſtrem.* Qu'il y a loin delà à l'inutile & petite pompe de nos anciens tournois! Quel grand réſultat d'ordre, de diſcipline & d'inſtruction à ſe mettre ſous les yeux, quand on eſt ſouverain, & qu'on conçoit, en le voyant, que *Fréderic* ait pu le préférer au faſte d'une cour, & s'y complaire juſqu'à la fin de ſa vie!

L'infanterie pruſſienne, qui avoit moins de progrès à faire, tend auſſi, d'année en année, à une perfection plus accomplie. De nouvelles baguettes cylindriques, & que le ſoldat n'eſt pas obligé de retourner deux fois en chargeant ſon fuſil, augmentent encore la célérité de ſon feu. *Saldern* & *Möllendorff*, ſes deux plus habiles inſpecteurs, y introduiſent beaucoup de principes qui abrègent l'inſtruction, & qui aſſurent les réſultats. Ils ajoutent, entr'autres, la théorie des points de vue & des méthodes d'alignement; théorie qui de l'infanterie paſſe bientôt à la cavalerie, & au moyen de laquelle la marche en bataille, les directions des colonnes, les

formations de lignes entre des points donnés, ſont aſſujetties à une préciſion mathématique; théorie que les armées étrangères cherchent aujourd'hui à s'approprier, mais que de petits eſprits emploient avèc trop de minutie & de ſervitude, & qui n'eſt encore appliquée à propos & avec intelligence, que dans le pays où elle eſt née.

Au milieu de toutes ces améliorations, la conſtitution pruſſienne n'éprouve cependant pas le plus léger changement. Ce ſont des perfectionnemens intérieurs, qui ne portent pas atteinte à la machine, & qui s'incorporent à elle. Tandis que toutes les autres troupes de l'Europe ſe bouleverſent, ſe tourmentent, s'épuiſent en tâtonnemens & en incertitudes, cette armée ſeule eſt ſtable & tranquille; toutes, ou l'imitent, ou la contrefont; elle ſeule n'emprunte rien, ne copie rien, reſte ce qu'elle eſt, & ſûre de ſa ſupériorité ſur les points importants, elle a le ſage orgueil de conſerver juſqu'à ſes défauts.

Fréderic, avec cette armée formidable, n'a plus qu'un but, celui de vivre en paix, & de la maintenir autour de lui. Il faut pour celà qu'il ſe conſerve, relativement à ſes voiſins, dans la proportion de puiſſance à la-

quelle il s'eſt élevé; s'ils ne s'aggrandiſſent pas, il n'a pas beſoin de s'accroître; s'ils veulent s'aggrandir, il faut qu'il s'y oppoſe, ou qu'il s'aggrandiſſe dans la même meſure: il a donc les yeux ouverts, il obſerve leurs prétentions, il veille ſur leurs mouvemens. Dans la ſituation vigoureuſe & reſpectable où il s'eſt mis ſous tous les rapports, il eſt bien ſûr qu'on n'oſera ni rien envahir, ni même rien projetter, ſans le conſulter ou ſans le craindre. L'impératrice de Ruſſie diſpoſe du trône de Pologne; ſous prétexte de ſoutenir le Roi qu'elle a fait, & d'appaiſer les troubles, elle a ruiné & avili cette malheureuſe nation; elle veut enſuite ſe payer par ſes mains de ce qu'elle appelle dériſoirement ſa protection & ſes bons offices; elle déſire pluſieurs provinces qui la touchent, mais elle ſent que l'Autriche & la Pruſſe ne ſupporteront point cet aggrandiſſement, & elle leur propoſe de prendre part aux dépouilles de l'infortunée république. La cour de Vienne oublie que la Pologne a ſauvé, un ſiècle auparavant, Vienne & l'Empire, elle ſe laiſſe aller à l'envie d'acquérir un pays ſuperbe & immenſe au delà des monts Krapacs, qui deviendra ſon lot. Pourquoi *Fréderic*, dont les Polonois n'ont pas délivré la capi-

tale, & qui ne doit aucun ménagement à un Roi qui n'eſt pas ſon ouvrage, ſeroit-il plus ſcrupuleux que les deux Impératrices? Ce qu'il demande pour ſa part, eſt pour lui d'une conſéquence bien plus importante encore, que ce qu'acquèrent ſes voiſins; c'eſt un ancien démembrement de la Pruſſe, c'eſt une des provinces de la Pologne la plus riche & la plus peuplée; c'eſt à la fois la clef de la Viſtule, & celle de Dantzik, qui tôt ou tard doit tomber dans ſes mains; c'eſt ce qui va lui donner, dans cette partie, une conſiſtance & un arrondiſſement inappréciables. Les trois cours étant d'accord, elles établiſſent leurs prétentions, inventent des droits, publient des manifeſtes, conſomment le partage, & toute l'Europe, muette d'étonnement & d'impuiſſance, eſt réduite à s'applaudir tout bas, de ce qu'ayant écarté tous les préjugés, & pouvant tout envahir, elles n'avoient pas tout partagé. Celà ne peut s'expliquer en effet que parce que les hommes en général, & les ſouverains même, conſervent preſque toujours un reſte de pudeur dans les injuſtices qu'ils commettent; peut-être auſſi les trois cours trouvèrent-elles qu'il convenoit à leurs intérêts reſpectifs de laiſſer en avant de leurs frontières, un

grand pays qui les ſépare, & qui eſt toujours à leur diſpoſition, ſans qu'elles puiſſent jamais en rien craindre.

Quelques années après, le caractère de *Fréderic* eut occaſion de ſe montrer d'une manière plus éclatante & plus noble. La ſucceſſion de Bavière s'ouvre par la mort de cet Électeur; elle eſt dévolue, par la nature & par les traités, à la Branche Palatine; mais la cour de Vienne en réclame une partie; elle y avoit en effet quelques légers droits; mais elle avoit pardeſſus tout, ceux de la convenance, droits que la guerre peut couronner, parce que la guerre eſt le règne de la force, mais que la politique, qui devroit avoir la juſtice pour baſe, a trop ſouvent le tort d'admettre. L'Allemagne tremble, la France ſe tait. *Fréderic* ſeul s'oppoſe aux prétentions de la cour de Vienne. Il repréſente, il diſcute, il parle d'abord avec modération & enſuite avec fermeté. La cour de Vienne inſiſte & ne ſe relâche pas; il entre alors en Bohème avec cent vingt mille hommes. La Saxe éclairée ſur ſes véritables intérêts par deux guerres déſaſtreuſes, joint ſon armée à ſes drapeaux. L'Empereur défend la Bohême en perſonne, avec une maſſe de forces moins égale; il commande

une armée dont il s'eſt beaucoup occupé depuis dix ans, & qui balance l'inſtruction pruſſienne par d'autres avantages; il a ſous lui *Laudon* & *Laſcy*, il eſt lui-même éclairé, actif, infatigable, brûlant de ſe ſignaler, & plein de reſpect pour le génie de *Fréderic*, ſans que ce ſentiment lui ôte ni le courage ni l'eſpérance. L'Europe, dans un ſilence mêlé de terreur, croit que des fleuves de ſang vont couler. Mais *Fréderic* ne vouloit qu'appuyer vigoureuſement les négociations déjà entamées à Vienne, par la médiation de la France; il étoit ſûr des diſpoſitions de *Marie-Thérèſe* pour la paix; infirme, uſé par les années, plus uſé encore par ſes travaux, il ne lui convenoit pas de s'engager dans une guerre incertaine & terrible; il évite donc ſoigneuſement tout ce qui auroit pu l'animer ou la prolonger; il n'attaque pas, il ne ſe compromet pas à l'être, il ſe contente de faire porter au pays ennemi, le fardeau ruineux de tout ce grand appareil. La paix ſe fait; la cour de Vienne n'obtient, pour ſes prétentions, que quelques bailliages en deçà de l'Ems, & le reſte de la ſucceſſion ſuit le cours des loix. La part de *Fréderic* fut une gloire pure, & telle que devoit la préférer un prince philoſophe qui s'avan-

çoit vers la fin de toutes les illusions; il eut aussi le bonheur de découvrir, dans quelques occasions de cette ombre de guerre, que le prince royal, son neveu, qui commanda plusieurs corps avec succès, étoit capable de marcher sur ses traces.

La Bavière étoit destinée à lui fournir encore quelque tems après de nouveaux droits à la reconnoissance de l'Europe. L'Empereur n'avoit point perdu de vue l'acquisition de cette belle partie de l'Allemagne qui, en achevant de le rendre maître de presque tout le cours du Danube, lieroit ses possessions héréditaires à la Souabe & à l'Autriche antérieure: alors souverain de tout le midi de l'Allemagne, n'ayant plus dans cette vaste étendue, que quelques enclaves de villes impériales, ou de princes foibles & désarmés, tenant derrière lui les débouchés de l'Italie, ayant presque un pied sur la mer noire & l'autre sur le Rhin, touchant par ses frontières, & quand il le voudroit avec tout le poids de ses forces, à la France, à l'autre moitié de l'Allemagne, à la Pologne, & par la Pologne à la Russie, voisin de l'empire Ottoman, que sa position & la foiblesse de cet empire l'invitent à dépouiller; il auroit une puissance plus concentrée, & par là plus

ſuſceptible d'influence & d'action, que celle de *Charles-Quint*. Ce qu'il n'a donc pas pu obtenir par la force des armes, il cherche à l'acquérir par une négociation d'échange avec l'électeur Palatin. Il lui donneroit en compenſation les Pays-Bas, provinces riches, peuplées, au moins équivalentes à la Bavière, & de plus, voiſines du Palatinat & qui lui conviendroient ſous ce rapport. Il y pourroit joindre le titre de Roi, titre ſi ſéduiſant pour une maiſon électorale, parce que ce dernier échellon des vanités humaines eſt ce qu'elle ſent toujours avec envie au-deſſus d'elle. Il n'y avoit, après tout, dans cet échange, ni ſurpriſe, ni vexation, ni mauvaiſe foi; car il avoit des côtés avantageux pour la maiſon Palatine, & il pouvoit la conduire un jour à une plus grande puiſſance; cette couronne & des états plus concentrés, & par-là plus forts, pouvoient favoriſer un Prince de cette maiſon, qui ſe ſeroit élevé avec des talens & du génie: *Frederic* montroit à l'Europe le parti qu'un grand homme avoit pu tirer d'une poſition ſemblable. Mais ces chances étoient éventuelles & incertaines, & les avantages de l'Empereur étoient préſents & aſſurés. En acquérant la Bavière, on vient de voir tout ce

qu'il gagnoit; en cédant les Pays-Bas, il n'abandonnoit que des provinces trop éloignées de lui, des provinces ouvertes, & qu'il ne peut pas défendre, des provinces qui, au premier mécontentement de la France, peuvent être envahies par elle, & lui servir de gage & de dédommagement. C'étoit donc se fortifier doublement, & par ce qu'il obtenoit, & par ce qu'il cédoit. Plus l'Empereur montroit de connoissance de ses intérêts, d'activité, de dédain du faste, d'économie, d'attachement à ses forces militaires, plus cet échange devoit encore allarmer l'Allemagne, & inquiéter l'Europe. Voilà ce qui ne pouvoit pas échapper à *Fréderic*; aussi dès le moment, le vieux lion étincelle & sort de l'état de repos. *Fréderic* réveille dans l'Empire la terreur qu'il n'a pas pour lui-même; il est bien sûr d'en imposer jusqu'au dernier moment de sa vie, & de mourir en paix; mais il embrasse l'avenir, & il pense à la postérité qui n'aura pas son appui. Il déclare son opposition; il la motive par des manifestes lumineux; il rappelle les principes & les loix de la constitution de l'Empire; il lève l'étendart d'une ligue Germanique, pour le maintien de cette constitution. Le duc de *Deux-Ponts*, hé-

ritier de l'Électeur, s'y range le premier; tous les princes proteſtants, pluſieurs princes catholiques s'y joignent; le projet eſt abandonné; de la part de l'Électeur, avec le déſaveu de ſa foibleſſe; de la part de l'Empereur, avec la modération d'une force en même-tems prudente & éclairée, qui ſent que ſes meſures ſont prévenues, & qu'il faut attendre des tems plus favorables.

Ce fut la dernière affaire générale à laquelle *Fréderic* prit part, comme ſi la fortune eût voulu par là lui fournir, à la fin de ſa vie, une grande occaſion de déployer ſa politique, de montrer que le protectorat de l'Empire, ſans doute plus glorieux que le ſceptre de l'Empire même, étoit dévolu à ſa maiſon, & de tracer à ſon ſucceſſeur, un ſyſtême dont il ne peut plus s'écarter, ſans déchoir de ſa deſtinée.

Avant de parler de la mort de *Fréderic*, il ne me reſte plus maintenant qu'à jetter les yeux ſur le beau tableau de la vie privée de ſa vieilleſſe. Ainſi que tous les intervalles de ſa jeuneſſe, qu'il pût dérober aux affaires, ſes vieux jours ſe paſſèrent dans la retraite, & dans la culture de la philoſophie & des lettres, ces grands & intariſſables biens de la vie. Il y joignit le goût des jardins & de

la nature. Il aimoit passionnément les fruits; il en mangeoit dans toutes les saisons, & il entretenoit pour cet effet de vastes & de magnifiques serres. Cette sensualité, qui s'attache à des fruits & à des fleurs, & qui s'environne du printems & de l'été, au milieu des frimats, est peut-être la seule qui soit compatible avec la simplicité de la philosophie; elle n'a du moins rien que d'innocent, & elle n'est qu'un hommage de plus qu'on rend à la nature, en cherchant à prématurer ou a prolonger la jouissance de ses plus douces & de ses plus riantes productions. O que tout voyageur, adorateur de la gloire & du génie, approchoit avec respect de la retraite de *Fréderic!* En sortant de Potsdam, où tout respiroit la discipline & la guerre, une allée presque toujours solitaire conduisoit à Sans-Souci. Là jamais on ne rencontroit, comme sur le chemin des cours, ce fracas, ce tumulte, ce mouvement perpétuel de la grandeur désœuvrée, de l'orgueil qui va porter des chaînes & de l'intrigue agissante. Là, l'espérance, l'avidité, l'ambition, toutes ces passions plus souvent malheureuses que satisfaites, ne venoient pas affliger les regards. On pouvoit croire arriver à la demeure d'un simple particulier

toyen. Aux approches du palais, trois ou quatre ſoldats déſarmés, pour toute garde, ne changeoient pas beaucoup cette idée. A peine quelques domeſtiques épars çà & là s'offroient-ils aux yeux. Tout paroiſſoit déſert, & tout n'en étoit que plus auguſte, ainſi que dans ces temples où la ſolitude, bien mieux que le concours, avertit de la préſence de la divinité, & appelle l'adoration. On parcouroit ce palais, & l'immenſité ſolitaire, la magnificence qui ſembloit étalée plutôt pour la curioſité que pour l'uſage, le petit appartement où *Fréderic* ſe concentroit, auroient pu faire croire que c'étoit un Roi qui, en conſervant ſon palais, avoit abdiqué ſa couronne. On ſe promenoit dans les jardins, & on jouiſſoit de tous les détails dont *Fréderic* compoſoit ſes délaſſemens. On s'aſſeyoit avec vénération ſous les mêmes ombrages. On ſe plaiſoit à voir un temple qu'il a élevé à l'amitié; ce monument prouvoit qu'il l'avoit ſentie, ou qu'il avoit ſoupiré vers elle. Une belle colonnade de marbre, dans l'intérieur de laquelle il avoit raſſemblé la précieuſe collection d'antiques du cardinal *de Polignac*, témoignoit ſon goût pour les arts; & on leur ſavoit gré de l'intérêt qu'ils répandoient ſur

sa vie. Mais le voyoit-on, & jamais Prince fût-il plus accessible? Jamais Prince eût-il comme lui, pour tout homme distingué, de quelque pays, de quelque rang, de quelque profession qu'il fût, l'affabilité de la vraie grandeur, & même l'intérêt de la curiosité? Le voyoit-on, on n'oublioit plus ce visage à la fois noble & doux, ce regard plein de feu & de grace, cette physionomie si mobile & si prodigieuse, qu'à chaque instant, suivant les situations, les personnes, les conversations, les pensées, elle changeoit d'expression & de nuance, cette majesté qui ne consistoit ni dans la beauté des formes, ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence; mais qui, avec le maintien le plus simple, malgré un costume quelquefois négligé jusqu'au cynisme, venoit toute, de son ame, de son caractère, & sans doute aussi de ce prestige de gloire qui, comme une vapeur divine, étoit répandu sur sa personne & l'environnoit toute entière.

Sa conversation étoit souvent en questions; telle est inévitablement celle de tous les Rois, puisque le respect qu'on a pour eux les condamne toujours à l'embarras de

parler les premiers, ou à l'ennui du ſilence. Mais ſes queſtions n'étoient jamais ni vuides ni oiſeuſes, & quand il étoit entré dans un ſujet, il donnoit au dialogue ce mouvement & cette liberté qui ſont les reſſorts de la diſcuſſion & les moyens de l'analyſe. Jamais il ne cherchoit à mettre mal à l'aiſe par l'aſcendant du trône; mais peut-être abuſoit-il quelquefois de celui de ſon eſprit, ſorte de vexation qui n'eſt guère plus généreuſe. Peut-être ſe plaiſoit-il trop à tendre des pièges à la prétention, & à écraſer la médiocrité. Il avoit contracté à l'école de *Voltaire* le goût & l'art du ſarcaſme; mais *Voltaire* lui avoit auſſi enſeigné cette grace & cette politeſſe qu'il avoit lui-même puiſées dans les brillans reſtes des ſociétés du ſiècle de *Louis XIV*. Enfin, ſi la deſtinée n'en eût pas fait le plus grand des Rois, il eût certainement été par-tout un des hommes les plus diſtingués & les plus aimables.

Peut-être auſſi *Fréderic*, pour un homme qui, planant ſur les objets de ſi haut, doit en dédaigner beaucoup de détails, ſe laiſſoit-il trop aller à jouir de toutes les ſottiſes & de toutes les erreurs répandues ſur le globe. Peut-être verſoit-il avec trop de complaiſance le ſel de ſes épigrammes ſur

les autres cours, & ſur leurs intrigues ou ſur leurs petiteſſes. Il eût été plus grand à lui de ne pas appuyer ſur un contraſte que ſa perſonne & ſa vie faiſoient aſſez ſentir. Mais il avoit du moins la juſtice de ne pas s'offenſer à ſon tour de ce qu'on diſoit ou qu'on imprimoit ſur ſon compte. Il règnoit dans Berlin une grande liberté de propos; celle de la preſſe y alloit preſque juſqu'à la licence. Jamais aucun Prince n'a eſſuyé plus de libelles, & jamais il n'en a puni aucun. *Voltaire* a écrit ſur lui, ou les plus atroces calomnies, ſi les faits ſont faux, ou les plus viles médiſances, s'il a révélé les ſecrets de l'intimité; il le ſavoit, & il les a toujours mépriſées & pardonnées. Nous avons vu, il y a deux ans, cet infame & poſthume recueil colporté dans les ſociétés de Paris, & enfin livré à l'impreſſion. Le roi de Pruſſe pouvoit faire châtier les auteurs de cette inſolence, & il l'a dédaigné encore; c'eſt qu'il étoit doux par caractère, & tolérant par principe; c'eſt qu'il ſavoit auſſi que la vengeance accrédite les libelles, & qu'elle en fait naître de nouveaux, parce que les méchans redoublent leurs coups, dès qu'ils voient qu'ils ont frappé leur victime à l'endroit ſenſible.

Si on étoit étonné de trouver un Roi sans cour, sans gardes, sans faste personnel, vivant en sage, & ne s'étant réservé du trône, que les devoirs & la puissance, combien l'étonnement redoubloit en voyant, avec quelle simplicité, avec quelle facilité, avec quel petit nombre de ressorts, il gouvernoit. Dans nos monarchies puissantes, les administrations sont de grandes machines prodigieusement compliquées. Elles en imposent de loin par un appareil immense de rouages, de leviers, d'instrumens de tout genre; tout s'agite, tout se presse, tout y paroît en action; mais s'approche-t-on d'elles, on n'apperçoit plus que des efforts perdus ou contrariés, du frottement, de la résistance, enfin, des traces de vice ou d'imperfection; passe-t-on aux résultats, qu'ils sont petits & bornés! Ce sont, comme à Marly, quelques minces filets d'eau portés à frais énormes au haut de la montagne. Chez *Fréderic*, au contraire, sous lui, autour de lui, à peine entend-on, à peine voit-on quelques intermédiaires; tout marche, tout s'avance vers le but, sans entraves, sans confusion, sans perte de tems, avec un mouvement si uniforme, si calme, si insensible, que le travail de *Fréderic* donne

plutôt des idées d'ordre que de contention, & de ſurveillance que de force; tel *Milton* nous peint ces intelligences céleſtes qui dirigent, en ſilence, le cours des ſphères.

Et qu'on ne croie pas que cette marche ſi ſimple & ſi facile tienne à des procédés plus arbitraires que dans d'autres monarchies; qu'on ne croie pas que les expéditions y ſoient plus lentes, que les particuliers y ſoient moins admis à recourir au ſouverain: chaque jour, chaque courier, les affaires de chaque jour, de chaque courier, lui ſont préſentées. Il ne lui eſt pas adreſſé un placet; il ne lui eſt pas écrit une lettre, que dans la journée, ou dès le lendemain, il n'y réponde; & pour s'expliquer la poſſibilité d'un ordre de choſes ſi oppoſé au courant de nos idées; il ſuffit de faire réflexion, qu'où le tems eſt employé, le tems eſt reſpecté, & que quand un Roi gouverne lui-même, & par conſéquent établit des règles, & fait connoître ſes principes, les ſollicitations abuſives, les demandes inutiles, redoutent ſa clairvoyance ou ſon caractère, & n'oſent plus que bien rarement s'approcher du trône.

Je terminerai ce que j'ai à dire de *Frédéric*, par un trait remarquable; c'eſt qu'il

paroît que cet homme prodigieux fut bien plus son propre ouvrage que celui de la nature. Il étoit né avec une santé foible, & il l'a fortifiée par ses travaux: il aimoit une vie voluptueuse & recherchée, & dès qu'il fut sur le trône, il se l'imposa régulière & laborieuse; il ne pouvoit, dans sa jeunesse, supporter les détails militaires; & par systême, il se fit à la fois le premier des gens de guerre & le premier des généraux. On a dit qu'à sa première bataille, à la bataille de *Molwitz*, il s'étoit retiré, de sa personne, après la défaite de sa cavalerie, sans attendre l'évènement du combat, que son infanterie avoit rétabli & gagné sans lui. En admettant ce fait, soit comme médisance, soit comme calomnie, c'est un prodige de plus à admirer, que ce courage qu'il déploya depuis, & cette force de ressort qui le rendit un héros le reste de sa vie. Qu'il est en effet honorable pour l'humanité, que c'est une belle rivalité du génie avec la nature, que ce caractère que la méditation a peut-être réformé ou aggrandi en silence, que cet enfantement d'un systême qui a tracé la conduite & qui a réglé toute la vie! Alors aussi, il n'y a ni variation, ni décadence, & l'homme qui s'est ainsi fait ou perfectionné

lui-même, descend tout entier & toujours le même au tombeau. C'est ce qui est arrivé à *Fréderic*; il n'a cessé de régner, & d'être capable de régner, qu'en cessant de vivre.

Le roi de Prusse étoit sujet à la goutte, & plusieurs fois elle l'avoit mis en danger. Ce ne fut pas cependant cette maladie qui termina sa vie. Depuis un an, sa santé s'affoiblissoit visiblement, & une hydropisie de poitrine commençoit à se manifester, il luttoit contre le mal avec courage, le surmontoit quelquefois; gouvernoit toujours, & se remontroit en public par intervalle. On dit qu'au milieu de ce dépérissement, il lui est arrivé de se barbouiller brusquement les joues de rouge, pour ne pas paroître trop défait devant ses troupes; noble & touchante foiblesse d'un grand homme qui, jusqu'à son dernier moment, ne veut pas se montrer déchu au dessous de lui-même. Enfin, il fut obligé de renoncer à faire ses revues du printems, & ce ne fut qu'alors qu'on put le croire mortellement atteint. Insensiblement son état empira, mais son esprit & son ame ne s'affoiblirent pas. Ne pouvant assister à ses camps, il dressa de sa main les instructions pour les généraux qui les comman-

doient

doient, & il en dirigea les manœuvres. Sa pensée avoit encore l'influence de l'action, & ses mains défaillantes tenoient, sans les laisser flotter, les rênes de tout. *Fréderic* pensoit sans doute comme *Vespasien*, qu'il convenoit à un souverain de mourir debout; car presque jusqu'à son dernier jour il se leva & il s'habilla comme de coutume. Peu de tems avant sa mort un officier françois, avide de l'appercevoir seulement & d'emporter ce grand souvenir, pénètre dans les jardins de son palais, il s'avance pas à pas, & à la faveur d'une palissade, il voit, près de l'appartement du Roi, sur les marches du péristile, un homme seul & assis. Cet homme étoit vêtu en uniforme, & à demi recouvert d'un manteau, il étoit coeffé d'un grand chapeau à plumet: une seule de ses jambes étoit bottée, l'autre étoit allongée & il paroissoit en souffrir, il caressoit un chien & il se ranimoit aux rayons du soleil levant. Cet homme étoit *Fréderic*; & ce costume, dont l'originalité même a quelque chose de grand, ce tableau, dans lequel on voit tout ensemble le héros qui dispute à la mort les restes d'une vie qui peut être utile encore, & le philosophe qui s'approche avec simplicité de sa fin, sont piquants à transmettre à la po-

ſtérité. Juſqu'à ſon dernier jour auſſi, *Frédéric* ne ceſſa de ſe livrer à ce qui avoit toujours fait ſes plaiſirs & ſes délaſſemens, la lecture & la converſation. La poſtérité ne doit pas ignorer que les derniers livres qu'il ſe fit lire, furent la vie de *Henri IV*. & celle des *XII*. Céſars. La contemplation de l'hiſtoire, le ſpectacle de ce grand théâtre, où tout ne fait que paſſer & s'anéantir, ſont en effet ce qui doit le détacher de la vie, & même de la gloire.

Nous touchons aux derniers inſtans de *Fréderic*, & ces derniers inſtans reſſemblent à ſa vie entière; ils ſont encore remarquables. Quand on meurt entouré de témoins, il eſt preſque toujours aiſé de mourir avec l'apparence du courage. Il ſuffit alors de quelques mots dits avec effort, & peut-être préparés par des ſentimens factices; ainſi mourut *Louis XIV*; ainſi meurent ordinairement tous les Princes, c'eſt pour eux la dernière ſcène d'un grand rôle, & la vanité préſide à leur mort, comme elle gouverna leur vie; mais il y a peut-être un plus grand courage & une dignité plus vraie à ſe mettre ſeul en préſence avec la mort, & à écarter tous ces faux appuis, dont l'étiquette, l'uſage, la bienſéance, les préjugés, & juſqu'aux pe-

tits & fugitifs sentimens de la société, assiègent les mourans. La nature auroit-elle excepté l'homme de cette loi générale, qu'elle semble avoir imposée à tous les êtres, de rechercher les lieux les plus sombres & les plus déserts, quand ils sentent les approches de la mort? Enfin, soit que l'ame ait à se fortifier contre la terreur du néant; soit qu'elle ait à s'élancer par l'opinion de l'immortalité, au sein d'un dieu consolateur; soit que le cœur ait besoin de courage pour briser des liens déchirans: soit qu'il veuille s'abymer dans une seule pensée, & consacrer à un seul objet son dernier soufle; soit qu'on craigne de donner à ses amis le spectacle de la nature dégradée, & qu'on préfère de laisser dans leur souvenir, une image qui les attache, plutôt qu'un tableau qui les repousse. c'est encore dans le recueillement, c'est toujours dans la solitude qu'on devroit préférer de mourir. Telle étoit, sans doute, l'opinion de *Fréderic*, car dans ses derniers momens, il voulut rester abandonné à lui-même. Un valet de chambre & un des houssards attachés à sa personne, voilà ce qui lui tient lieu de tout cet appareil qui environne la couche funèbre des Rois. Plusieurs fois il perd la parole & la connoissance, & quand

il les recouvre, il ne demande, il n'appelle personne. A minuit, il tombe dans une angoisse douloureuse, on lui relève la tête avec des coussins: *Celà va bien*, dit Fréderic, *la montagne est passée.* Ce que la mort doit avoir de terrible, ce dernier combat de la vie avec le mal qui va l'anéantir, étoit sans doute fini, l'épanchement se consommoit, il retombe dans l'assoupissement; enfin, le 17 d'Août 1786, à trois heures du matin, *s'arrêtèrent tout-à-coup*, suivant les expressions du médecin qui le soignoit, & qui a fait imprimer la relation de sa maladie, *les ressorts qui animoient ce génie extraordinaire*, Fréderic cessa de vivre, & l'éternité commença pour son nom.

C'est cette carrière glorieuse sous tant de rapports, c'est ce règne d'un demi-siècle, c'est ce règne, exemple presqu'inoui dans les annales du monde, sans enfance, sans jeunesse, sans décadence, enfin, mûr, éclatant & vigoureux jusqu'à la fin, que l'histoire aura la sublime tâche de décrire à la postérité. La mienne a été moins difficile. Je n'ai fait que suspendre au mausolée de ce grand homme, les images de ses exploits, & les titres de son immortalité. J'ai apporté en tribut à cette cendre illustre, les hommages de tout ce qui fait sentir & admirer. Je lui ai

apporté particulièrement ceux de tous les guerriers de l'Europe, qui ont perdu en lui leur maître & leur modèle.

Maintenant analysez cette vie, ô vous, que la louange importune, & qui ne pouvez supporter le poids de l'admiration? O vous, qui cherchez à tout atténuer & à tout obscurcir, qui appellez celà aimer la vérité, & se dégager de l'aveuglement de l'enthousiasme, & qui n'avez, dans le fond, que le but criminel de dégrader la gloire! O vous encore, qui croirez obliger les Rois, en rabaissant un Prince qui honora le trône, & qui, pour l'injure que vous leur faites par une semblable opinion, ne mériteriez d'eux qu'indignation & mépris, analysez cette vie, tâchez de surprendre, dans la jeunesse de *Frédéric*, quelques déréglemens; dans son administration, quelques fautes; dans son caractère, quelques taches! Opposez à de grands résultats, quelques exceptions; à une conduite habituellement forte, noble & raisonnée, quelques inconséquences ou quelques contrastes! Que montreront vos tristes efforts? l'inévitable tribut de l'héroïsme à l'humanité! Eh! n'y a-t-il pas des liens invisibles, par lesquels des défauts & des petitesses même entrent quelquefois dans la

composition des meilleurs esprits & des plus grands caractères? N'est-ce pas ainsi peut-être, qu'il existe des contradictions & des dissonances nécessaires dans les plus réguliers & les plus harmoniques ouvrages de la nature? C'est à l'ensemble, c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. Les détails se perdent dans les masses, & ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands hommes. Que font aujourd'hui à la renommée de *César*, les anecdotes de *Suétone*? Ah! ce qu'il faut dire à tous les souverains; c'est que le plus haut dégré de gloire n'excuse ni les vices ni les fautes, mais que de grandes qualités les couvrent; & qu'une seule chose fait haïr ou mépriser la mémoire des Rois, c'est quand ils ont des vices & qu'ils font des fautes, sans mettre en opposition rien qui en dédommage.

FIN.

REMARQUES.

REMARQUES.

Mr. *Zöllner*, publiant en 1787 à Berlin l'*Éloge du Roi de Prusse*, traduit en allemand, ajoûta à cette traduction les remarques suivantes destinées à éclaircir & à rectifier plusieurs passages de ce chef-d'œuvre du comte *de Guibert*. Un autre littérateur allemand, persuadé que ces remarques mises à la fin d'une édition de l'original seront d'une utilité plus étendue, a jugé à propos de les donner ici en françois, après y avoir fait quelques retranchemens nécessaires, qu'il a remplacés par ses propres réflexions.

Page 8. *Une fois, entr'autres, il fit mettre dans le fronton d'un palais &c....* C'est une méprise qui a donné lieu à cette anecdote. L'aigle fixant le soleil avec cette devise: *Nec soli cedit*, n'est point de l'invention de *Fréderic*. Le palais dont parle M. *de Guibert*, fut habité autrefois par le gouverneur de la ville; *Fréderic Guillaume* en fit présent au Prince royal, & y fit faire lui-même des chan-

gemens convenables. Lorsque dans la ſuite le Roi eut acheté pour lui la petite ville de Rheinsberg, le Prince embellit le château qui y appartient, & en orna le frontiſpice de cette inſcription: *Friderico tranquillitatem colenti.*

Mr. Z.

Page 15. *Anne, nièce de Pierre, portée ſur le trône .... au préjudice du malheureux Ivan &c. ...* L'auteur paroît avoir confondu ici deux révolutions différentes qui ſe ſuivirent d'aſſez près. A la mort de *Fréderic Guillaume*, *Anne Ivanowna*, nièce de *Pierre*, occupoit encore le trône de Ruſſie; elle mourut cinq mois après lui, le 28 Octobre. Voyant approcher ſa fin, elle avoit déclaré le prince *Ivan*, âgé ſeulement de deux mois, ſon ſucceſſeur, ſous la tutèle de *Biron*, duc de Courlande. *Anne*, née princeſſe de Mecklenbourg, mère du jeune Empereur, indignée de ſe voir avec ſon fils dans la dépendance d'un homme de fortune, mit le comte *de Münnich* dans ſes intérêts, s'empara de la régence & relégua *Biron* en Sibérie. Cette révolution ſe fit un mois après la mort de l'Impératrice; *Fréderic* en ſut profiter en habile politique. Mais la fin de l'année ſuivante amena une autre cataſtrophe. *Eliſabeth*, fille de *Pierre le Grand*, fit valoir ſes droits à la tête de cent gardes Préobra-

ſzenskoi. Le jeune *Ivan*; la Régente ſa mère, & ſon père *Antoine Ulric* de Bronswic, furent arrêtés la nuit du 5 au 6 Décembre & enfermés quelque tems après dans les priſons de Riga.

W.

Page 58. & ſuiv. *Peut-être ce Code eſt-il imparfait dans quelques détails &c.* . . . Il eſt vrai que *Frèderic* a conçu l'idée ſublime & bienfaiſante de projeter un Code général pour ſes états, mais il eſt faux de croire qu'il ſoit parvenu à exécuter ce projet. L'auteur eſt tombé dans la faute de la plûpart des étrangers, qui prennent le *Code Frèderic*, dont le but étoit de régler l'ordre de la procédure pour un Code de loix. *Le Corps de droit Frèdericien*, rédigé par *Coccéji* n'a jamais eu force de loi; ce n'eſt proprement qu'un ſyſtême du droit romain, compoſé en allemand. C'eſt pourquoi *Frèderic*, ſur la fin de ſon règne, chargea ſon grand-chancelier, le baron *de Carmer*, de la confection d'un nouveau Code, l'autoriſant d'encourager par des prix propoſés, tout le public éclairé à l'examiner, & de demander ſur ce même ſujet les avis des états & des régences du pays. Voilà ce qui devoit mettre ce grand roi à l'abri du reproche qu'on lui a fait d'avoir eu principalement en vue l'immortalité de ſon nom en voulant établir de nouvelles loix. *Frèderic II.* n'ayant

pas assez vécu pour voir ce Code achevé, son successeur a fait plus; il a approuvé & fixé d'une manière légale la concurrence des états aux délibérations sur les loix projetées. Cependant s'il est vrai qu'un jour les provinces soumises au sceptre prussien jouiront d'un recueil de loix qu'elles se seront données en quelque façon elles-mêmes, c'est toujours à *Fréderic II.* qu'on sera redevable du choix du sage ministre qui a entrepris ce grand ouvrage. Au reste quand ce même Roi approuva l'idée de son grand-chancelier de soumettre le projet du nouveau Code à l'examen du public, il fit voir par-là combien peu il méritoit le reproche du despotisme, sur lequel l'auteur n'ose le justifier entièrement. Il montroit son désir de voir la justice bien administrée par la plus grande impartialité, par une extrême vigilance & par le zèle avec lequel il prenoit le parti de tous ceux que leur foiblesse & leur pauvreté paroissoient exposer aux oppressions des grands & des riches. Ce seroit être peu équitable que de ne pas excuser aisément les fautes que ce zèle lui a pu faire commettre. Les avantages qu'il a procurés à ses états par l'établissement d'un nouvel ordre judiciaire, sont trop connus pour que j'aie besoin de m'y arrêter.

Mr. Z.

Page 104. *Le général Lloyd . . . qui . . . se fait témérairement le Feuquières de Fréderic &c. . . .* Le marquis *de Feuquières*, lieutenant-général au service de la France, a critiqué sans ménagement dans ses mémoires les plus grands généraux de *Louis XIV*.

Mr. Z.

Page 106. *Le maréchal Keith est tué . . . au moment qu'ayant pris un drapeau . . . il combattoit à pied &c. . . .* Ce récit n'est pas exact dans les circonstances. Ce fut le maréchal *de Schwerin* qui à la bataille de Prague trouva dans cette attitude une mort glorieuse à la tête de son régiment. *Keith* fut tué près de Hochkirchen en combattant à cheval.

Mr. Z.

Page 124. . . . *il portoit du poison sur lui &c. . . .* Mr. *Nicolai* à Berlin, que ses liaisons mettoient à portée de vérifier bien des particularités touchant la vie & le caractère de *Fréderic*, a rendu cette anecdote plus que douteuse. Quant au jugement que l'auteur porte sur la moralité de ce fait, en le supposant avéré, je doute qu'il trouve beaucoup de lecteurs qui soient de son avis.

W.

Page 134. *A Berlin les étrangers ne voyoient pas sans émotion cette place, aux angles de laquelle il a*

fait élever les statues de Schwerin, de Keith & de Winterfeld. Quand je la visitai, il y a quinze ans, &c. Mr. *Zöllner*, en excusant l'erreur de Mr. *de Guibert*, nous apprend avec sa modestie ordinaire, que dans ce tems-là on ne voyoit encore à la place-Guillaume d'autre statue que celle de *Schwerin;* que celle de *Winterfeld* n'y fut érigée qu'en 1777, & celle de *Keith* en 1786. Mais, dit-il, le public savoit déjà que les deux autres héros auroient aussi des monumens dans la même place. Cette dernière circonstance nous fait croire, que la mémoire de Mr. *de Guibert* l'a mal servi, en lui représentant une chose qu'il avoit entendu dire comme s'il l'avoit vue. Voilà un exemple qui nous prouve d'une manière frappante, qu'en fait d'histoire il ne faut pas toujours se reposer sur les témoins oculaires, fussent-ils de la meilleure foi du monde.

W.

Page 139. *Quand quelques-uns de ces résultats seroient un peu exagérés &c....* On n'a qu'à savoir que ce passage se rapporte au Discours de Mr. *le Comte de Hertzberg*, intitulé: *Sur la véritable richesse des Etats, la balance du commerce & celle du pouvoir;* pour se convaincre que de tous ces résultats il n'y en a pas un qui soit exagéré. Ce Ministre éclairé ne se distingue pas moins par son

amour pour la vérité & par l'exactitude qu'il porte dans ses recherches, que par ses sentimens patriotiques. Il est prouvé suffisamment par les raisons alléguées dans le mémoire que nous venons de citer, que loin qu'il y ait des déductions à faire de ces résultats, on pourroit les porter encore plus haut.

Mr. Z.

Page 139 & suiv. *On accuse* Fréderic *d'avoir fait beaucoup d'actes d'administration despotiques ou mal-entendus &c. . . .* Ce que l'auteur dit, pour diminuer le poids de ces accusations est vrai en partie. Mais on a trop souvent accusé *Fréderic* à tort. Bien des reproches qu'on lui a faits, n'avoient pour fondement que des méprises, pardonnables à la vérité dans des étrangers, mais un Allemand instruit & bon citoyen ne sauroit voir sans indignation & sans mépris l'impudence avec laquelle ces erreurs ont été débitées par plusieurs auteurs de sa nation.

Jamais monarque n'a plus respecté la propriété de ses sujets que *Fréderic II.* On pourroit citer nombre de cas, où, désirant de posséder lui-même tels biens-fonds ou d'en faire usage pour le bien public, il en offrit au-delà de la valeur, sans user de la moindre violence, quand les propriétaires

refusoient par caprice, & même assez grossièrement, de les aliéner.

Le systême féodal a donné lieu à des gênes, dont il seroit injuste de blâmer le monarque. Il ne vouloit pas que ses vassaux sans son consentement entrassent au service de quelque Puissance étrangère. Il ne vouloit pas non plus que la noblesse allât dans d'autres pays dissiper la sueur du cultivateur. Voilà l'esprit de ces loix prohibitives qu'on a trouvées si injustes. Mais du reste chacun avoit la liberté de *transférer la possession* de ses terres à ceux de ses co-sujets à qui la constitution du pays permettoit d'en acquérir. Quant aux loix concernant les mariages entre personnes de condition inégale, quelque défectueuses qu'elles puissent être à d'autres égards, elles ne furent pas portées pour enrichir le fisc, mais pour procurer le bien-être des familles. Le Roi, par une déclaration solemnelle, mit ses vassaux & ses sujets à couvert des chicanes fiscales, & ordonna qu'ils fussent maintenus dans la possession de tous les droits dont ils avoient joui à son avènement au trône. De plus, pour les contestations qui peuvent s'élever entre les sujets & le fisc, il enjoignit aux juges de décider les cas douteux en faveur des premiers; aussi le fisc perd-il ordinairement ses procès. *Mr. Z.*

Page 158. *Il lève l'étendart d'une ligue germanique &c.* . . . Je ne puis m'empêcher de rappeller ici aux lecteurs un passage qui se trouve dans le *Mémoire historique de la première année du règne de Fréderic-Guillaume II. par Mr. le Comte de Hertzberg.* Le voici: „La célèbre union germanique, qui a „été conclue dans la dernière année de la vie de „*Fréderic II.* est en grande partie l'ouvrage du Roi „regnant. Il en a eu la première idée dès l'année „1784. C'est sous ses auspices secrets & par la „confiance que les Princes d'Allemagne avoient „dans ses principes, que j'y ai travaillé & en ai „préparé les voies, jusqu'au moment où les cir„constances connues en amenèrent la conclusion „publique au mois de Juillet 1785."

Mr. Z.

Page 164. *Nous avons vu, il y a deux ans, cet infame & posthume recueil &c.* . . . L'indignation avec laquelle l'auteur parle de cet infame libelle, est juste, tout homme de bien en conviendra. Mais qu'un recueil de calomnies & de bêtises écrites d'un style si plat & si ennuyant, soit sorti de la plume du célèbre écrivain auquel on l'a attribué, c'est difficile à croire; & il est étonnant qu'un juge aussi éclairé que Mr. *de Guibert*, ait pu s'y tromper.

W.

Page 168. *On dit qu'au milieu de ce dépériſſement il lui eſt arrivé de ſe barbouiller bruſquement les joues de rouge &c.* . . . Le Roi n'a jamais mis du rouge; je m'en rapporte au témoignage de pluſieurs perſonnes qui peuvent en être inſtruites exactement. Quand il ſe montroit en public pendant ſa dernière maladie, il avoit toujours le viſage rouge. Comme on s'étoit attendu à le voir pâle, on s'imaginoit qu'il s'étoit donné une rougeur artificielle. L'hiſtoire de ſa maladie écrite par le premier médecin *Selle*, nous apprend que la veille de ſa mort même il avoit encore de la couleur, & que ſes yeux n'avoient pas encore perdu leur feu ordinaire.

Mr. Z.

EXPLICATION

DU FRONTISPICE.

DESCRIPTION DE LA MÉDAILLE, frappée à l'occasion de la mort du plus grand, du plus avancé en âge & du plus sage d'entre les rois ses contemporains, peut-être même de ceux que les siècles futurs verront naître, FRÉDERIC SECOND, Roi de Prusse, Électeur de Brandebourg &c. Décédé à Potsdam le 17. Août 1786.

Sur le *devant* on voit le buste de Sa Majesté, dans son habillement accoutumé, l'uniforme de ses gardes. La sublimité de son esprit, ses connoissances profondes dans toutes sortes de sciences, acquises par une application & un travail infatigables, qui le distinguoient autant, que nul Roi *avant* lui ne l'égalât, que peut-être *après* lui n'en viendra aucun qui lui ressemble, encore moins qui le surpasse, méritoient qu'on plaçât autour de son portrait les mots suivans:

FRIDERICUS INCOMPARABILIS, DEI GRATIA REX BORUSSORUM, &c.

C'eſt-à-dire:

FRÉDERIC L'INCOMPARABLE, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE PRUSSE, &c.

Raiſon pourquoi on fit uſage de ces mots pour légende, dans l'eſpoir qu'aucun des ſouverains ne lui conteſtera ce titre.

Le *revers* offre une *Urne ſépulcrale*, comme renfermant les reſtes de ſa dépouille terreſtre, placée ſur le piédeſtal d'une colonne ſurmontée d'une couronne royale, pour indiquer l'élevation du rang qu'il occupa & qu'il illuſtra. De l'urne ſépulcrale s'exhale une *vapeur* légère & diaphane, à travers laquelle un aigle, s'envolant au ciel, y va recevoir une couronne d'immortalité qui l'attend; faiſant alluſion à ce qu'avec raiſon on doit penſer de ſon ame grande touchant l'éternité. Sur l'*urne* eſt écrit: *Philoſophe*, & ſur le piédeſtal *Sans-ſouci*, déſignant le nom que Sa Majeſté voulut bien prendre une fois dans un de ſes ouvrages. Il excella dans l'art de gouverner & dans l'adminiſtration légiſlative, ici repréſentée par un livre ouvert, poſé ſur une *hache ſénatoriale entourée de faiſceaux*, ſur la *balance* & le *glaive* de juſtice, tan-

dis qu'aux feuillets du livre se lit *Codex Fridericianus:* dans la direction habile, politique, ferme & éclairée de son empire, indiquée ici par le sceptre & une main reposant dessus; un œil s'y trouve placé: dans la composition de productions sublimes, qu'en souverain des érudits eux-mêmes, sa plume royale traça tant en poésie qu'en prose; représentée ici par divers volumes, au-dessus lesquels une *lampe allumée* & près d'elle la *lyre d'Apollon*, pour rappeller ses merveilleux talens en musique, talens qui surpassèrent ceux des plus grands maîtres. On apperçoit ensuite de l'autre part un trophée, accompagné de la *peau de lion*, & de la *massue d'Hercule;* une lance avec une couronne de lauriers renfermant le nombre XIII; surmonté par la statue de la Victoire, afin d'exprimer ses connoissances incomparables de la tactique & son intrépide valeur, que, sans faire mention de tant d'autres expéditions importantes, il développa dans XIII batailles rangées, où Sa Majesté commanda personnellement & les termina toutes à sa gloire immortelle. Sur le piédestal, près de l'*urne*, repose le bâton de commandement, comme abandonné par sa mort.

Or, puisque FREDERIC a tant vu, a tant fait, avant son décès tout réglé, mis tout sur un pied fixe & permanent dans ses états, on a choisi pour

inscription les mots suivans, faisant allusion à l'aigle qui s'envole au ciel:

RESTABAT ALIUD NIHIL.

C'est-à-dire:

RIEN NE LUI RESTA PLUS A FAIRE.

Au bas, dans l'*exergue* se trouve:

NATUS XXIV. JAN. MDCCXII.
DENATUS XVII. AUG. MDCCLXXXVI.

C'est-à-dire:

NÉ LE 24 JANVIER 1712.
DÉCÉDÉ LE 17 AOUT 1786.

BERLIN, de l'imprimerie de L. P. WEGENER.



